

**Feu-Flamme**

*Illustration de couverture*

Sisi Bolliger, Linda Naeff et Nelli Hungerbühler (2015)

[www.outsider-art-brut.ch](http://www.outsider-art-brut.ch)

ISBN : 978-2-9559687-2-7

Édition La lampe-tempête, 2018

[lalampetempete@orange.fr](mailto:lalampetempete@orange.fr)

*Altra*  
**Feu-Flamme**

*Roman*

Édition La lampe-tempête



Vous qui peinez dans les villes  
Obscurcies de lumières  
Comme ailleurs dans la nuit gelée  
Où aucune fenêtre ne s'allume  
Oh libérez la fissure  
De l'éclair la source  
De l'incandescent voyage  
Oh enfantez par la révolte  
Et par l'ivresse  
Oh vivez le nouvel accord  
À bord du navire perdu  
En partance  
Vers l'insaisissable  
Ouverture



*L'île sans nom*



Étrange, ce brasier en pleine mer!  
Il annonce un port, mais lequel?  
Pourquoi cette lueur sauvage...  
Et non pas un *phare*?

L'île où j'ai fait escale au milieu d'une nuit d'équinoxe, je ne la retrouve pas sur une carte. Je ne l'ai pourtant pas sortie de la fabrique d'une tête à inventions ni rêvée dans une intime somnolence de la raison. Un petit vapeur aux trois quarts vide m'a bel et bien conduite à cette île sans nom, où doit accoster le lendemain un autre bateau, qui me permettra de rejoindre l'île dont le nom demeure quasiment sacré : Patmos.

Or rien ne marche comme je le voudrais et le vertige ne me lâche pas. Pendant trois jours il me faut attendre, sur la côte la plus isolée de l'île sans nom, bien réelle même si elle échappe aux précisions géographiques, attendre le passage de moins en moins probable d'un navire. Il arrive enfin à l'improviste mais pour me ramener au Pirée, comme si les trois jours d'attente, qui m'ont paru des siècles, n'avaient jamais existé dans le temps mesurable, ou seulement pour m'éloigner des règles et dérèglements.

L'aventure se produit, il faut le dire, suite au grand désarroi qui touche la terre entière. Une perturbation magnétique, dont quelques astrophysiciens ont peut-être repéré la cause, a détraqué l'intelligence électronique et déconnecté tous les appareils qui en dépendent. Le simple courant électrique fonctionne encore, avec quelques ratés, mais les ordinateurs, téléphones digitalisés et autres machines *high tech* restent inertes comme des poissons au fond d'une mer brusquement asséchée. Les informations ne passent plus. Les bruits les plus fantastiques circulent de bouche à oreille. Personne ne sait si cette panne d'origine sidérale, à ce

qu'on croit, va durer quelques semaines, des mois, ou demeurer irréparable. La pagaille est à son comble. L'impuissance totale. Qu'est-ce que je vais devenir, avec ma petite maison d'édition, que j'ai réussi non sans mal à faire survivre? Est-ce qu'il va falloir se remettre à la vieille machine à écrire, à l'imprimerie façon Gutenberg et à l'image d'avant le numérique? Pour le moment, toute activité du genre de la mienne est impossible. Plutôt que d'aggraver la panique en me terrant chez moi, je cherche à sauver un peu de confiance et d'élan. Je pars en voyage.

L'île de Patmos me paraît l'endroit, si j'y arrive, où reprendre pied dans la vie et voir clair. C'est pourtant là qu'a été écrite l'Apocalypse...

Qui sait si je ne suis pas attirée vers cet œil du désastre...  
Comme la brindille d'un voilier vers l'œil d'un cyclone?  
Mais peut-être est-ce l'œil de l'enfance qui me fait signe?

J'ai passé de nombreuses vacances d'été à Patmos, dans mon enfance, et n'y suis jamais retournée. Maintenant que mon père et ma mère, morts ensemble dans un accident de la route, ne sont plus là pour se chamailler, je suis prête à revivre les meilleurs moments passés avec eux. Il n'y en a pas eu de plus heureux qu'à Patmos.

Les avions de ligne demeurent cloués au sol. Par contre les techniciens ont pu adapter à l'absence de guidage électronique un certain nombre de trains. J'ai donc réussi à prendre le train jusqu'à Ancône et à la nuit tombée le ferry pour le Pirée.

Le jour se lève bien avant l'escale de Patras. Les rares passagers qui ont quitté leur cabine prennent un premier café au bar, à l'intérieur. Dehors il fait froid. Nuages et éclaircies se disputent le ciel. Je me sens si émue de revoir la Grèce après plus de trente ans que je n'hésite pas à braver les rafales sur le pont, à

la proue. Des mouettes dessinent des arabesques au-dessus du navire et crient. Des montagnes d'un bleu sombre émergent au loin du bleu gris de la mer.

Ithaque?

Tout à coup l'endurant Ulysse se tient debout, immobile à côté de moi. Un Ulysse non seulement en chair et en os mais en larmes. Elles coulent sur son visage buriné qu'il ne pense pas à essuyer, tant il se concentre sur la vision du pays natal, où il revient après l'exil au Nord. Rien qu'à le voir j'entends le vacarme des machines sur les chantiers et ressens la fatigue dans la ville multipliant les murs. L'apparition des montagnes bleues ouvre en lui le pays de la lointaine enfance et de la jeunesse enfuie. L'étrangère dont il perçoit brièvement la présence est une reine dans ce pays-là, comme si elle s'appelait Pénélope et qu'elle avait pour vocation de résister à tous les prétendants.

Bref accord  
Moins saisissable  
Qu'un coup de vent  
Pris en pleine figure  
Et qui fait nôtre  
Dans les yeux perdus  
Un brouillard de lumière

Quelques heures plus tard, au Pirée, j'apprends qu'il n'y a pas de liaison maritime pour Patmos avant quatre jours, si tout va bien. On me dit d'attendre le soir et une éventuelle traversée qui me rapprocherait de ma destination. Je tourne en rond toute la journée, comme les migrants sans travail, grands oiseaux sombres, traînant une aile brisée. Ils viennent voir le large et les navires en partance, qui ne prennent pas à leur bord des

miséreux. Enfin on me dit qu'un petit vapeur emmène quelques passagers à une autre île, relativement proche de Patmos. On me dit qu'il va lever l'ancre dans cinq minutes et qu'il n'y aura pas d'autre chance de partir. Je cours et franchis la passerelle.

Après une longue traversée sur la mer démontée...

Je la vois à nouveau surgir...

Cette île sans nom :

Un énorme rocher, plus noir que la nuit.

En bas du rocher rougeoit une grande lueur.

Elle éclaire des torsades de fumée...

Avalées en hauteur par un ciel de suie.

Ainsi m'est apparue la crique où j'allais débarquer, voulant aller jusqu'à l'île inspirée où avait été écrite l'Apocalypse et menée ailleurs, sur une rive où l'idée même d'inspiration était morte, les révélations de l'enfance retombées en poussière et le vivant voyage réduit à un cruel non-sens.

Trois jours en enfer.

Pour y découvrir, au fond du malheur, un jardin.

À l'arrivée, après minuit, j'ai d'abord pris le fantôme de la grande bâtisse aux quatre étages de hautes fenêtres et à l'allure d'hôpital pour un monastère moderne. Ma voisine sur le bateau, qui peu à peu s'est souvenue du français qu'elle avait appris quand elle était servante, avant son mariage, dans une riche famille égyptienne, a corrigé ma méprise. Le grand bâtiment isolé sur la côte où on va débarquer est l'hôtel où travaille le mari d'une de ses filles et où je vais pouvoir passer la nuit.

Habillée en noir depuis les sandales et les bas jusqu'à la tête au fichu noir, cette vieille mère au profil de corneille en attente du dernier envol a pour unique bagage un vieux cabas noir. De tout ce noir émergent deux créatures inertes, qui ont l'apparence

tourmentée mais aussi la couleur rouge rosée du corail : des mains. Autrefois pleines de vigueur et légères comme des amoureuses dans la danse, les deux bizarres excroissances se sont lentement paralysées.

La vieille mère immobile  
En route dans la mouvante  
Épaisseur de la nuit  
Tient devant elle ses deux mains  
Plus mortes que vives  
À la façon d'une souveraine  
Déchue qu'un tyran victorieux  
Force à présenter  
À la foule consternée  
Dont les regards se figent  
Les deux morceaux de sa couronne  
Brisée

Rien qu'à voir les doigts enflammés qui se chevauchent, tordus, avec leurs jointures disproportionnées, j'ai compris que ce n'est pas la souffrance du corps qui est la plus cruelle, pour la vieille mère, mais le désespoir de se croire inutile parce que ses mains ne peuvent plus rien faire, plus rien saisir, plus rien tenir et même plus caresser les joues de ses petits-enfants. Ils doivent se dérober honteusement, comme s'ils avaient peur d'être pincés par une espèce de hideux crustacé et qu'ils lui en voulaient, à la malheureuse grand-mère, non seulement de leur angoisse et de leur couardise mais de sa tristesse, dont elle ne dit mot.

La vieille mère aux mains difformes revient de l'hôpital où sa famille l'a envoyée, sous la conduite du fils aîné, vendeur d'articles de sport au Pirée, pour faire toutes sortes d'analyses et d'examens. À la manière dont elle en parle, comme si cette

affaire ne la concernait que de loin, je comprends qu'elle n'a pas attendu grand-chose des explorations médicales et qu'il lui importe uniquement de ne pas décevoir les siens. Eux qui n'ont pas abandonné l'espoir d'une amélioration possible de son état auraient à coup sûr interprété un refus d'être auscultée par des spécialistes comme une passivité de vieille femme arriérée, veuve d'un pêcheur sans le sou. D'ailleurs comment aurait-elle pu justifier, face au bon sens et à l'affection dont témoignaient leurs arguments, sa propre voie :

La voie de l'obscur maturation...

Qui a vu s'éteindre tant de brillants projets...

Tant de radieux sourires, tant de bougies votives.

La voie qui salue comme la première merveille du monde...

La lumière chaque jour de retour.

La vieille mère n'a donc pas cherché à s'éviter la fatigue du voyage à Athènes, dont elle revient avec ses deux mains qui resteront semblables à deux branches de corail, mais d'une matière qui n'enrichit personne et fait mal à voir.

Assise de l'autre côté du couloir central, dans ce bateau nocturne dont l'intérieur éclairé est semblable à celui d'un autobus, une jeune fille au visage de gazelle sur le qui-vive, en blue-jeans et baskets, dont le tricot à fines rayures multicolores moule les formes rondes, a l'air intriguée par la conversation entre la vieille mère grecque et la voyageuse étrangère, dame à lunettes mais au profil adouci par une écharpe bleu ciel.

Depuis un moment elle a retiré de ses oreilles les écouteurs reliés par un long fil à un appareil enfoui dans son sac à dos posé par terre. Elle a dû récupérer un vieux walkman à piles et cassettes d'avant les nouvelles générations de portables, inutilisables depuis la grande panne électronique. Toujours est-il qu'au soulagement des autres passagers a cessé le zézaiement de

zombi frénétique qui a rythmé la première heure du voyage, entrecoupé par des toux inutilement exaspérées. Seule la vieille mère en deuil n'a montré aucune irritation, contrairement à moi, sidérée par la désinvolture de la jeune endiablée de musique. Elvis? Les Beatles? Les Rolling Stones? Mystère! La tête remplie de vieux airs qui l'enlèvent au septième ciel, elle se fiche pas mal des voyageurs dans les parages, pour qui les musiciens invisibles jouent un épuisant zon-zon de grosse mouche emprisonnée derrière une vitre. Mais ouf! Le grésillant insecte finit sa transe de l'enfermement. Pas trop tôt!

Sous le foisonnement anarchique de sa chevelure noire et bouclée, la jeune fille au maillot multicolore jette maintenant un regard furtif sur ses deux voisines, si différentes l'une de l'autre et seules à ouvrir la bouche dans le compartiment intérieur du bateau cahotant sur les vagues. Tout en suivant à la dérobée les paroles qui s'échangent, elle épluche des clémentines dont l'écorce aromatique embaume l'espace confiné qui devient, si on ferme un instant les yeux...

Un jardin des délices  
En mouvement  
Sur la mer

Voyant que les deux dames, la vieille et la pas jeune, ont l'air sensibles à la vague odorante qui se répand alentour, la jeune fille sort du sac en papier ouvert sur ses genoux les deux clémentines qui lui restent. Gênée, elle n'ose pas les offrir, à cause des mains bizarres de la grand-mère tout en noir, qui ne pourra pas peler le fruit ni même, peut-être, en porter les quartiers à sa bouche. Soudain, non sans brusquerie, elle tend vers nous les deux clémentines brillantes et s'adressant à ma voisine...

*La jeune fille* : Je vous aide, si vous êtes d'accord... À moi, ça me fait plaisir...

Et comme la vieille mère aux mains malades acquiesce avec un sourire, elle me donne l'une des clémentines et prépare l'autre, nettoyant soigneusement chaque quartier de ses filaments beiges, pas agréables à avaler.

S'étant levée et rapprochée, elle commence à les poser délicatement, l'un après l'autre, sans avoir l'air d'y prendre garde, entre les lèvres de la vieille mère qui cherche, ne quittant pas des yeux le visage expressif aux grands yeux sombres en amande, à mieux suivre ce que dit la jeune fille aux clémentines.

J'ai compris, à sa manière de parler comme à ses traits, qu'elle est française du midi et d'origine arabe. Lui ayant demandé d'où elle vient...

*Elle* : D'où je viens? De l'enfer. Je suis Zohra de l'enfer. Ma vie, c'est l'enfer. Alors, j'ai essayé de changer de vie, mais je n'ai réussi qu'à changer d'enfer.

*Moi* : Zohra de l'enfer? Vous n'avez pourtant pas l'air diabolique...

*Elle* : Bon, je ne le suis pas encore à cent pour cent, mais si la poisse continue...

*Moi* : La poisse?

*Elle* : Oui, la poisse... On naît avec, on grandit avec, on trime, on chôme, on couche avec... Quand elle ne vous suit pas partout, pire que votre ombre, parce qu'elle ne disparaît même pas un instant à midi tapant et pas non plus la nuit, impossible de savoir ce que c'est!

*La vieille mère* : La poisse... excuse-moi... mot pas connu... Peut-être malheur, non ?

*Zohra de l'enfer* : C'est tout à fait ça, Grand-Mère. La poisse, oui, c'est la maladie des malheureux. Le cancer du malheur. Ça se trimballe de génération en génération et tu peux pas y couper. Parfois ça s'arrête de faire mal et tu crois que t'es plus aussi minable, que tu tiens le bon bout, que tu vois la sortie du tunnel. Mais la tumeur est toujours là. Elle recommence toujours à grossir, à semer la mort dans tous les coins de ta vie. Elle t'étouffe le cœur.

Suit un long silence. Puis, toujours debout, inspirant profondément comme si l'air allait lui manquer ou qu'elle devait se lancer du haut de nulle part dans un saut périlleux, Zohra de l'enfer laisse bouillonner un flot de paroles révoltées. Il semble qu'elle a gardé en elle une poche d'eau noire, énorme, qui tout à coup crève et n'en finit plus de vomir le torrent du malheur.

Pourtant elle ne se plaint pas.

Elle lance dans le bateau qui l'emmène au service...

De l'enfer dont elle n'est pas libre de sortir...

Le cri de Zohra la rebelle.

*Zohra la rebelle* : Je suis entrée dans la vie en réprouvée. J'avais le tort impardonnable d'être une fille en même temps que le premier enfant de mes parents. De pauvres gens. Des exilés. Les Algériens sortaient de la guerre et ne voulaient plus d'eux parce que mon père avait son nom sur une liste d'employés de l'administration française, lui qui n'était même pas concierge mais nettoyeur, la nuit, dans un Lycée. Les Français, sans les empêcher d'émigrer en France, leur faisaient la grimace. Ils n'étaient plus les bienvenus nulle part et pour comble de malédiction voilà que je viens au monde : une fille !

Parce qu'il était honteux de ne pas avoir mérité le trésor d'un

fil, mon père n'a pas adressé la parole à ma mère pendant des semaines, après ma naissance. Honteuse elle aussi, elle me donnait le sein en cachette. Son bébé n'était pas le bon : il lui faisait peur. Elle avait juste seize ans. Elle ne connaissait personne. Elle ne comprenait rien à ce qui l'entourait.

J'ai passé mon enfance dans une banlieue-la-poisse, près de Marseille. Je n'allais jamais à la mer quand j'étais petite. Mes parents étaient bien trop englués dans leur poisse pour nous y mener, mes frères et moi. Alors on traînait notre poisse dans le béton. On s'empoissait toujours plus. Et puis il y avait l'école, qui nous jetait notre poisse à la figure. Passer par l'école, ça voulait dire être nul, garanti sur papier officiel, signé, timbré. Toujours la poisse, quoi.

Et la poisse, c'est comme un monstrueux chewing-gum sans couleur et sans goût qui colle à la vie. Plus on cherche à s'en dépêtrer, plus ça colle. On était tous collés d'une façon ou de l'autre. Mon père, sans travail, était collé à la télé. Mes frères étaient collés à leurs petites guerres, leurs petits trafics, leurs petits délits qui les menaient forcément à la poudre blanche pour les coller au trou. Ma mère? Elle en avait plein la bouche de ce vieux chewing-gum avec ses *Inch Allah!*

La pauvre... Qu'est-ce que j'étais méchante avec elle! Elle se rongait les sangs et j'en rajoutais. Je faisais exprès de la choquer avec mes manières de fille affranchie. Pour la traiter en boniche analphabète j'étais pire que mes frères et eux, au moins, ne lui reprochaient pas sa soumission.

Mais j'en avais tellement marre de tout!

Marre de mon père qui courbait le dos dans la rue et levait la main pour un oui ou un non en aboyant comme un molosse dès qu'il rentrait à la maison.

Marre de ma mère qui baissait la tête.

Marre surtout de ce chewing-gum religieux qui lui collait la bouche et les yeux pour l'empêcher de grandir, pour la clouer à sa vie d'éternelle gamine, bouclée dans la famille, rasant les murs dehors, esclave jusque dans l'âme. La malheureuse!

À présent je sais à quel point je l'aime... C'est pour ça que je ne veux pas être comme elle. Pas dire amen, et merci pour le mépris.

Non! Qu'on n'essaie pas de m'embobiner avec Allah, Dieu ou n'importe lequel de ces patrons du ciel que les hommes ont fait sortir de leur tête enflée pour justifier la poisse et le bâton de commandement! J'aime mieux souffrir mille morts que ramper une seule fois devant le bourreau aveugle qui a le culot de se donner le nom de Créateur. Je lui ris au nez, à celui-là, comme une damnée. Et si ça m'arrive de prier, maintenant que je me sens quasiment dans le couloir de la mort, c'est pour qu'il n'existe pas.

Rien à faire : la poisse a pris le dessus. J'étais sacrément collée, moi aussi. Collée à des rêves d'amour, comme toutes les bonnes femmes. Je comptais sur l'amour pour m'en sortir. Et voilà que le prince charmant débarque dans ma vie...

Il est grec. Il a dans les yeux une lumière à tomber raide. Il parle de m'emmener chez lui, dans les îles. Et c'est pas du baratin!

En une heure j'avais bouclé mon sac.

Trois jours plus tard je commençais mon apprentissage de môme à tout faire sur un petit bateau à moteur.

J'ai travaillé dur avec mon Prince des Îles pendant tout l'été, quatre mois sans un jour de relâche, à trimbaler les touristes vers les plages.

Mais pour Zohra de l'enfer, quel paradis!

Et bien entendu, ce Prince tombé du ciel, je l'aimais!

Comme une paumée qui fêtait grâce à lui son premier vrai bonheur. Parce que j'étais heureuse... Pour une fois j'avais l'impression d'être à ma place sur la terre.

Je trimais du matin au soir, mais c'était bien plus exaltant que le repos. Je respirais l'air de la mer. Je me sentais libre. Il me semblait que je menais ma vie vers le large.

D'ailleurs mon Prince était bel et bien charmant.

Passablement capricieux, d'accord. Mais il ne m'embêtait pas

trop avec les jolies minettes qui n'avaient rien d'autre à faire qu'à lui courir après. On était une bonne équipe tous les deux.

On vivait de rien. On habitait une petite maison blanche d'une seule pièce, isolée, près d'une plage. On faisait la cuisine sur un feu dehors.

Le soir, on parlait des projets pour l'hiver et on imaginait les vacances qu'on allait prendre en dépensant une partie de l'argent qu'on mettait de côté pour se lancer dans une nouvelle étape. Quand on en avait assez de broder sur tout ce qu'on pourrait voir aux quatre coins du monde, on se jetait dans les vagues, on écoutait de la musique, on s'aimait.

Le plus souvent on dormait sous les étoiles et la respiration de la mer nous berçait. Le ciel était tellement grand...

Je voyais tous ces mondes inconnus  
Qui faisaient signe à mon voyage  
Au large d'une poisseuse histoire

J'avais du mal à fermer les yeux

Seulement, à fin septembre, un matin, au lever du jour : plus personne. Le prince charmant s'était tiré en douce avec la caisse.

Et dans la caisse il y avait tous les gains de la saison, y compris la part de la commerçante qui avait fourni le bateau et payé le carburant, les autorisations, les taxes, tout. Pas folle, elle avait gardé nos papiers. N'empêche que je ne saurai jamais le vrai nom du prince charmant, ce salaud, parce que les siens, de papiers, étaient faux.

Qui est-ce que la police a embêtée à mort ? Zohra-la-poisse, évidemment. Pour les flics, pas l'ombre d'un doute : plus je pleurais, plus j'expliquais, plus je me taisais et plus j'étais complice. Ils avaient trouvé le bon truc pour faire cesser les hurlements de la propriétaire sans se fatiguer à courir après une

petite frappe qui finirait bien par se casser la figure.

Comme par hasard la dame respectable s'est arrangée avec un type que je n'avais jamais vu, qui avait l'air de sortir d'un yacht de milliardaire, une espèce de play-boy sur le retour, du genre supérieur, et sans qu'on me donne une minute pour comprendre ce qui se passait, je me retrouve avec un contrat en bonne et due forme pour aller travailler comme fille de cuisine, femme de ménage ou je ne sais quoi dans un hôtel, nourrie, logée, blanchie. Le salaire? Versé chaque mois sur le compte en banque de la commerçante flouée. Merci la poisse!

J'en viens à me demander si mon salaud de prince charmant n'était pas dans la combine avec l'honorable matrone, les flics et le grand chef à l'air si distingué, auquel le commandant de police obéissait comme un molosse bien dressé.

Après ça l'amour... l'amour...

J'ai au moins compris la leçon, pour une fois.

L'amour, c'est comme la drogue : un peu d'extase et hop! la poisse prend l'ascenseur. Tu croyais t'envoler au septième ciel? Tu te retrouves dans les sous-sols, clic-clac, derrière les barreaux.

Voilà comment, pour avoir une chance de récupérer mon passeport et me payer le billet de retour à la case départ, j'ai dû m'embarquer pour une île dont je ne sais même plus le nom, où je vais d'aussi bon cœur que le poisson dans le court-bouillon. L'impeccable play-boy a des actions là-bas dans un hôtel de première classe, paraît-il. Et il fallait l'entendre... *Une chance pour vous! Une formation gratuite! Un tremplin pour l'avenir!* Il me prenait vraiment pour une dinde avec son sourire aimable, ce grand mafieux!

La vérité, c'est qu'il me tient au bout d'une chaîne comme un singe auquel il va coller un tablier à fleurs et qu'il fera danser sur sa musique, le diable sait laquelle, en tendant la main pour encaisser les sous, le salaud!

Mais attention! Je ne suis pas une bête et personne, jamais, ne me domestiquera.

Je leur en ferai baver à tous ces maîtres-charmeurs, ces petits

rusés, ces grands futés. Je vais devenir chaque jour plus enragée... un vrai démon... un nid de serpents. Et quand je leur servirai mon concentré de venin, ma liqueur de sorcière et qu'ils en redemanderont, les monstres, alors je sortirai le rasoir... pour le salaud que j'aurai sous la main... pour moi ensuite... pour en finir avec ce bal maudit.

Ah! ça va saigner! Ça va gicler jusqu'aux étoiles! Ça va noyer l'amour, le bonheur et toutes les bondieuseries dans une bouillie rouge de fin du monde et ouf! Le dernier cauchemar aura rejoint la gare de nulle part, le terminus, le trou noir.

Non! Quand Zohra de l'enfer parle de la poisse qui n'en finit pas de lui coller le cœur dans un bloc de béton, inutile de sortir les mouchoirs, parce que ça n'est pas du mélo, ni de l'horreur filmée à Hollywood...

C'est l'enfer sans fauteuils rembourrés  
Et sans sorties de secours  
L'enfer de la vie

Point final

Aussi brusquement qu'elle nous a adressé pour la première fois la parole, Zohra s'est rassise et nous tourne le dos. Silence de mort après le typhon.

Nous aurions pu, Zohra de l'enfer et moi la voyageuse sous le choc, errer longtemps dans la souffrance, la souffrance, la souffrance grondant comme un ressac revenant à la charge et se brisant, reculant et à nouveau roulant en avant sur le sable, le sable, le sable des vies sous le ciel muet... Mais la vieille mère aux mains mortes veille sur nous. Elle a cherché ses mots pour dire, d'une voix un peu lasse qui roucoule à cause de son accent comme celle d'une tourterelle au déclin du jour...

*La vieille mère* : Merci, Mademoiselle Zohra, pour la bonne petite orange!

Et Zohra tourne à nouveau vers nous son beau visage encadré par l'indomptable écume de ses boucles noires.

*Zohra* : C'est pas une orange, Grand-Mère! C'est une clémentine. *Clé-men-tine*. Et puis... je voudrais te dire... excuse-moi... Je n'aurais pas dû te faire de la peine avec mon histoire de crève-la-poisse, ma vie piégée, ma rage, ma folie...

*La vieille mère* : Tu dois parler... c'est bien. Je comprends pas tout... mais j'oublie plus Zohra. À cause de la jeune fille Zohra, j'apprends le nom *clé-men-tine*... clémentine... Alors je peux jamais oublier le grand cœur de Zohra la clémentine.

Zohra de l'enfer... Zohra la rebelle... Zohra la clémentine...  
La même jeune femme en route depuis l'aube des temps!

À présent elle s'est endormie. La vieille mère somnole. Épuisée moi aussi j'observe vaguement les autres passagers, peu nombreux. Au Pirée le bateau n'a embarqué, à part nous trois, que des personnages sportivement élégants, d'une impeccable discrétion. Une demi-douzaine d'hommes et deux femmes. Ils n'ont pas échangé entre eux plus de trois mots de politesse et encore. Aux brefs regards qu'ils posent de temps à autre sur nous je peux lire leurs pensées comme si elles se reflétaient sur les vitres, à côté d'eux, qui ne laissent rien voir au-dedans que des masques impassibles et au-dehors l'opacité.

*Les masques impassibles* : La gamine? Une vulgaire effrontée. Allez savoir sur quel trottoir elle a fait ses classes! La vieille paysanne aux pattes fossilisées? Pouah! Dire qu'elle n'a même pas l'idée de porter des gants! L'étrangère à l'allure un peu moins nulle? Elle ne doit pas être une personne bien intéressante pour

se plaire dans la compagnie de ces deux-là. Quel voyage! Faute de première classe, il faut vraiment tout supporter!

La présence de ces importants à bord du petit vapeur, loin de tout ce qui compte pour la planète prospère, en dangereuse panne électronique, ne manque pas de surprendre. Qu'est-ce qui peut bien les attirer dans ce coin? Dès que la vieille mère me signale l'approche de l'île-terminus, j'oublie l'énigme des importants pour chercher entre la mer mauvaise et le ciel menaçant les lumières de la petite ville où nous allons débarquer, à ce que je crois. Or du côté où se dirige le bateau n'apparaît qu'une éminence massive comme le dos d'un géant accroupi dans les eaux noires.

Il y a pourtant sur le rivage deux lueurs. L'une blanchâtre. L'autre rouge. Elles se précisent peu à peu. J'aperçois une grande bâtisse éclairée par un néon qui court le long du toit et à quelque distance un feu, ou plutôt un brasier allumé sur un tertre. Il signale le môle protégeant un petit port, où l'on distingue maintenant quelques barques et trois grands yachts à l'ancre.

Plus on se rapproche et plus le brasier devient fascinant, autant par sa fumée, s'élevant en volutes épaisses et rougeâtres, que par la violence de ses flammes, jaillissant d'un énorme et haut cylindre environné d'ombres qui s'agitent. Quand le feu ne s'élance plus aussi frénétiquement à l'assaut de la nuit, l'une des ombres lève le bras vers la fournaise, qui explose comme la bouche d'un volcan. Des bordées d'étincelles sont crachées sur les ombres qui s'enfuient, pour aussitôt revenir à la charge.

Des masques rouges sortent du noir  
Et les ombres devenues rouges  
Se démènent comme des sorcières  
Hantées

Par une chaleur intenable  
Leurs bonds farouches  
Leurs reculs leurs esquives  
Et leurs nouvelles attaques  
D'une sauvagerie folle  
Aussitôt suivies d'une pause  
Presque pacifique  
Rendent de plus en plus furieux  
Le taureau rouge  
Entravé  
Dont la gueule au souffle brûlant  
Mord la nuit glaciale  
Où un pâle  
Fragment de lune  
Médite  
Solitaire et désabusé  
Entre deux nuages

Le froid domine tout. Les portes de la cabine ayant été ouvertes, je grelotte, les yeux toujours fixés sur les flammes et les rouleaux de fumée qui assaillent le ciel.

Deux gros cordages sont lancés vers la jetée et grincent sur les deux larges poteaux cerclés de fer qu'ils enserrant.

Tout le monde s'est levé, ramasse ses affaires, enfle une veste ou un manteau, se prépare à descendre. Mais pourquoi dans ce port isolé et non pas dans la localité que j'imaginai trouver sur cette île qui n'est pas inhabitée?

Dans la bousculade vers la sortie, j'ai laissé glisser sous mon siège mon écharpe bleu ciel. Étant revenue en arrière pour la ramasser, je me retrouve la dernière à franchir la porte de la cabine. Au commandant bougon qui me presse de quitter son

bateau, je demande où je me trouve exactement. Sans daigner répondre, il désigne de sa main gantée de blanc l'hôtel, dont je peux maintenant lire l'enseigne aux grandes lettres noires éclairées par le néon blafard : *Hellas Hotel*.

Cet hôtel a si peu de rapport avec l'Hellade de l'Antiquité...

Et la Grèce de mes souvenirs d'enfance...

Qu'il change aussitôt de nom dans ma conscience...

Où il devient intuitivement :

*L'Hôtel Hélas.*

Ayant cherché sans les trouver ni l'une ni l'autre la vieille mère et Zohra, qui ont pris de l'avance sur moi, je n'ai plus qu'à suivre la file des importants, armés de coûteux sacs de voyage et de mallettes. Pas destinées à des ordinateurs, puisque ils ne fonctionnent plus. Un genre d'attaché-case en cuir. Qu'est-ce qu'ils triment, qui doit rester bien rangé à part? Des documents confidentiels? Des dollars sauvés de la déroute informatique? De l'or? Je me secoue pour sortir de ce mauvais film. Les importants à mallettes se hâtent en direction de l'hôtel. Ils n'ont pas l'air d'y venir pour la première fois.

À mi-chemin apparaît un groupe de jeunes femmes vêtues de sombre, probablement employées à l'hôtel, qui marchent d'un pas pressé, sans dire un mot. Les bras frileusement serrés pour maintenir sur leur poitrine un lainage, elles descendent du surplomb rocheux sur lequel a rougeoyé l'énorme feu.

Quel feu? Il n'y a plus de feu. Dans le faisceau du projecteur encore allumé sur le bateau pour éclairer la rive n'apparaissent plus, là-haut, que de rampantes fumerolles au sommet d'un vieux tonneau à mazout tout tavelé de rouille, dont le bord corrodé par l'air marin a l'air d'une mâchoire qui ne ferme plus. Comme au sortir d'un cauchemar, alors même que l'inférieur chaudron découvre sa minable apparence et que les masques hallucinants

ont pris la forme la plus banalement lasse, je reste abasourdie par la vision du bal frénétique autour du brasier en fureur, annonçant la glaciale arrivée dans l'île sans nom.

Une rafale dans les hauteurs met en mouvement les nuages. Sous la pleine lune apparue soudain en entier le grand hôtel a un air plus ennuyeux que redoutable. La perplexité n'en grandit pas moins. Le bâtiment sans grâce conviendrait mieux à un centre hospitalier, scolaire ou administratif dans un centre-ville. D'ailleurs pourquoi ce port n'est-il pas mieux signalé? Pourquoi le chemin qui le relie à l'hôtel n'est-il pas en meilleur état ou du moins pourvu d'un quelconque éclairage? S'agit-il d'un établissement destiné à de secrètes réunions d'affaires? La présence des importants peut le laisser supposer. Mais s'ils viennent là pour se rencontrer, pourquoi ne s'adressent-ils pas la parole? Et pourquoi les demoiselles ex-sorcières, qui ont lancé avec tant d'entrain des giclées de pétrole pour activer le grand feu, sont-elles devenues des ombres à l'expression si morne? On dirait qu'elles ont peur d'être réprimandées. Qu'est-ce qui se passe dans cette île sans nom? Serais-je tombée par hasard sur le siège d'une organisation clandestine? Sur un repaire de gangsters du grand monde? Sur une maison de passe d'une discrétion qui laisse craindre le pire?

Et c'est là que Zohra est envoyée!  
Là qu'elle va être forcée de travailler au profit...  
De la clique de salauds qui l'ont prise au piège.  
Qu'est-ce qu'elle va devenir?  
Et la vieille mère aux mains mortes...  
Pourquoi a-t-elle disparu si rapidement?  
Leur absence me serre le cœur.  
Avant de quitter l'île inhospitalière...  
Sur laquelle je n'ai pas choisi d'échouer...  
Est-ce qu'il me reste une chance de les retrouver?

Bien entendu je suis la dernière de tous à cause de ma démarche trébuchante, accroissant à chaque instant la distance que prend sur moi la colonne muette qui d'un pas régulier, quasi mécaniquement, sans aucunement se soucier des éventuels retardataires non initiés aux inégalités du parcours, se dirige vers l'énigmatique hôtel à la façade blanchie par le froid néon.

J'en suis à me demander si je vais arriver à la porte avant qu'elle ne se ferme, ayant englouti son lot d'importants, devant la voyageuse paniquée qui n'a rien à faire dans cette île sans nom. D'instinct je me retourne pour voir si le bateau, peut-être, est encore amarré.

Non. Bien sûr que non.

Ses lumières en partance ont l'air de fuir la rive...

À présent désertée par les ultimes crachotements de fumée.

Soudain, de derrière le grand tonneau de métal aux entrailles obscures, jaillit une silhouette bondissante accompagnée d'un chien qui semble propulsé par des pattes à ressorts.

Ils courent à toute allure et en dansants zigzag parmi les amas de pierres et les touffes épineuses, déboulant dans la blancheur cendrée de la lune à l'orée de la plage, où quelques tamaris argentés se balancent comme des chevelures de grands-mères décoiffées par le vent.

Déjà saute sur le chemin rocailleux la flamme rousse dont le maître en volant vers moi me crie de ne pas avoir peur... son chien est seulement très amical et très vif...

Je le comprends parfaitement à l'intonation de la phrase, dont les mots m'échappent, et à l'enthousiasme de la bête à la queue frétilante, dont les bons yeux brillent de malice. L'animal me salue avec tant de vigueur qu'il me fait lâcher mon bagage.

Atterrissant à mes côtés, le maître de ce feu-follet s'empresse de ramasser mon gros sac et l'ayant calé sur son épaule m'entraîne d'un bon pas vers l'hôtel, tout en parlant.

Car il ne s'arrête plus de parler dans sa langue à laquelle je ne comprends rien. Il semble enchanté du silence qui lui répond et mis en confiance par l'accueil que j'ai reçu de son chien, auquel j'ai témoigné à mon tour, par une caresse entre ses deux oreilles frisottées, ma reconnaissance pour cette réception en si total contraste avec la froideur des importants.

Ce jeune volubile semble ne faire qu'un avec la bête espiègle qui le précède en virevoltant pour lui ouvrir le chemin et s'assurer de son accord. On dirait un faune sans malice, petit et maigre mais alerte, au visage naïvement souriant, aux cheveux sombres en broussaille. Ce n'est pas un adulte, pas un enfant non plus et il n'a pas l'apparence, commune aux garçons et aux filles à l'adolescence, d'un être en quête d'une armure pour se protéger tout en s'affirmant.

Un simple? Un esprit aéré?

Étranges, ses yeux.

En émoi comme deux écureuils surpris...

Par un craquement dans leur arbre.

L'étonnement qui ne quitte pas ce regard signale peut-être une fissure intime, d'où jaillit l'élan volubile qui n'aurait guère plus de sens, je le devine, si je savais le grec. Or cette verve absurde n'a rien d'alarmant. Au contraire! Dans le malaise de la nuit sans autre repère que le lugubre hôtel, elle résonne comme une musique de l'incandescence. Électrisé par la parole qui fuse, le chien roux cabriole dans la poussière de lune. Je ris comme une gamine au cirque. Sous les bondissantes folies de la bête et le rire qui se communique à l'adolescent bizarre, il me semble voir se renverser les secrètes manigances de l'île sans nom.

*Sideris! Sideris!* Une voix autoritaire, à une fenêtre de l'hôtel, crie le nom de mon guide inespéré.

Aussitôt l'incompréhensible épanchement de sa parole se tarit. Le chien de même a cessé ses gambades. Fini de rire!

Comme si la voix me rappelait à l'ordre moi aussi, je m'y prends à trois fois pour rajuster autour de mon cou la fine écharpe bleu ciel. J'ai peur qu'elle ne soit pas impeccable. Est-ce qu'elle n'a pas souffert de sa chute sur le sol pas très net du bateau? J'ai honte de m'en soucier. Je reprends mon gros sac de voyage, qui pèse de tout son peu d'allure.

Le jeune maître qui ne maîtrise rien et le chien roux qui veille sur lui se sont fondus dans la nuit. Devant la grande entrée de l'Hôtel ils n'ont pas le droit d'exister, c'est sûr.

Alors, dans leur sillage un peu fou qui s'efface, un nom me vient pour unir ces deux vies qui respirent d'un seul souffle dans mon angoisse à les voir disparaître :

*Feu-Flamme*

*Hôtel Hélas*



Une volumineuse lanterne éclaire le porche. Au sommet des quelques marches qui le surélèvent se tient une femme imposante, large d'épaules et de hanches, serrée dans un tailleur couleur muraille sur le chemisier blanc. Un signe de sa main fait surgir un valet de chambre. Mon sac de voyage est enlevé. J'arrive à la hauteur du visage tout sourire mais dont les yeux sombres, singulièrement proéminents derrière des lunettes cerclées d'or, demeurent froids. Léger fléchissement de la tête et du buste pour souligner le salut à la dernière arrivante.

À l'instant où je vais répondre à cette ébauche de révérence... catastrophe! Je trébuche au bord du paillason vert, orné des initiales HH en noir. Comme si ce faux-pas ne suffisait pas à me transformer en rougissante gamine, ma crispation fait dérailler mon *Bonsoir Madame* en un hoquetant borborygme, aussitôt dissimulé par une toux tout à fait pitoyable.

Réaction de la maîtresse-femme? Aucune réaction. Elle demeure semblable à une borne frontière dressée entre la nuit tempétueuse et le confortable Hôtel. Elle continue de sourire en fixant sur moi son regard sans sympathie et sans animosité. Elle reste aussi imperturbable que la lumière de la grosse lanterne.

Dans la perfection même de cette maîtrise...  
Se reconnaît la mortelle ennemie de l'envol.  
Elle observe sans pitié, sans méchanceté non plus...  
Pour le plus excellent rendement de la nature entière...  
L'approche de la fragile créature vers la toile...  
Où elle ne manquera pas de se prendre les ailes.  
Cette femme de tête, gardienne de l'Hôtel Hélas...  
Qui se distingue par des mérites du genre meurtrier...  
Porte à l'évidence un nom : *la Grande Araignée*.

Avertie maintenant du danger, est-ce que je vais pouvoir lui échapper ? Rien n'est moins certain.

Tandis qu'elle me laisse passer devant elle, je sens son regard épingler dans mon dos un chiffre qui correspond, comme jadis la moyenne des notes à la fin de l'année scolaire, à mon degré de réussite personnelle et sociale : acceptable, sans plus. Cependant les quelques mots de bienvenue qu'elle prononce d'une voix presque chaleureuse m'intronisent au rang des importants qui fréquentent l'Hôtel Hélas. Contrairement à moi, ils se sentent à l'aise là comme ailleurs, dans toutes les succursales de l'universelle entreprise où l'espèce humaine paraît soudain plus facile à comprendre et cohérente, divisée qu'elle est entre les plus ou moins importants, qui ont droit aux hommages plus ou moins soutenus, et les obscurs, qui font le service.

La lourde porte vient de se refermer.

*La Grande Araignée* : Vous avez dû être surprise, Madame, que l'appontement ne soit pas signalé par un phare. Avec l'extinction de l'intelligence électronique, vous n'avez pas pu être informée du récent tremblement de terre dans l'île.

Oui, le phare s'est effondré. Il était ancien et déjà lézardé.

La route qui nous reliait à la ville a été ensevelie par endroits sous les éboulis. Le passage est pour le moment impraticable.

Quant à l'hôtel, vous y serez en toute sécurité, croyez-moi. Il est d'une construction si solide et durable qu'il n'a pas eu à souffrir d'une seule fissure.

C'est vraiment remarquable, vous ne trouvez pas ?

Le système électrique, par contre, a été perturbé. Il fonctionne à nouveau dans le corps du bâtiment mais n'a pas encore été réparé le long du chemin d'accès, lui aussi endommagé par le séisme, de faible magnitude mais fatal aux structures vulnérables.

Je suis navrée, Madame, que vous ayez à souffrir de ces désagréments.

Tout s'explique. Plus rien n'échappe à la logique. Vraiment? On verra ça demain! Dans ma hâte à trouver le repos, je refuse poliment la collation servie pour les arrivants à la salle à manger. J'aimerais gagner immédiatement la chambre qui m'est destinée, où je demande qu'on veuille bien me monter deux tranches de pain, un peu de fromage, quelques olives, un verre de vin.

*La Grande Araignée*: L'ascenseur, pour plus de sûreté, est encore en révision. Permettez-moi, je vous prie, de vous accompagner moi-même.

Il ne me reste donc plus qu'à suivre dans les couloirs et les escaliers aux élégants tapis rouges le tailleur gris de la cheffe des subalternes et première servante des clients. Sa prévenance me fait presque oublier le signal d'alarme de mon piteux numéro sur le paillason de l'entrée. Ses questions pleines de réserve à la fois et de courtoisie, dans un français impeccable que l'accent mélodieux rend plus plaisant encore, sa sollicitude qui n'a pas l'air feinte, son autorité qui s'impose sans chercher à se mettre en avant, toute cette rassurante suprématie me guide si agréablement vers le refuge d'un lit confortable et la délivrance du sommeil que je relègue un moment la vision de la Grande Araignée au rayon des fantasmagories dont l'île sans nom se montre si prodigue.

Aussitôt seule, dans le silence qui succède au martèlement des talons de la gouvernante, tambourinant tout au long du couloir, je sens peser à nouveau le malaise. Il rend presque perceptible, sous les apparences feutrées de l'Hôtel Hélas, le piège tissé par la Grande Araignée et ceux qui tirent profit de ses talents.

Est-ce qu'il me restera un peu de liberté, au moins à l'intérieur de moi? Et si la toile à la mortelle symétrie se fixait aussi aux quatre coins de ma propre tête? C'est tellement affolant que j'essaie de ne plus penser à rien.

Ma chambre à l'Hôtel Hélas a tout pour répondre aux exigences des importants. Grande et haute de plafond, baignée de blancheur, garnie d'une moquette beige épaisse comme un gazon, elle est encore élargie par les miroirs couvrant une longue penderie face à la porte de la salle de bains. Je m'interroge et voilà la pensée remise en mouvement malgré moi. Je me dis que les importants arrivés en même temps que la voyageuse passablement perdue doivent occuper des chambres semblables à celle-ci. Pourtant, si j'en crois leur bagage réduit, ils n'ont pas à ranger une garde-robe d'impressionnants caméléons. Ils ne sont donc pas de riches touristes en longue villégiature. Mais alors qui sont-ils? Est-ce qu'il m'importe de le savoir? N'ai-je pas l'intention de repartir au plus vite, en direction de Patmos, avec le navire qui doit arriver demain? Mais attention! Je ne vais pas tourner le dos à l'Hôtel Hélas sans avoir tenté de retrouver la vieille mère aux mains mortes et la jeune Zohra exposée au pire... Je me renseignerai. Bon. Mais est-ce qu'on me répondra? Est-ce que les renseignements, en admettant qu'ils soient exacts, suffiront? Que faire de plus? Est-ce que je ne suis pas dans le noir et sans moyens d'action? Est-ce que je peux compter sur Feu-Flamme, si je le revois, pour m'éclairer?

Il faudrait déjà que je puisse jeter un œil sur ce qui se passe dehors. Un store métallique ne laisse passer aucune brindille de lumière et une double vitre isole hermétiquement la bulle d'air conditionné qu'est la chambre.

Premier réflexe: je tourne le bouton qui actionne électriquement les lamelles du store. Clic! Elles s'entrouvrent et Frrr... regagnent les hauteurs pour être avalées par le mur. Spectrale froideur. Le long tube du néon sur la façade arrose de morbide blancheur le devant de l'hôtel, où les chaises vides autour des tables sur la terrasse et les parasols fermés évoquent une garden-party de fantômes. Comme des maffieux qui ont mal fini, ils sont immobilisés dans des pieds en béton. Je serais à

peine surprise de voir surgir, entre les massifs de lauriers aux feuillages d'un gris métallisé, le tueur en chef, maître de l'île sans nom. Ce fantastique de cinéma, dans la clarté que projette l'Hôtel Hélas, rend parfaitement insignifiante, au loin...

La lune qui avait sombré mais vient à nouveau  
Tracer sur la mer le frissonnement  
D'un long fil de lumière  
Qui ne pêche rien

À l'intérieur de la chambre il faut choisir entre l'éblouissement du lustre design qui suffirait à l'éclairage d'un bloc opératoire, la lumière rosâtre des lampes de chevet en forme de corolles, ou les ténèbres. À moins de se décider pour l'entrebâillement des lamelles du store, autrement dit pour un brouillard blafard et coupé en tranches où paraît guetter, inoffensif en apparence, un monstre : le fauteuil de cuir noir, capable de mettre à l'aise le puissant postérieur d'une matrone étoilée de diamants ou d'un monumental fumeur de havanes.

On frappe à la porte. Je sursaute. Une jeune femme apporte le plateau demandé. Bref salut en anglais. La silhouette en noir et blanc dépose son fardeau, fait disparaître la serviette qui le recouvre et s'éclipse. Ses yeux n'ont pas croisé les miens. Est-ce que je n'ai pas aperçu la fuyante visiteuse parmi les ombres quittant les alentours du brasier servant de phare ? Quoi qu'il en soit je prends place devant la table où vont me revigorer le pain, le fromage, les olives, le vin. Je le verse. Je bois une bonne gorgée. Ah ! quelle détente... enfin...

C'est alors qu'un spectre vaguement pourvu de traits familiers lève son verre en face de moi et me coupe l'appétit. Je viens de me voir moi-même dans le grand écran de télévision. En panne

jusqu'à réadaptation du système. Plus moyen de me débarrasser de la voyageuse à la triste figure, solitaire dans un mirage noir et mâchant sombrement. Le pain et le vin, la nostalgie d'on ne sait quelle impossible unité, c'est fini. J'avale en vitesse deux trois olives avec un bout de fromage et me fourre au lit. Store fermé. Lumière éteinte. Duvet remonté. Première nuit à l'Hôtel Hélas.

Quelques heures plus tard, le matin, à la salle à manger, changement de décor et nouveaux acteurs. Un rayon de soleil fait briller les couverts en porcelaine blanche sur les nappes aux tons pastel. On pourrait oublier ou même ne pas voir du tout, estompés par les voilages qui remuent doucement devant les fenêtres entrouvertes encadrées de grands rideaux ivoire, les hauts barreaux qui remplacent au rez-de-chaussée les stores métalliques. En tête-à-tête avec le pot de café ou la théière, quelques convives sont disséminés dans la salle. Je ne reconnais aucun des voyageurs à malles aperçus la veille dans le bateau. Pas de Grande Araignée non plus.

Une dame proche de la cinquantaine, en tailleur orangé gansé de noir et luxueux foulard bariolé, s'avance vers moi. À demi caché par d'impressionnantes lunettes fumées son visage à la petite bouche laquée comme une cerise confite paraît coincé entre deux énormes boucles d'oreilles en or. La patronne, évidemment. On dirait une perruche, mais privée du naturel dont ces oiseaux en cage sont vaguement doués. Elle a dû interroger la Grande Araignée, à qui j'ai présenté mon passeport. J'ai donc droit, par ma profession, à la parade tout sourire.

*La Perruche* : Quel plaisir de vous recevoir chez moi, chère Madame! Je suis la propriétaire de l'hôtel et c'est une joie de parler dans ma langue maternelle. Car je suis parisienne, oui, oui, grâce à ma mère et grecque par mon père, qui a transformé cette maison en un havre de paix.

Et vous, chère Madame, je crois savoir que vous éditez des

livres... Ah? Des livres pour enfants? Mais c'est merveilleux! Vous employez des artistes pour illustrer des contes et des histoires qui éveillent l'esprit de la jeunesse... du moins celle que des parents cultivés initient aux prémices de la littérature...

Mon mari, lui-même un artiste, sera enchanté de s'entretenir avec vous. Il se sent parfois si reclus dans notre île, bien qu'il ait toujours souhaité se retirer du tumulte de la vie brillante tout en restant actif sur le plan culturel, comme beaucoup de nos hôtes d'ailleurs, que vous aurez le temps de rencontrer, je l'espère.

Le bateau pour Patmos? Non, malheureusement il ne viendra pas aujourd'hui. Demain peut-être? Les liaisons sont toujours très perturbées à cette saison. Sans compter la panne mondialisée et tous les désordres qu'elle nous fait subir. C'est épouvantable...

Mais vous ne regretterez pas de passer un jour de plus à l'hôtel. Car nous avons la chance de compter parmi nous des personnalités de premier plan, qui restent ici plusieurs mois, parfois l'année entière. Nous formons une petite communauté éclairée : c'est si rare à notre époque!

Mon fils, qui fait ses études à Paris, est au désespoir de nous avoir quittés. Le cadre intime de son île natale lui manque terriblement! Paris le passionne, bien entendu, et quand les avions de ligne fonctionnaient j'allais l'y retrouver régulièrement. Les expositions... les spectacles... les boutiques... Comment se passer de tout ça? Mais la vie à Paris est si fiévreuse et si... inhumaine. Les richesses d'une capitale ne comblent ni l'âme ni le cœur, vous êtes bien d'accord, n'est-ce pas?

J'aimerais surtout, chère Madame, que vous vous sentiez à l'aise parmi nous et non pas solitaire, non pas étrangère. C'est pourquoi je vous propose de prendre votre petit-déjeuner en compagnie d'un grand ami de l'hôtel. Il est professeur à l'université d'Athènes et actuellement en mission dans notre île pour le Ministère de la Santé. C'est un scientifique de renom international, d'une incomparable intelligence et charmant, vous verrez. Il parle notre langue à la perfection, bien entendu.

Suivez-moi... je vais vous le présenter.

Abasourdie, je tends la main au géant distingué qui s'est levé à notre approche, en souriant. Et quel charme, en effet, dans ce sourire-là! Un sourire de fine connivence, d'une ironie légère, quasi mélancolique. Le sourire d'un homme avec lequel il me semble pouvoir établir sans peine le dialogue le plus instructif. Je n'ai pas tort et déjà son nom s'impose à mon esprit enchanté de la rencontre : *le Professeur Subtil*. Il va bel et bien contribuer à me rendre plus visible la toile d'araignée dans laquelle je me sens prise au piège depuis mon arrivée à l'Hôtel Hélas.

Quant à savoir si lui-même peut passer entre les mailles comme un souffle d'air... Je ne me pose pas encore la question.

*Le Professeur Subtil* : Vous n'avez pas choisi cet hôtel, Madame, pour un séjour d'agrément, je suppose?

Vous ne l'avez pas choisi du tout?

Cela ne m'étonne pas.

Quelle voyageuse pourrait avoir l'idée d'y faire escale alors que toutes les autres îles de la mer Égée sont infiniment plus attrayantes que celle-là?

Mis à part quelques rentiers uniquement préoccupés de leur confort et quelques sportifs qui ne voient pas plus loin que le bout de leurs baskets, les gens qui fréquentent ce coin perdu ne sont certes pas des touristes...

Vous êtes intriguée, n'est-ce pas, et même un peu inquiète?

Il y a de quoi!

Thé? Café? Lait? Crème? Que prendrez-vous? Je ne sais pas où diable est passée la serveuse... Un instant : je m'en occupe.

Pas de doute : le Professeur Subtil me tient solidement au bout du fil des alarmantes révélations à venir. Je me réjouis d'avance de tout savoir sur l'Hôtel Hélas et l'île sans nom. En attendant le retour de l'informateur au charme incontestable, je regarde plus attentivement l'aquarelle accrochée au-dessus de la table entre deux des hautes fenêtres à barreaux.

C'est un intérieur aux volets entrouverts dont le premier plan est occupé par un divan bleu sur lequel une femme alanguie à la chair bleutée rêve de la mer, dont le bleu lointain se confond avec celui du ciel sans nuage. La fluide unité de ce bleu m'attire... Cependant il manque quelque chose... Les ombres! Pas une ombre dans la coulée bleue. Pas l'ombre non plus d'un vigoureux tracé. Rien que l'évasion sensible, en bonne place sur les murs de l'Hôtel Hélas, où elle ne risque pas d'ouvrir de réelles échappées, ni de faire trembler les barreaux.

Le Professeur Subtil se réinstalle en face de moi tandis que s'approche, portant un lourd plateau, la jeune femme qui n'est plus ni sorcière frénétique, ni ombre lasse, ni employée pressée d'en finir avec la cliente isolée dans sa chambre, mais charmante serveuse en corsage et jupe noirs sur lesquels éclate de blancheur un court tablier, dont le volant se relève en ondulant comme une parure de fleurs autour des hanches d'une vahiné.

Tout en versant le café, le Professeur Subtil reprend la conversation ou plus exactement sa captivante leçon, car je n'ai guère d'autre rôle que celui de l'élève ignorante et tout oreilles.

*Le Professeur Subtil* : Pour commencer, il vous faut apprendre que la côte sur laquelle se trouve l'hôtel appartient à la région la plus inhospitalière de l'île...

Comment? Vous savez déjà que nous sommes isolés du côté de la terre? Vous ne vous en souciez pas... Il reste la mer. Car à peine débarquée vous ne pensez qu'à repartir...

Seulement la mer est plus mauvaise aujourd'hui qu'hier...

Cela peut changer demain. Le soleil qui joue à cache-cache ce matin avec les nuages est plutôt de bon augure. Et puis il y a le ciel! Je ne parle pas d'une intervention divine mais d'un moyen tout à fait prosaïque : un hélicoptère. Pas civil, bien sûr. Mais la police et les militaires ne se laissent pas arrêter par des perturbateurs cosmiques. Ils foncent! L'atterrissage? Pas de

problème. Non loin de l'hôtel un tertre a été aplani à cet effet. Mais comment appeler au secours une brigade à la martiale efficacité, sans téléphone?

Tout porte à croire, chère Madame, qu'avant de voir arriver un bateau pour Patmos ou un hélicoptère salvateur vous aurez le temps d'en apprendre un peu plus sur cet hôtel.

Comment dites-vous? L'Hôtel Hélas? Oh! Excellent! On ne saurait mieux le nommer...

Encore du café? Désirez-vous un supplément de toasts et de confiture? Cette marmelade anglaise est un délice et je serais bien malheureux d'avoir à vous ôter le plaisir de la déguster. Peut-être vaudrait-il mieux que je me taise?

Non? Vous voulez vraiment tout apprendre, même le pire?

Vous vous rappelez, bien entendu, la dictature des colonels, cette sinistre parenthèse dans l'histoire grecque du vingtième siècle? Eh bien il y a eu dans l'île, durant cette période, à quelques kilomètres de l'Hôtel Hélas, un camp de la mort. Où étaient parqués les opposants au régime et tous les dénoncés comme opposants, sans compter les opposants en puissance.

Dans ce camp ont été perpétrés pendant des années les atroces raffinements de la cruauté humaine.

À cette époque-là le futur hôtel était une sorte de caserne de luxe. Voilà qui explique, n'est-ce pas, la morne architecture du bâtiment! Il avait été construit pour accueillir les tortionnaires galonnés et autres spécialistes chargés d'interroger les prisonniers et de les remettre sur le droit chemin, celui de la collaboration forcée ou plus généralement de la fosse commune.

La patronne actuelle de l'Hôtel Hélas n'était pas encore sortie de la petite enfance en ce temps-là. Son père... Je parie qu'elle vous en a dit deux mots dans son discours de bienvenue, où elle aura réussi à placer l'inévitable triade qui préside à sa destinée : le père, le mari, le fils... Son père, donc, était le gérant de cet établissement, qui ressemblait à un hôtel mais ne recevait pas d'autres clients que les pires hommes de main du régime.

C'est à la fin de la dictature que du jour au lendemain, en

dédommagement d'on ne sait quel service ou quel silence, le gérant a été promu en bonne et due forme possesseur d'un bien qui appartenait jusqu'alors au Ministère de l'Intérieur. Certains prétendent qu'un butin considérable aurait été transféré grâce à lui dans une banque à l'étranger.

Après la chute des colonels, une unique obsession s'est emparée du père de la future patronne : faire oublier le vilain passé de cette partie de l'île et le rôle qu'il avait joué lui-même, subalterne en apparence, mais en réalité... allez savoir!

Pour se fabriquer une respectabilité, il a sorti de sa manche deux cartes : le tourisme et sa fille. Qu'il a cherché à pousser par tous les moyens vers la bonne société du chef-lieu.

L'ascension était ardue et même les sommets les moins élevés se dérobaient dans un brouillard glacial. Car si la plupart des bourgeois grands et petits avaient intérêt à ne pas se souvenir de la funeste époque de la dictature, ils avaient en revanche un mal fou à oublier la mère de la jeune fille. Une Française qui avait beau être morte depuis longtemps, la pauvre, chacun n'en continuait pas moins de chuchoter que son mari l'avait pêchée dans un bar du Pirée.

Est-ce que la transformation de l'ex-caserne de luxe en hôtel tout confort allait être assez rentable pour combler le déficit social de la jeune demoiselle? Pas sûr!

Les années passent. La fille grandit mais pas les affaires.

C'est alors qu'entrent en scène deux personnages-clé : un homme et une femme. Qui à eux deux vont réinventer l'Hôtel Hélas pour en faire la plaque tournante d'une entreprise plus vaste et puissante, plus équivoque aussi que le projet touristique lui servant de façade. Car cet homme et cette femme possèdent l'un autant que l'autre, chacun à sa façon, les vertus peu chrétiennes qui caractérisent le manager, ce conquistador des temps nouveaux, doué du génie de la mise en scène et de la dissimulation en même temps. Un prédateur d'une intelligence sans cesse sur le qui-vive, jointe à une volonté de fer et à la plus cynique obstination.

*Moi* : La nature, en somme, de l'araignée ?

*Le Professeur Subtil* : L'araignée ? C'est absolument ça... Comment n'y ai-je pas pensé moi-même ? Avez-vous déjà rencontré la gouvernante de l'Hôtel Hélas ?

*Moi* : Hier à mon arrivée, oui. Elle s'est montrée des plus aimables. Mais figurez-vous qu'un étrange pressentiment m'a mise en garde et soufflé son vrai nom : *la Grande Araignée...*

*Le Professeur Subtil* : Pas possible ! Et vous ne saviez rien... Comment avez-vous pu reconnaître en un instant la secrète vocation d'un personnage si habile à endormir le monde ? Cette puissance intuitive... c'est impressionnant...

Quelle puissance ? Est-ce que j'allais raconter comment je m'étais pris le pied dans le paillason de l'Hôtel Hélas, en risquant de me flanquer par terre au moment d'entrer ?

J'hésitais, mesurant la pauvreté de la vérité.  
Lâchement, je n'ai rien dit. Qui m'a fermé la bouche ?  
Le Professeur Subtil, dont le savoir m'en imposait ?  
Ou mon amour-propre, arc-bouté sur la peur de perdre...  
Ma puissance à moi, capable de le subjugué ?  
Toujours est-il que j'ai manqué de cran.  
Je n'ai pas pipé mot de ma minable expérience.  
J'ai laissé le récit de l'expert se poursuivre...  
Sans y mettre mon grain de sel. Ou plutôt de sable...  
Qui m'aurait empêchée de faire bonne figure...  
Et par le faux-pas sans gloire aurait dépassé...  
La puissance des faux-semblants.

De la vieille mère, de Zohra, de Feu-Flamme qui ont donné du cœur à mon voyage dans le noir, je ne dis rien non plus. Je ne me renseigne pas sur leur sort, comme je me l'étais promis.

J'écoute le Professeur Subtil et j'oublie les trois invisibles en chair et en os. À cause de moi ils disparaissent doublement, effacés non seulement de l'Hôtel Hélas mais du passionnant discours qui m'en apprend de plus en plus à son sujet.

*Le Professeur Subtil*: S'il y a quelqu'un qui tire les fils et les assemble avec une détermination, une persévérance et un art capables de donner le change aux plus rusés, c'est bien la Grande Araignée. Avec son alter ego masculin. Terriblement séduisant, vous verrez...

Mais patience! Il sortira toujours assez tôt de son repaire, ce Monsieur très sérieux, très intelligent, très habile et dont le génie accapareur laisse sans voix.

Il faudrait pourtant lui trouver un nom, à lui aussi...

Ça y est! Je le tiens! *Le Grand Céphalopode!*

Oui, c'est tout à fait lui: une créature dont l'énorme tête commande un bouquet d'organes préhensiles. Et nous voilà coincés, j'en ai peur, entre la Grande Araignée et le Grand Céphalopode, qui ne colonisent pas uniquement l'Hôtel Hélas...

*Moi*: Quel couple! Brrr...

*Le Professeur Subtil*: Je vous sers une dernière tasse de café?

Long silence, tandis que nous portons à nos lèvres la tasse blanche, d'où monte l'arôme profond du breuvage noir.

*Le Professeur Subtil*: Je me demande ce qui me pousse à devenir pour vous le chroniqueur de l'Hôtel Hélas...

Tout ce que je sais de son histoire récente et qui n'est pas de notoriété publique, je l'ai glané au cours de conversations non seulement confidentielles mais secrètes. Alors pourquoi et de quel droit vous faire partager mon fâcheux savoir?

Difficile à dire. La nécessité de l'échange, peut-être?

Le climat de cette île est si désespérément pesant que je ne me

crois pas de force à le supporter beaucoup plus longtemps et seul. Tout à coup vous voilà!

L'imprévu de votre arrivée que nul n'a programmée, pas même vous, m'apporte comme un léger souffle de brise au moment même où je me sens menacé d'asphyxie.

Face à vous, l'étrangère, l'inconnue, je suis l'homme d'ici, le dépositaire du connu. Or nous avons le plus grand besoin l'un de l'autre : moi pour trouver l'énergie d'une rénovation et vous pour y voir plus clair... non?

Mais reprenons, si vous le voulez bien, le fil du récit qui met en scène les personnages de l'Hôtel Hélas. L'un d'eux ne va pas nous ennuyer longtemps : c'est le père de la propriétaire actuelle. Devenu seul patron de l'ex-caserne transformée en hôtel, il s'est peu à peu retiré de cette grande affaire de sa vie pour en confier la direction à sa fille. Elle ne savait pas grand-chose du passé de son père. Il s'était ingénié à la maintenir dans l'ignorance.

Mais si la jeune patronne n'était pas compromise avec la clique des gradés en déroute, elle n'avait par contre aucune des aptitudes nécessaires pour diriger le nouvel hôtel.

Pour tout dire, elle ne voyait pas plus loin que le joli miroir de sa coiffeuse enjuponnée de tulle rose.

Alors, quand la Grande Araignée a paru, tombant du ciel comme une austère mais compréhensive divinité qui venait se mettre au service de la demoiselle complètement perdue d'avoir à s'occuper d'autre chose que de sa gracieuse personne, quel soulagement!

La toile de la Grande Araignée, en même temps que l'Hôtel Hélas qui en était le centre, prenait rapidement forme, attirant de plus en plus de clients.

Et quels clients! Ces clients-là, qui faisaient rondement tourner l'affaire, la docile patronne paraissait ne pas les voir.

Peut-être en effet ne les voyait-elle pas, absorbée qu'elle était par son rôle auprès des personnages qui la rehaussaient à ses propres yeux, dont les amis du Grand Céphalopode, ou plutôt ses courtisans, et d'autres représentants du beau monde qui

fidèlement ou épisodiquement constituait la clientèle visible, éminemment respectable, de cet établissement.

Respectable! Maître mot dans la vie de la patronne...

La respectabilité varie selon les époques et les milieux, mais se ramène à une préoccupation dominante : faire bonne figure.

Est-ce que la jeune patronne souffrait du passé de sa mère et de l'ombre qui hantait la demeure de son père? Est-ce qu'elle cherchait à fuir cette souffrance, rien ne l'ayant préparée à l'assumer? Peut-être.

Toujours est-il que dans le grand flou de sa vision du monde la respectabilité était le seul repère. Autour duquel allaient bientôt papillonner les couleurs de l'amour.

Comme il se doit, les succès financiers de l'Hôtel Hélas avaient dissipé la maussaderie de la bonne société de l'île. On ne tarda pas à s'arracher la jeune patronne, qui devint reine de toutes les soirées en ville.

D'où l'apparition, dans un ravissement général, du parfait charmeur. Bonne famille, bonnes études, bonne réputation : un jeune homme à tous points de vue respectable, mais sans le sou et du genre à ne pas pouvoir s'en passer, ni en gagner. Je le connaissais bien, ayant fait partie avec lui d'une société d'étudiants mi savante, mi frivole.

Bref, la délicieuse patronne et le dandy à la grande sensibilité d'artiste formaient aux dires de tous un couple adorable.

L'higoumène du très saint monastère de Patmos est venu bénir leur mariage. Les autorités de l'île y assistaient. Un ministre avait fait le déplacement.

Dix heures et demie? Déjà! Comme le temps file, ce matin...

Que diriez-vous d'un arrêt provisoire de ce long feuilleton? Je vous réserve la suite pour le dîner, si vous êtes d'accord.

Je vous apprendrai pourquoi je me trouve ici et vous verrez à quel abîme je suis confronté avec l'ex-camp de la mort, lieu de nouvelles souffrances, en relation occulte avec l'Hôtel Hélas.

Par mission officielle et désespoir intime, je suis à la poursuite d'un progrès qui semble échapper à la volonté du bien...

Pourtant je serais malheureux de décourager l'attentive étrangère, de passage à l'Hôtel Hélas. J'espère qu'elle va continuer ce soir son voyage en ma compagnie, même s'il s'agit d'aller plus loin dans de ténébreux sous-sols...

À bientôt, chère Amie, si vous permettez à un homme de cœur de vous donner le titre que vous méritez.

Un délicieux frisson me chatouille la nuque et ma tête semble monter d'un cran... *Dis-donc! Tu ne serais pas en train de te laisser embobiner par le magnétique Professeur au passionnant discours? Un homme de cœur? C'est lui qui le dit...* Je quitte la salle à manger et le doute me poursuit. L'amie que je veux bien être pour le subtil prétendant à mon amitié... résiste.

Pour échapper à l'atmosphère plombée que les paroles énigmatiques du Professeur Subtil rendent plus oppressante encore, je me décide, ce n'est pas trop tôt, à partir en quête de Zohra la rebelle, de la vieille mère dont les mains ne servent plus à rien et de Feu-Flamme.

Il n'est pas si facile de quitter l'Hôtel Hélas...

Dans l'embrasure de la porte ouverte se tient, occupant le milieu du seuil et m'empêchant de le franchir librement, la statue d'un long snob, en pose méditative. Veste de soie blanche fripée, maillot noir, jeans vieilliss en fabrique et chaussures de cuir fauve, luisant comme un chef d'œuvre exposé dans la vitrine d'un bottier pour banquiers. Ce personnage me donne l'impression d'être planté là comme un inspecteur déguisé, qui surveille mes mouvements sous les pastilles violettes de ses lunettes excentriques, probablement à la mode à Hollywood. En tout cas, bien qu'à demi tourné dans ma direction, il ne se déplace pas d'un millimètre et j'ai tout loisir d'observer ce qu'il montre de son visage : un nez couperosé et un front ridé qui contrastent avec sa silhouette de jeune homme au distingué débraillé.

Soudain la statue sursaute. Est-ce que *le Crâneur*, qui vient de trouver son nom, va enfin dégager la sortie? Mais non! Peignant d'une main sa chevelure argentée et imitant le geste du dormeur brutalement remis à l'ordre par son réveil, le Crâneur lève la tête, fait semblant de me découvrir à deux pas de lui, m'envoie un sourire complice de je ne sais quoi. Que diable me veut-il?

*Le Crâneur*: Bonjour! Oh bonjour! Un jour exceptionnel! Ce n'est pas tous les jours que je rencontre une étrangère sensible à l'invention des formes et des couleurs...

*Moi*: Ah?

*Le Crâneur*: J'ai remarqué que vous regardiez avec attention une de mes œuvres, une composition de ma période *blues in progress*. J'ai progressé à tel point que je ne touche plus le pinceau. J'expérimente le vertige du *no future*...

*Moi*: Ah bon?

*Le Crâneur*: Ne voulez-vous pas m'accompagner jusqu'à mon atelier, où je produis *les jeux d'un inventeur du rien*? L'art et la pensée, c'est de la vieille histoire. Eh oui! J'ose m'aventurer plus loin. Excitant, non?

Pourquoi n'ai-je pas remballé le Crâneur et envoyé promener son narcissisme?

J'avais compris tout de suite que ce casse-pieds était le mari de la Perruche. Si je le contrariais, il allait se venger par des criaileries, comme un enfant gâté. Mais qu'est-ce que je risquais s'il ameutait la Grande Araignée et les demi-endormis devant leurs journaux du mois dernier? Un petit scandale à l'Hôtel Hélas? Quelle importance, puisque je désirais en sortir à l'instant et que le calme le plus feutré m'accueillerait à mon retour?

Je désirais sortir de l'Hôtel Hélas, oui, réellement. Je désirais de toute ma ferveur étrangère à sa clientèle en sortir, me mettre en mouvement, retrouver l'air libre et mes vrais amis...

Je suis restée dedans.

Je suis montée jusqu'au sommet de l'Hôtel Hélas, dont les greniers avaient été transformés à l'usage du Crâneur. J'ai découvert, trop tard, la souricière où les âmes sont si facilement prises : j'ai cédé aux charmes de l'apitoiement.

Pathétique, ce Crâneur!

Un homme sensible et même hypersensible, qui se démène pour fabriquer du rien sur son île du *no future*.

Il fuit. Sa sensibilité le lui dit. Aussitôt il trouve la parade : il s'invente en maître de la fuite. Il fuit en virtuose le malheur d'être le nouveau propriétaire de l'Hôtel Hélas, bâti pour les tortionnaires d'un camp de la mort.

Je m'oppose à toute sa crânerie...

Et me sens proche de lui.

Je me dis :

*Toi aussi tu demeures en souffrance d'être au monde. Toi aussi tu es condamnée à rôder comme une somnambule dans la forteresse de l'inhumanité. Pourquoi ces atrocités? Sortir des honteuses profondeurs de la panique, est-ce possible? Est-ce qu'il y a un espoir de revenir à la vie, d'être en accord avec la douleur que rien n'efface? Tu ne sais pas. Tu ne crois plus à ta propre innocence et tu ne partages plus les rituels de purification. Tu n'attends rien de l'homme qui fait le malin mais la rencontre, même vouée à l'échec, tu ne la refuses pas. Tu te fatigues à monter tous ces escaliers à tapis rouge, maintenus par des barres dorées. Tu suis le vieux gamin dont la désinvolture t'exaspère. Tu verras bien ce qu'il y a là-haut.*

Nerveusement, le Crâneur m'ouvre une petite porte sang de bœuf, assurée par plusieurs verrous le long d'une barre d'acier. À l'intérieur : nuit noire. Pas une piqûre de jour ne filtre du dehors. Soudain... Explosion de lumière! Une quantité de spots se mettent à tourner, balayant en six couleurs d'innombrables écrans juxtaposés dans cette spectaculaire caverne où s'accumulent les créations de l'insatiable qui dévore du rien.

Comment se fait-il que le Crâneur soit épargné par la panne électronique? Il s'agit d'œuvres parfaitement adaptables, dit-il, à l'actualité de la défaillance high tech... Un savoir mécanique, du courant à volonté, une bonne vieille caméra... et le génie explose comme jamais, bousilleur de tout!

Clic! La salle basse de plafond mais immense est avalée par les ténèbres et Clic! Un des écrans s'allume, bouge frénétiquement, déclenche une avalanche de sons. Clic! Tout disparaît, tout se tait, tout est mort. Clic! Tout s'agite ailleurs. Clic! Clic! Clic! La visite qui a commencé dans le ludique se poursuit dans le morbide et l'horifiant. On passe sans cesse à autre chose. Clic! Clic! À toute vitesse. Clic!

Je sens grandir en moi la rage du casseur, de la furie hurlante, de la sorcière bénissant les séismes, les ouragans, les déluges qui finiront bien par arracher le toit de l'Hôtel Hélas et liquider tout le fourbi accumulé dans ce grenier aveugle! Le désir d'un rire vitrioleur me dévaste. Ha! Ha! Qu'il soit percé à jour, ce Crâneur! Pfff! Qu'il se dégonfle comme le ballon d'un gosse au bout d'une ficelle... solidement attachée au grand confort, en haut de l'Hôtel Hélas. Je vais la lui montrer, moi, sa fière démesure de fuyard! Finis les Clic! Clic! Le génie va recevoir sa claque et il pourra toujours pleurnicher!

Lui montrer... Lui montrer quoi? Sa panique intérieure? Sa panique d'orphelin du sens? Et être fière de moi?

*Si tu dois tuer  
Tue d'abord  
La fierté de tuer*

Je laisse tomber le couteau moqueur et continue de marcher aux côtés du Crâneur gonflé à bloc, illuminé de son importance, qui se répand en puissants commentaires.

Seulement j'avance sans être là.  
Je regarde sans voir.  
J'écoute sans entendre.  
Je débouche réellement dans le nulle part...  
Où il n'y a rien.  
Plein succès pour le Crâneur, s'il s'occupait d'autre chose...  
Que de lui seul et de sa bavarde satisfaction du rien.

Le défilé des spectacles arrivant à sa fin sans que je reprenne vie, je me retrouve assise sur un énorme canapé jaune citron, un verre de scotch à la main. En face de moi, allongé sur un vieux fauteuil de dentiste, du plus curieux effet entre un lion et une gazelle empaillés, le crâneur qui grignote des cacahuètes me sert le festin d'une histoire. La sienne, bien entendu, qui met en pratique les deux commandements du *no future* : Prendre du plaisir et apprendre à s'en passer.

Toujours en cavale dans mon brouillard intérieur, j'échappe au catalogue des jouissances et renoncements successifs. Je retiens seulement que le Crâneur invite pour de longs séjours à l'Hôtel des personnalités de la culture, cette vieille pute qui n'en finit pas de se trémousser pour faire marcher la banque, comme il dit. Les clients profitent d'échanger des idées... Ils adorent les intelligents papotages... Pourquoi les en priver ?

Nausée. Je retombe au fin fond du rien.

J'émerge quand le Crâneur se met à parler de l'amour... qu'il a flanqué hors de sa vie comme un déchet des plus encombrants. Il a connu suffisamment de toquades passionnées et de passades sexuelles en tous genres pour chercher à présent dans l'abstinence les véritables sommets de l'orgasme.

Le Crâneur est un sage.  
Il crânera jusqu'au bout.

Il est presque trois heures quand je quitte les écrans multipliés et le canapé où le Crâneur m'a réduite à l'inexistence. Plus une minute à perdre! Je dévale les escaliers pour enfin revoir le jour, le vrai jour, à l'air libre.

La Grande Araignée, qui guette les allées et venues, veut me faire préparer des sandwiches pour remplacer le repas de midi. Je dis non, non, pas la peine, merci beaucoup... et file en vitesse.

Ah! Quel espace!  
Quel ailleurs en moi!  
Quelle beauté sur la terre!

La tempête à nouveau s'est levée et son souffle à l'odeur de mer disperse les prétentions de l'Hôtel Hélas à son sommet.

Dans l'élan plus vif que moi, je ne peux suivre qu'une seule direction : celle du chemin abîmé que j'ai gravi dans l'autre sens la nuit précédente et que je descends quasiment à la course...

Prête à trouver au bout de la jetée  
Non pas le bateau pour l'île du refuge  
Spirituel ou de la nouvelle Apocalypse

Mais le désert du large

Le vent me soulève de terre et déjà me rapproche de la petite foule des tamaris aux rameaux plutôt gris que verts, ployés et malmenés par les rafales, inondés par les embruns mais souples et légers dans la rumeur énorme, sous le ciel déchiqueté par des éclaircies.

Surgi de nulle part, de l'air, de l'eau, du centre en moi de leur tourbillon... le chien roux! Il saute! Il danse! Il me fête comme une vieille amie de l'adolescent à la parole insaisissable, que jamais je n'aurais retrouvé sans lui. Ayant pris les devants et se retournant à chaque instant pour m'illuminer de ses yeux qui brillent, le chien a l'air conscient de sa mission. Il me conduit vers l'étrange adolescent à l'allure de berger, non de moutons ni de chèvres mais de vagues, de fortes vagues, bondissantes, bruyantes, effrayantes dans leur va-et-vient sans repos.

Feu-Flamme est caché derrière un rocher, bien plus loin que l'appontement et que les yachts qui se dandinent furieusement dans le port, comme dans une basse-cour menacée par la sauvagerie qui rôde.

Il est accroupi sur les galets, les bras autour des genoux. Il ne parle pas. Non, il ne parle pas. Il laisse se déchaîner dans son corps à l'abandon la vigueur des vagues et scintiller dans son esprit fissuré la blancheur de l'écume. Silencieux dans le colossal fracas, il libère la danse de la mer dans la clarté du jour, comme il a libéré la danse du feu dans la nuit noire, et comme je libère à mon tour son visage éperdu...

Où sur le vif s'écrit  
La mémoire du rêve  
Qui tient l'univers éveillé

*Sous-sols*



Deuxième nuit dans l'île sans nom. Toutes les lumières de l'Hôtel Hélas sont allumées. À l'instant où j'apparais dans la salle à manger le Professeur Subtil se lève. Il me fait signe avec le blanc fanion de sa serviette comme si je risquais de m'égarer loin de la table qu'il a choisie, à part des autres, pour discourir à l'aise. À peine réinstallé, il m'apprend la dernière nouvelle...

*Le Professeur Subtil* : Où étiez-vous passée? Vous ignorez la libération de la planète? L'intelligence électronique est sauvée! Tout va se remettre à fonctionner le mieux du monde et à progresser. Les signaux de mon téléphone m'ont réveillé. Quel bonheur! La panne aura son utilité : les spécialistes sont sur le pied de guerre. Le génie du futur ne se laissera plus troubler par des perturbations dans le système sidéral!

Quant aux dérèglements de la psychologie humaine...

Ce matin, chère amie, je vous ai parlé de l'ex-camp de la mort qui assombrit la réputation de cette île. Or loin d'avoir disparu l'horreur s'y perpétue, mais sous une autre forme et si bien dissimulée que je me juge incapable de la combattre efficacement à moi seul.

Avec les moyens de communication rétablis, pourquoi ne pas appeler à la rescousse la fameuse Barbarella, de la télévision italienne? Vous n'avez jamais entendu parler d'elle?

Une femme splendide, qui n'a pas froid aux yeux.

Toujours prête à lancer un bon coup de botte dans la fourmilière humaine pour faire apparaître sous les projecteurs la noirceur qui couve sous les grands airs et les brillantes réussites.

Dans le casse-tête auquel je suis confronté, elle ne s'embarrasserait pas de diplomatie. Pour elle, pas d'autre risque à courir que celui d'être expulsée du pays. Rien de mieux pour accroître l'éclat de sa témérité et liquider le bla-bla des bonnes âmes fuyant les vilaines vérités.

Par l'allure, la parole percutante et la puissance d'action, cette femme a tout d'une héroïne de bande-dessinée, vamp et plus dure à cuire qu'un vieux cow-boy. Ce n'est pas pour rien que toute l'Italie s'est entichée de *La Bella Barbarella!*

Et sérieuse avec ça... Plus sérieuse que bien des commentateurs désabusés, à la mine grave, qui ne quittent pas leur fauteuil sur le plateau. Elle fouille, traque, dénonce, accuse et caméra au poing met K.-O. le plus coriace des magouilleurs.

C'est ainsi que l'insolente Barbarella, chevelure rousse en bataille, combinaison moulante et bottines de rodéo est devenue dans son pays, tout en se préparant pour la scène internationale, la sainte patronne de tous les râleurs immobilisés devant leur boîte à spectacles.

Entendez-moi bien, chère amie : je n'ai pas beaucoup de respect pour le grand cirque télévisuel. Mais plus j'y réfléchis et plus je suis certain qu'une star de l'information aura le pouvoir d'arracher les fils de cette toile d'araignée dont nous avons parlé ce matin, où je suis moi-même si malencontreusement empêtré, quoi que je dise, quoi que je fasse.

J'ai tout ce qu'il faut pour l'appâter, croyez-moi, et la faire débarquer dare-dare à l'Hôtel Hélas.

Mais vous ne savez rien encore... Je l'oubliais...

J'oublie aussi mon assiette et vous fais oublier la vôtre : c'est impardonnable! Ne laissons pas refroidir ces bonnes choses et voyons si elles sont aussi savoureuses qu'elles en ont l'air. Je propose, ma chère amie, que nous allions d'un esprit plus léger jusqu'au dessert, avant de poursuivre un récit qui va plonger dans les eaux troubles et même ténébreuses à suffoquer d'effroi.

Je me dis que le Professeur Subtil semble singulièrement se plaire dans son rôle de montreur du mal et semeur d'épouvante... Il me regarde comme s'il était chargé de m'emmener aux Enfers à coup de paroles et non plus de rames sur le Styx. Maintenant que je suis montée à bord de sa barque, il est bien difficile de résister à la curiosité, même si j'en tremble.

Alors que tout paraît si aimable, ce soir, sous les lustres... Les jeunes serveuses virevoltent à travers la salle quasiment pleine, où je ne reconnais aucun des visages aperçus dans le bateau. Elles nous ont servi une terrine de saumon relevée d'une sauce au citron vert, sur une assiette que décorent quelques feuilles de coriandre, trois rondelles de piment rouge et une pincée de safran. J'ai choisi pour la suite un filet d'agneau et des pommes mousseline, sur le menu qui offre divers autres plats. Je m'étonne que la cuisine de l'Hôtel Hélas n'ait eu à souffrir d'aucune pénurie, vu les difficultés de communication. Le Professeur Subtil me rappelle les miracles de la congélation, de la déshydratation, de la conservation sous vide. La terrine me paraît plus fade encore et sa sauce plus convenue.

Après le dessert, composé de divers sorbets qui charment l'œil par leur disposition en pétales multicolores autour d'un petit cœur en meringue, emprisonné dans un filet de caramel, le Professeur Subtil s'essuie longuement les lèvres avec sa serviette immaculée et reprend son exposé.

*Le Professeur Subtil* : Vous voyez ce vieux Monsieur, là-bas, qui porte une veste molletonnée et fait des mots croisés tout en mangeant ? Pour l'accueillir dans notre *Who is Who* de l'Hôtel Hélas nous pourrions l'appeler *le Bon Docteur Amen-à-tout*.

Il a été médecin légiste. Il a été professeur puis recteur. Enfin il a occupé le fauteuil de Ministre de la Santé, pour le quitter juste au bon moment. Il a échappé à toutes les tourmentes politiques par une espèce de neutralité affable, qui ne s'engage pour aucune cause et ne condamne jamais rien. Il lui a suffi de mettre en pratique la recette de la réussite sociale : s'adapter à l'évolution de la mentalité dominante, sans oublier que le vent peut tourner.

À la longue il a compris que faire le mort est l'apothéose de l'adaptation. C'est pourquoi il ressemble de plus en plus à ses anciens clients de la chambre froide et déteste farouchement tout ce qui risquerait de le ramener à la vie. Un mot plus haut que

l'autre lui retourne l'estomac. La moindre apparence de critique le met au lit pour trois jours avec des contractions intestinales et des migraines : un vrai martyr. Toute parole qui n'est pas enrobée dans la ouate lui perce le cœur.

Pas étonnant que ce vieil égocentrique se prenne pour une âme tendre, hypersensible et d'une bonté sans limites...

Ne contrariant jamais personne et ami de tous ceux qui ne le contrariaient pas, il est persuadé d'agir pour le bien, puisqu'il ne fait rien de mal. Avec l'excuse de l'âge il s'est en effet déchargé de toutes ses responsabilités sur ses subordonnés. Il les soutient paternellement comme un vieux bon dieu sur son lointain nuage. Il ne met jamais en doute leur volonté de bien faire, puisqu'il les voit si pleins de prévenances à son égard. Il s'est installé à demeure dans une des chambres les plus confortables. Il quitte rarement ses pantoufles, même pour venir à table.

Eh bien ! ce bon papa choyé par la patronne comme une idole ornant son sanctuaire personnel n'est autre que le directeur du centre de soins qui occupe les baraquements toujours aussi sinistres de l'ex-camp de la mort.

Un centre de soins ! Les fonctionnaires ont vraiment le sens de l'humour le plus noir. Là sont parqués les plus indésirables des êtres humains : les enfants nés difformes et déficients, en lente agonie dès le premier souffle, pour lesquels la médecine ne peut rien, ni les familles qui n'ont pas les moyens de leur éviter cette lointaine incarcération.

Quant à moi je suis mandaté par le gouvernement, en tant qu'expert, pour faire des contrôles et rendre plus tolérable, s'il se peut, cette version nouvelle du camp de concentration, où ne sont plus éliminés des dissidents politiques mais abandonnées de pauvres ébauches de vivants, à peine supportables à voir.

Dans la plupart des cas ils dépérissent et meurent au bout de peu d'années. Mais est-il possible d'améliorer leur sort pour le temps qu'ils ont à vivre ?

J'ai pu me croire, au début, à la hauteur de cette tâche et penser qu'elle était réalisable, progressivement. Le gouvernement

n'avait pas été pris d'un soudain accès de philanthropie, vous pensez bien. Il avait des raisons de craindre qu'une commission d'enquête internationale ne débarque sur l'île dans les mois à venir. En pleine période électorale... Quant aux retombées sur le tourisme... Vous imaginez le désastre.

Bien entendu je m'attendais à l'incurie habituelle, aux installations vétustes, à une hygiène discutable, au fatalisme d'un personnel sous-payé, insuffisant en nombre. Mais ce que j'ai dû voir! La misère, la saleté...

Et ce n'est rien encore comparé à la brutalité.

Dans cet enfer des innocents, j'ai cru perdre la raison.

Rien qu'à le revoir en pensée, la honte me soulève le cœur.

Quel monstre est l'homme?

Regardez celui-là dans sa veste si douillette! Un odieux volatile qui s'est pavané toute sa vie et qui laisse persécuter de malheureuses créatures, non pas par méchanceté, ni froid calcul eugénique, mais sans même avoir conscience du drame et en se prenant pour un bienfaiteur.

Si je le traitais d'affreux dindon qui pue la mort, comment réagirait-il? Il dodelinerait plaintivement de la tête. Il se sentirait victime d'un effarant coup bas. Il aurait seulement peur de souffrir toute la nuit, ayant mal digéré son blanc de poulet et son verre et demi de Château-Neuf du Pape.

Qu'en est-il des assistants qui travaillent à sa place et des employés du prétendu centre de soins? Des cyniques ou des abrutis. Et lâches!

Tous enfermés dans une armure d'insensibilité à l'intérieur de laquelle un ectoplasme obéit aux supérieurs et se conforme à l'ordre du monde sans plus vomir d'indignation.

De parfaits disciples du Bon Docteur Amen-à-tout.

Il y a bien quelques rares exceptions, la plupart dans les emplois les plus modestes, il faut le dire, et victimes des tracasseries de la hiérarchie.

Ceux qui ont essayé de tirer violemment la sonnette d'alarme... ouste! à la porte! Les autres demeurent quasiment

invisibles. Ils ont perdu l'espoir de vaincre et pourtant combattent jour après jour.

Une aide-soignante, que j'interrogeais, m'a dit qu'elle n'avait qu'un désir, chaque matin, à la pensée de tout ce qu'elle allait retrouver en arrivant dans la baraque infecte où elle travaille : donner sa démission, vivre une vie moins éprouvante, en finir avec cette souffrance qui n'est pas la sienne et qu'elle n'a aucun moyen de soulager. Sa cheffe reste dans son bureau à organiser d'étranges trafics, dont elle craint le pire. La nettoyeuse emploie son temps à de petites combines pour faire des sous en détournant les savons produits dans les ateliers des prisons, les couvertures tricotées dans les maisons de retraite et même le lait des chèvres offertes par des religieux recueillant les dons des pauvres. Vous auriez dû l'entendre :

*La fin de tout! Oui Monsieur! Il faut être bien folle pour ne pas laisser tomber! Je l'ai assez vu, ce centre de menteurs et fricoteurs. J'aimerais mieux manger tous les jours du pain sec et une poignée d'olives plutôt que d'avoir à fréquenter ces gens-là. C'est au-dedans qu'ils sont monstrueux : ça ne se voit pas du premier coup d'œil. Ils ne montrent les crocs qu'à ceux qui sont dans l'ombre et ne peuvent pas les mordre. En plus ils me ricanent à la figure. Pour eux je suis une pas maligne, qui ne sait pas profiter, se planquer, s'amuser et hop! là là!*

Pourtant, chaque matin, cette résistante se rend presque malgré elle auprès des enfants bizarres comme des lunes tombées sur la terre, selon son expression. Ils croupissent à quatre sur une paillasse. Pendant des heures elle s'épuise à les retourner encore et encore, sans réussir à les libérer des escarres dont ils sont couverts. Des médicaments, des calmants, des pansements, il n'y en a pas. L'infirmier responsable de leur distribution s'est donc inventé une autre tâche. Il diffuse dans les baraques des chansons hurlantes et des musiques de films poussées à fond pour égayer les lieux en masquant les gémissements. Dans ce vacarme les pleurs, les hoquets, les

glapissements, les râles se multiplient. D'heure en heure la cacophonie progresse. Elle devient si insoutenable que l'aide-soignante, qui me raconte tout ça, en a l'esprit cassé, le corps planté de clous et le cœur éclaté.

Elle touche le fond. L'horreur des vies mal venues, des lits puants, des fenêtres grillagées et crasseuses l'anéantit. Bruit d'enfer. Vision de damnés enfermés dans de hideux paquets de chair et de bien portants se tuant à jouir de la vie. La vie! Une fabrique du désastre, dit-elle.

Obsession : trouver l'issue de secours.

Soudain elle s'impose : mettre le feu à un drap, deux draps, trois, quatre... et s'enfuir en courant.

Qui se souciera d'intervenir? Après coup, qui aura intérêt à s'inquiéter de la vérité? Déjà la délirante imagine la hauteur des flammes et l'appel de la mer... Car elle courra vers la mer... Elle courra, dit-elle, jusqu'à entrer dans le ventre immensément compatissant d'où naîtra un monde remis à neuf...

D'abord le feu! le feu!

Ses mains n'obéissent pas.

Au lieu de chercher l'allumette, ses mains continuent de soulever les créatures agitées ou comateuses, aux difformités rebutantes, entassées dans l'ancien camp de la mort jusqu'à la mort. Ses mains refusent de purifier par la mort la désinvolture des uns et la misère des autres. Comme deux bêtes absurdement humaines que ni l'illusion du bien ni la désolation ne réussissent à domestiquer, ses mains continuent leur travail.

À quoi bon? Elle ne sait pas, dit-elle.

Parfois, c'est vrai, il lui semble qu'un infime soupir anime furtivement un corps inerte, qu'un moignon de bras névrotique s'apaise un bref moment, qu'une lueur traverse les yeux d'un avorton au regard vide. Est-ce qu'elle rêve?

Chaque soir, en quittant ces pauvres lunes venues souffrir sur terre et remplir d'effroi les esprits les plus solidement armés, elle marche le long du rivage pour rentrer chez elle. Alors la lassitude lui tombe des épaules comme un manteau sombre qui n'est plus

de saison. Elle entend la voix inlassable des vagues dans la lumière déclinante... Le bonheur la renverse...

Qu'est-ce qu'il lui arrive ?

Il y a seulement devant elle le bout de route qu'elle retrouvera tout gris le lendemain...

*Mais à présent il part au large...*

*Où le soleil descend au fond de la mer...*

*Jusqu'à réveiller les noyés...*

Textuel! Je ne pourrais pas inventer ce que m'a dit cette femme un peu déséquilibrée. On le serait à moins, n'est-ce pas? J'ose à peine imaginer sa solitude, perdue qu'elle est parmi les pleutres, les rusés, les cruels qui dominent par la force du nombre dans ce centre maudit, comme ailleurs. Et même si elle a des pressentiments, elle n'imagine pas le plus effroyable...

Moi qui en sais plus qu'elle, à trois tables de l'odieux Docteur Amen-à-tout, je suis pris au piège.

Si je fais un scandale, je sonne le glas de ma mission. Destitué sur l'heure, je me vois évincé par quelque subalterne qui aura moins de scrupules que moi et réussira peut-être à donner à ce mouiroir, afin qu'on l'oublie à nouveau, l'apparence d'une presque aimable pouponnière.

Vous comprenez maintenant, ma chère amie, pourquoi je veux appeler à la rescousse la Belle Barbarella, de la télévision italienne. Elle saura faire sortir de l'ombre cet enfer.

Je compte sur votre discrétion... Je ne voudrais pas être brûlé avant d'avoir mis à feu la bombe qui explosera sous le nez du Bon Docteur Amen-à-tout, chouchou des dames respectables.

Ah! je voudrais le voir saigner son jus de navet jusqu'à la dernière goutte! J'en rirais de jeter à la fosse l'abominable pantoufflard qui enténébre le monde sans se salir les mains ni noircir la boule de guimauve qui lui sert de cœur!

Une demoiselle en noir et blanc s'approchant de notre table pour desservir, le Professeur Subtil est obligé de s'interrompre. Ouf! un peu de répit!

Le cauchemar de l'île sans nom, à l'irrespirable réalité, ne s'efface pas pour autant. Ayant appris l'existence de l'ex-camp de la mort, devenu centre de non-soins, comment ne pas étouffer de dégoût et d'impuissance ?

Quelqu'un pourtant... Une femme... Une pas comptée au nombre des hôtes de l'Hôtel Hélas....

Une inconnue à bout de force  
Dont le courage n'est pas d'acier  
Une inconnue qui n'espère plus  
S'en tirer indemne ni sauver personne  
Une inconnue ne démissionne pas  
Et son tourment  
Fissure la nuit

Je repense à Feu-Flamme, un éclair lui aussi. Je me dis que le Professeur Subtil, au courant de tous les secrets de l'île, pourra peut-être m'apprendre l'histoire des deux inséparables : le chien roux aux yeux pétillants et l'adolescent dont la parole ou le silence paraissent ruisseler d'une grotte inexplorée.

*Le Professeur Subtil* : Oui, certes, j'ai aperçu une fois ou l'autre cet adolescent bizarre avec son chien à la race indéfinissable. Mais je ne sais rien de son histoire, absolument rien.

Qu'est-ce qui peut vous faire croire qu'il y ait quoi que ce soit d'intéressant à apprendre sur ce pâtre retardé, rejeton probable d'une paysanne fruste, abruti à la tâche et battue comme une vieille mule par un ivrogne de mari ?

À ma grande surprise je me rends compte que Feu-Flamme, dont l'apparition et le souvenir m'aèrent le cœur, est quasiment inexistant sous le regard du Professeur Subtil.

L'éminent spécialiste, que préoccupe sincèrement le sort des pauvres lunes à l'abandon dans l'ex-camp de la mort et qu'a touché la fidélité sans illusion de l'aide-soignante, n'accorde pas à Feu-Flamme un seul rayon de ses grandes lumières, ni les savantes, ni les sensibles. Son indifférence en dit long sur le fonctionnement de sa pensée, qui ouvre d'innombrables portes mais pas celle qui risque d'égarer le penseur dans la demeure obscure où vit Feu-Flamme.

Si mon informateur à l'Hôtel Hélas a toutes les qualités pour me montrer le funeste envers du décor, moi par contre je ne peux lui transmettre l'étincelle de ma découverte personnelle :

Aussi longtemps que la jeune silhouette à l'esprit vagabond...  
Et le chien roux son guide pourront surgir à ma rencontre...  
À leur manière imprévisible et fugitive...  
Je ne me sentirai pas définitivement prisonnière...  
De l'île où les horreurs se succèdent.

Qui m'en dira plus au sujet de Feu-Flamme et de sa famille, s'il en a une? La Grande Araignée bien sûr! Rien de ce qui se passe à l'Hôtel Hélas et dans ses parages ne risque de lui échapper. Après avoir quitté le Professeur Subtil, je pars donc à la recherche de la femme de tête qui a l'œil à tout.

Elle trône à un haut pupitre, dans une petite pièce ouverte, à droite de l'entrée, où elle s'occupe, semble-t-il, de vérifications comptables. Son regard en alerte détecte dans mon hésitation même, sur le seuil, une question en suspens et à peine l'ai-je formulée qu'elle y répond de la façon la plus précise.

*La Grande Araignée* : Vous vous intéressez donc au jeune Sideris? Est-il indiscret de vous demander si vous êtes spécialisée dans le domaine de la psychologie, Madame, ou si vous éditez des ouvrages sur ce thème?

Non? Un mouvement de sympathie, alors? Je comprends.

Oui, Sideris est un simple d'esprit, tout à fait inoffensif et plutôt aimable, sauf en de rares circonstances. Où il ne fait d'ailleurs de mal qu'à lui-même. C'est une séquelle de son accident.

Il avait cinq ans et par jeu avait dérobé un cabri nouveau-né. Un orage allait déverser d'un instant à l'autre des trombes d'eau. Ses parents, occupés à lier et transporter en vitesse des gerbes d'avoine, croyaient leur fils en sécurité dans la maison, où il s'appliquait à dessiner. Déjà les roulements de tonnerre se succédaient, couvrant les bêlements déchirants de la chèvre. Ayant refermé la porte de l'étable, l'enfant avait couru le plus loin possible pour aller se cacher sous un arbre, serrant le cabri dans ses bras. C'est là que la foudre l'a jeté par terre.

L'arbre a été fendu en deux et a brûlé comme une torche.

Le cabri, que l'enfant à demi inconscient étreignait convulsivement sous lui, était mort. À la vue de l'animal inerte le petit garçon, que son père alerté par la violence du craquement et le feu dans l'arbre venait de rejoindre, a été secoué par des spasmes terribles, qui ne se sont que lentement et incomplètement apaisés.

Il ne souffrait d'aucune blessure visible mais le choc l'avait ébranlé. Il n'a jamais retrouvé la raison. Sa parole est demeurée incompréhensible ou presque.

Aujourd'hui encore, quand un orage menace, il est si profondément perturbé qu'on doit le surveiller de très près. Dès qu'il commence à s'agiter, il faut le maintenir avec force, parce qu'il est pris d'accès de fureur, ou plutôt de désespoir.

Si on le laissait faire, il est probable qu'il se frapperait la tête contre les murs ou qu'il irait se jeter à la mer.

C'est une triste histoire, vous voyez.

D'autres sont pourtant plus à plaindre que lui, car il vit avec ses parents, de braves gens. Il est même à mon avis beaucoup trop gâté : il ne sait pas se tenir à sa place, comme il le devrait. Sa mère est la blanchisseuse de l'hôtel et son père transporte le linge

ou aide notre concierge à divers travaux d'entretien. Ils habitent dans une crique isolée à quelques kilomètres d'ici, où j'ai fait installer une génératrice. Je tenais à ce que tout le travail de blanchissage puisse être accompli là-bas, de façon à disposer du maximum d'espace dans les sous-sols de l'hôtel, où des salles spéciales ont pu être aménagées pour des réunions qui exigent la confidentialité la plus stricte.

Oui, les hommes et les femmes d'affaires tiennent au secret de leurs transactions et de leurs décisions stratégiques. C'est précisément cette absolue discrétion que notre établissement s'est donné pour mission de leur garantir.

Mais pour en revenir au cas de Sideris, le problème est dans son incapacité à se rendre utile.

Malheureusement, ce doux égaré n'est bon à rien.

J'ai déjà fait remarquer plusieurs fois à son père qu'il vaudrait mieux le garder à la maison plutôt que le laisser vagabonder autour de l'hôtel.

Surtout que son corps, qui se développe normalement, risque d'avoir des exigences que son esprit enfantin ne saura ni maîtriser, ni dissimuler.

C'est un souci pour moi : je crains fort qu'il n'en vienne à perturber de plus en plus la bonne marche du service. J'ai peur qu'il ne soit déjà plus aussi inoffensif qu'il en a l'air. Je le vois souvent tourner comme une toupie détraquée autour de mes jeunes serveuses... Elles le renvoient avec des moqueries plus ou moins brutales. Que voulez-vous qu'elles fassent de cet ahuri?

Il y a cependant une nouvelle fille de cuisine, une jeune écervelée, qui me paraît un peu trop émue par sa virilité d'innocent, si je puis dire.

Car il n'est pas dénué d'un charme primitif et troublant, ce pauvre d'esprit, non? Ses yeux de braise allument une certaine émotion... Vous ne trouvez pas?

Bref, tout cela m'ennuie et m'alarme.

Sans compter qu'il y a encore, en prime, ce chien qui le suit partout. Un bâtard, évidemment. Et mal élevé!

À la moindre plainte d'un client, il faudra bien que je donne des ordres au concierge pour qu'il nous en débarrasse une fois pour toutes. Les clients d'abord.

Car les clients ne sont pas tous aussi bienveillants que vous, chère Madame, ni sensibles à notre juvénile Dionysos en état de perpétuelle ébriété mentale.

Plus crûment encore que ses sous-entendus, les gros yeux sombres de la Grande Araignée, posés sur moi du haut de son immobilité trompeuse, m'entortillent dans la toile où toute réaction ressemblerait aux soubresauts d'un minable insecte. Ce regard éloquent, non dénué de lourde connivence, n'affirme qu'une chose, ni positive, ni négative d'ailleurs, mais parfaitement normale et prévisible : que je ne songe en définitive, pour passer le temps et me consoler de la fuite de mes beaux jours, qu'à m'envoyer en l'air avec un tout jeune mâle à la rusticité pimentée d'un titillant grain de folie.

Je rêve d'empoigner, de gifler, de tabasser, d'assommer l'odieuse gouvernante, bien plus forte que moi. Mais comment pourrait-elle comprendre mon furieux désir de lui casser la figure ? Son industriel réalisme est incapable d'imaginer l'élan...

Qui donne des ailes au corps  
Et à l'esprit en les déliant  
De la loi du profit

Plus tard, seule dans ma chambre et pacifiée, je revois la scène et prends conscience que la gouvernante n'a pas manqué de sensibilité dans sa façon de raconter l'histoire de Sideris. Tout s'est gâté à partir du moment où elle l'a considéré en fonction d'elle-même et de l'Hôtel Hélas, dont elle protège les intérêts. Alors seulement il lui est apparu comme un parasite.

Il y a donc deux femmes dans cette crypto-patronne de l'Hôtel Hélas... L'une qu'émeut le destin du simple d'esprit à la parole effervescente. L'autre que fâche sa présence incontrôlable, qui ne lui sert à rien. Et alors, entre ces deux femmes, pendant qu'une seule personne est en train de raconter l'histoire de Sideris, que se passe-t-il?

La femme généreuse est remise à l'ordre...

Et son premier mouvement froidement réprimé.

La maîtresse femme, attachée à clairement calculer...

Prend le dessus. Feu-Flamme n'a plus droit qu'à l'hostilité.

Le lendemain matin, au petit-déjeuner, le Professeur Subtil salue d'un signe de tête les différents convives et reprend place en face de moi, à la table que je me sens dans l'impuissance de quitter, comme une morte sur la barque en route vers la rive dont on ne revient pas. Le pilote comprend tout de suite que mon humeur n'est pas au beau fixe. Il s'agit de m'égayer un peu.... Et voilà le nouveau Charon transformé en désopilant censeur. Qui brosse le portrait de l'incommensurable épaisseur de la bêtise humaine, comme il dit. À l'appui de cette affirmation générale, il couvre de sarcasmes deux groupes de clients réguliers de l'Hôtel Hélas : *les Hilares* et *les Geignards*.

Les Hilares? Avec leurs collants aux couleurs fluorescentes et leurs lunettes noires ils ressemblent à des chenilles tropicales plutôt qu'à des hommes et femmes. De nature processionnaire, ils se groupent autour du Grand Bob, un recordman des courses nautiques, dont le yacht fait escale au port pendant des mois. La route qui part de l'Hôtel Hélas en direction de l'ex-camp de la mort est devenue le gymnase où ils maintiennent la forme. Ils courent à la file tous les matins à la même heure en exécutant, à intervalles réguliers, une danse d'automates avec levers de bras, jetés de jambes, flexions, tractions, rotations qui obéissent à une technique de musculation scientifiquement étudiée.

Quand ils ne sont pas concentrés sur l'entraînement qui les modèle en multiples idéalement jeunes et musclés, les sportifs viennent s'amuser en bande à l'Hôtel Hélas, où ils explosent en rigolades énormes et surexcitées. Terrible souffrance pour les Geignards, quand leurs conversations murmurantes sont soudain submergées par un ouragan de rires, dont le flux formidable et le brusque reflux laisse toute la salle médusée.

Les Geignards? Ils prennent une place moins encombrante mais plus surnoise, avec leurs commentaires égrenant leurs obsessionnels tracés : la vie chère, la santé précaire, l'actualité délétère, la mainmise étrangère, le comportement vulgaire d'une jeunesse sans caractère, privée de l'autorité du père. Ces petits riches solennels et grognons, habillés de grisaille, font chaque année dans l'île un séjour plus ou moins long. Ils retrouvent les mêmes partenaires au bridge et toutes leurs chères habitudes. La ligue des Geignards a elle aussi son chef, ou plutôt son président d'honneur : le Bon Docteur Amen-à-tout.

*Moi* : Ils n'ont pas connaissance, les uns et les autres, du passé de l'île et des misères actuelles?

*Le Professeur Subtil* : Les Geignards ne se sentent pas plus concernés que les Hilares. Au-delà d'eux-mêmes rien n'existe. Qu'est-ce qu'ils en peuvent si l'Hôtel Hélas a été bâti pour loger les tortionnaires de l'ex-camp de la mort? Il vaut bien mieux féliciter les nouveaux patrons, qui ont fait oublier ce vilain épisode. Si des malheureux sont parqués sur l'île de leur villégiature, ce n'est pas leur affaire. Ils osent même dire, de plus en plus ouvertement, que l'argent du contribuable est bien bon de pleuvoir sur des anormaux à peine humains, qui auraient mieux fait de disparaître à la naissance.

J'enrage de fureur rentrée, chère amie, et jubile d'accueillir bientôt la Belle Barbarella, qui va secouer comme un électrochoc tous ces rigolards et tous ces pleurnichards.

Comme je regarde vaguement par la fenêtre, j'aperçois un couple insolite, tout de blanc vêtu, qui longe la terrasse de l'hôtel non pas main dans la main mais accrochés l'un à l'autre par un foulard blanc, dont chacun tient une extrémité. Le plus grand porte haut sa tête imposante à la neigeuse crinière. Plus jeune et nonchalante, l'autre silhouette a tout l'air de se plaire à l'ambivalence. Elle ondule en marchant mais exhibe comme un attribut guerrier son crâne rasé. En voilà qui ne se conforment ni aux Geignards, ni aux Hilares... Des hôtes à part, invités par le Crâneur, sans doute. Ayant levé les yeux, le Professeur Subtil vient de les remarquer à son tour.

*Le Professeur Subtil* : Ah ! Les inséparables ! Ils vont compléter le tableau de l'Hôtel Hélas, c'est parfait. Leur yacht est amarré dans le port depuis deux semaines, avec tout le personnel qu'il faut. On ne les voit donc jamais à la salle à manger. Ils gardent leurs distances. Moi seul ai été convié, une fois, à leur bord.

Est-ce que leur blanche apparition détache vos pensées des ténébreux sous-sols ? Je le souhaiterais...

S'unir invisiblement, voilà la performance de ce couple, qui allie un être ambigu, d'une apparente fragilité, à un solide artiste, créateur du concept. Le créateur devient de plus en plus sûr de son génie et son partenaire, on ne sait de quel sexe... il n'est pas bien vu de s'en soucier... passe comme la queue floue de la comète dans le ciel d'un étrange cérémonial érotique.

L'artiste et l'être ambigu s'accouplent en public mais invisiblement. L'acte en ses variantes a lieu sous un ample drap blanc, qui dissimule les corps. Les moulages des sommets de l'extase, en résine immaculée, se vendent à des prix fabuleux.

Que dites-vous, chère amie, de ce passage inattendu de la noirceur indélébile à l'amour invisible, tout de blanc recouvert ?

Je n'en dis rien. L'ironie n'est pas mon fort. Mais à propos d'ambiguïté, quelque chose m'étonne dans la relation du Professeur Subtil avec l'Hôtel Hélas. Même s'il regarde de haut

et raille tous les personnages qui s'y rencontrent, il ne le quitte pas. Sauf pour se rendre, dans la voiture que le concierge lui sort du garage, à l'ex-camp de la mort. Pourquoi ne part-il pas faire un tour dehors, à l'aventure, pour s'alléger le cerveau? Non! Il reste à l'intérieur de l'Hôtel Hélas, devenu son laboratoire, où son œil à l'affût enregistre tout, pour nourrir un esprit critique aussi tranchant qu'un scalpel. Est-ce qu'il ne s'est pas mis à ressembler à la Grande Araignée, l'ennemie du libre envol? Comme je fais allusion à ce que la gouvernante m'a dit des secrets sous-sols, il manque s'étouffer avec la biscotte qu'il vient de croquer. Reprenant son souffle, il s'emporte...

*Le Professeur Subtil*: Comment? Des réunions d'affaires? La Grande Araignée vous a joliment mystifiée avec ses renseignements et ses airs de franchise!

De ces affaires-là... plus que rentables, certes... confidentielles, oui, et pour cause... j'hésite encore à vous parler, chère amie. Mais vous avez mis le pied sur la première des marches qui descendent bien plus bas que vous ne pourriez l'imaginer et peut-être ne pouvez-vous plus échapper à la vérité...

Vous saurez donc qu'à l'étage au-dessous, si bien aménagé et strictement gardé, ce sont en réalité d'infénales affaires qui occupent des individus pas plus sataniques en apparence que vous et moi, tous munis de leurs petites mallettes de cuir, dont le contenu assure la prospérité de la Grande Araignée et du Grand Céphalopode.

Cette vocation des sous-sols n'est pas nouvelle à l'Hôtel Hélas. Les militaires, déjà, les avaient réservés pour leurs ébats nocturnes, pas des plus élégants, on s'en doute. Mais aujourd'hui, c'est bien pire...

La Grande Araignée et le Grand Céphalopode, diaboliquement unis dans l'avidité, ont organisé le trafic le plus cynique et par conséquent le plus profitable.

Me faut-il vraiment tout dire?

La patronne elle-même et son mari sont tenus à l'écart de ce

qui se passe sous leurs pieds. Ils ne se risquent d'ailleurs pas à poser les questions qui feraient voler en éclat leur raffinement.

Apprenez seulement que ces sous-sols à la clandestinité parfaite sont approvisionnés en pauvre chair humaine par le centre de soins dirigé par le Bon Docteur Amen-à-tout.

Lui-même arrive à se persuader qu'il n'est pas au courant, que la chose est d'ailleurs impensable et que personne parmi ses collaborateurs ne serait capable, pour une ignoble rétribution, de livrer aux visiteurs à l'allure si convenable, pour assouvir les fièvres dont ils sont possédés, de malheureuses créatures débiles, difformes, oubliées de tous.

J'ai mis du temps à comprendre comment la Grande Araignée et le Grand Céphalopode, qui ne sont pas ravagés par des pulsions démentes, pouvaient avoir inventé ce trafic.

Eh bien je crois, finalement, qu'ils sont cohérents dans leur pratique du réalisme économique.

Ils incarnent à la perfection la suprématie de l'argent.

Ils se félicitent non seulement d'être prodigieusement habiles à produire de l'argent mais de donner un sens, en la monnayant, à la vie des pauvres lunes qu'ils considèrent comme de répugnantes baudruches de chair molle, probablement aussi peu sensibles que des larves de hannetons, mais surtout improductives, donc nuisibles.

Des déchets.

Ils séduisent les plus riches pervers en leur offrant les produits de consommation les plus bizarres, qu'ils peuvent malmenier à plaisir pour se venger de la haine d'eux-mêmes et de l'aversion pour les autres.

Ils se découvrent du génie en honorant d'une valeur financière des corps à peine humains, causes d'inutiles dépenses.

Ils sont allés le plus loin possible dans la logique de l'accroissement des richesses.

Ils ont rentabilisé la souffrance et rendu le mal profitable.

L'argent roule et avec lui la civilisation dominante.

Y a-t-il à leurs yeux bilan plus positif?

Le Professeur Subtil évite de me regarder en face et nerveusement triture sa serviette blanche. Quand je recommence à respirer, il me semble être ensevelie vivante dans la boue humaine, intoxiquée de puissance et d'impuissance, malade, incurablement.

*Moi* : Le profit... On est tous contaminés... On croit voir clair... On n'échappe pas à l'aveuglement... Personne...

*Le Professeur Subtil* : Personne ? Vous y allez fort...

*Moi* : Ces monstrueux sous-sols assombrissent à tel point la pensée... Mais comment avez-vous appris...

*Le Professeur Subtil* : Vous imaginez bien, chère amie, que je ne suis impliqué d'aucune façon dans ces orgies atroces. Je n'en ai eu connaissance qu'indirectement.

Par les révélations, il y a quelques mois, d'un ami lointain.

Je ne l'avais pas revu depuis des années et voilà qu'il débarque chez moi à l'improviste. Il a besoin, dit-il, de transmettre à quelqu'un qui ne soit pas trop proche et pas indifférent non plus l'expérience qui a marqué sa vie au fer rouge. Car il va mourir. Maladie grave. Aucun espoir de guérison.

Il dit cela calmement, avec douceur.

Ce n'est pas l'acceptation stoïque, ni l'espérance du croyant, mais une confiance aussi paisible que celle de l'enfant qui va s'endormir sans aucune inquiétude, sans penser au lendemain, en s'abandonnant tout entier à la nuit qui l'entoure, où déjà il commence à disparaître.

Rien d'admirable, dit-il, avec un geste un peu las.

L'ami lointain en vient alors au but de sa visite : raconter l'horreur de sa descente dans les sous-sols de l'Hôtel Hélas.

Lui-même n'était pas un désaxé, jamais de la vie, mais un tourmenté que torturait le démon de la connaissance.

Il a voulu voir de ses yeux la démesure du mal.

C'est en voyeur qu'il a visité les sous-sols de l'Hôtel Hélas, en voyeur désespérément conscient de l'existence en lui-même de secrets sous-sols, hantés par son double au crâne de grand prédateur, qui sans être pervers n'était pas innocent non plus des coups portés à la dignité vivante.

Ce qu'il voulait, au fond, en visitant les sous-sols de l'Hôtel Hélas comme un voyeur, mais supplicié, c'était se libérer de ses pensées asservies aux jeux de la puissance et de la soumission.

Il ne voulait pas participer, même en douce, à l'avilissement généralisé. Il croyait que la réalité crue de l'horreur allait chasser les simulacres et contorsions du vampire de petite envergure qui faisait tout un cinéma dans sa tête.

Le remède a été mortel, ou quasiment.

Il n'avait passé qu'une courte nuit dans les sous-sols. Leur immonde trafic ne le quittait plus.

Dégoût de tout. Obsession suicidaire.

Mais le suicide n'est pas une solution, me dit l'ami lointain. Il ne peut pas tuer la fatalité de la tuerie.

Cette fatalité dont il ne peut détacher sa pensée va le rendre fou quand une présence qui n'a rien de meurtrier lui revient en mémoire. Celle d'une jeune femme qui est apparue à la fin de cette nuit redoutable.

Elle n'ignore pas, cette jeune femme, les excès auxquels se livrent les visiteurs des sous-sols, isolés avec une marchandise à la vie atrophiée. Est-ce qu'elle se doute que cet homme-là ne ressemble pas aux habituels clients, actifs ou voyeurs?

Possible. Pas certain. Quoi qu'il en soit elle reste immobile à ses côtés comme si elle empêchait un cercueil de s'ouvrir pour lâcher dans la nature un esprit violeur et exterminateur.

En me parlant d'elle, l'ami lointain ressemble à l'homme qui se croit mort sur le champ de bataille et revoit à son chevet la brume d'une forme humaine, de celles qui ne font pas la guerre et demeurent les mains nues, sans défense.

Le regard dans le vide, elle attend que les minutes passent.

Son corps, par contre, est bien présent.

Lourd d'une indicible mélancolie son corps a la qualité d'une colline dans une plaine dévastée par des vents d'une violence à desceller les sommets des montagnes.

Son corps qui ne peut ni se dresser contre les ténèbres, ni s'évader à la poursuite du jour, son corps résiste à la fatalité.

Ainsi la jeune femme se trouve-t-elle en même temps au centre de l'horreur et à une incommensurable distance, comme le frissonnement d'une étoile dans une mare d'eau croupie.

L'image lui est venue, dit l'ami lointain, quand le souvenir de ce corps alourdi de silence a commencé, des mois après sa visite des sous-sols, à le tirer hors de son torturant ressassement.

Il se doute bien que la maîtresse des lieux, autrement dit la Grande Araignée, mesure le danger que peut représenter pour l'Hôtel Hélas et son cruel commerce la terreur qui s'empare de certains clients, au sortir de leurs jeux d'ogres et d'ogresses, enchaînés à des pulsions mutilant leur humanité. Elle a donc formé les hôtes des sous-sols. Elle les a choisies parmi les filles les plus démunies, qui en savent long sur la brutalité, l'humiliation, les sévices et qu'elle tient par d'odieux chantages. Elles servent de garde-fou après les débauches.

Or la jeune femme dont le souvenir est venu à la rencontre de mon lointain ami dans son chaos lui a semblé flotter au-delà du rôle qu'on la forçait à jouer.

Comme si l'enfer ne pouvait retenir une ombre qui ne se débat pas, mais ne s'abandonne pas non plus.

Elle n'appartient ni aux ténèbres, ni à l'espoir d'en sortir.

Cette ombre, dit-il, et sa voix vibre au point de m'ébranler, cette ombre est l'étoile de la dimension humaine, insaisissable.

La résistante passivité de la jeune femme à peine entrevue devient peu à peu si agissante dans la mémoire de l'ami lointain que le sanglant spectacle finit par se dissiper. Il se réveille. Il reconnaît les couleurs du jour. Elles resplendent.

Raide mort, le voyeur, me dit-il en riant.

À présent il s'agit d'être en vie...

Tant pis si c'est pour se rapprocher de la fin.

Il parle de la montagne de cendres, qui grandit...  
Il parle de la braise infime, qui palpite...  
Et dont l'incandescence réchauffe l'univers...  
Il parle... Il est déjà un peu parti, vous voyez.

*Moi* : Comment va-t-il? Avez-vous des nouvelles?

*Le Professeur Subtil* : Non. Aucune. Il n'a pas cherché à me revoir et j'ai perdu sa trace. Mais de sa visite unique je me souviens comme s'il était encore assis en face de moi.

C'est un soir en automne.

L'obscurité noie peu à peu la pièce.

L'ami lointain prend l'apparence d'une statue, aux mains posées à plat sur les genoux.

Sa parole semble sortir non de ses lèvres disparues dans la pénombre mais de sa complète immobilité.

J'hésite à allumer la lampe.

Est-ce que je ne vais pas détruire l'intimité qui nous relie, si différents l'un de l'autre?

Je n'aperçois plus du tout son visage quand il se met à chuchoter, comme s'il parlait en rêve :

*La joie est une larme enfantine...*

*Égarée dans la mer sans repos...*

*À l'appel d'une étoile...*

Ses mots, je peux encore les répéter.

Quant à leur sens...

*Moi* : Il a donc fallu l'histoire de l'ami lointain pour que vous appreniez l'existence, dans l'Hôtel Hélas, du trafic des sous-sols...

*Le Professeur Subtil* : Oui. Une histoire dans laquelle je n'ai tenu aucun rôle. Elle m'agace un peu, je l'avoue, par son côté édifiant. La guérison d'un désespéré par une ombre des sous-sols... Qui éclaire sa vie et le réconcilie avec la disparition... Ça m'émeut, mais ne me convainc pas. Que devient l'île dans tout ça?

Je crois plutôt à la raison, à la volonté, à l'excellence des stratégies. C'est pourquoi je compte sur la Belle Barbarella pour m'aider à forger une nouvelle histoire, menant visiblement le combat contre l'Hôtel Hélas et les deux monstrueux prédateurs, ses dirigeants.

*Moi* : Votre ami lointain, lui, n'a pas essayé d'agir ?

*Le Professeur Subtil* : Bien sûr qu'il a essayé... Sans la moindre efficacité. Il avait été sacrément secoué par son expérience, vous l'avez compris. Il n'en était pas sorti indemne.

Il ne fonctionnait plus aussi posément qu'il est souhaitable pour se faire entendre des esprits objectifs, habitués au discours qui ne quitte pas les évidences de surface.

En tous cas il n'avait plus l'armure ni les armes indispensables pour qu'on le prenne au sérieux.

Je crois bien être le seul à lui avoir prêté attention. C'est pourtant moi qu'il est venu voir en dernier. À ce moment-là, sachant son mal incurable, il cherchait seulement un ami, mais distant, étranger à sa vie courante, pour confier son histoire. Il avait renoncé à informer et se faire entendre.

N'oubliez pas qu'il mettait en cause un puissant manager, la gouvernante d'un établissement honorablement connu et un ancien ministre réputé pour sa bonhomie.

On l'écoutait pendant cinq minutes.

On souriait avec incrédulité.

On lui tapotait l'épaule comme à un vieil adolescent trop imaginaire, qui fatiguait son monde.

On lui conseillait de se libérer des horreurs qu'il avait en tête en écrivant un scénario pour la télévision ou un roman.

Il pourrait avoir un petit succès.

Ça l'aiderait à guérir.

Au revoir Monsieur !



*Jardin des Palmes*



Bleu vif et jaune avec deux bandes rouges qui courent le long de sa coque renflée et du toit plat qui protège sa partie centrale garnie de vitres encadrées d'un liseré blanc, le petit bateau a l'air de ne pas tenir en place entre les deux immensités de la mer et du ciel.

Contrairement aux trois yachts immaculés, occupant la partie la mieux abritée du port, le voyageur de passage se tient à l'écart, arrivé depuis peu, proche du nouveau départ. Bien que solidement amarré, il oscille, tressaute, se démène sur l'eau grise. Elle se gonfle comme si l'abîme des profondeurs laissait paraître en surface le torse d'un génie en sommeil, menaçant de submerger la terre.

À l'extrémité de la jetée, une espèce de titan moulé dans une carapace noire et luisante serre une masse blanchâtre au bout de son bras tendu et la projette violemment sur le sol, reprenant aussitôt son élan pour frapper encore et encore, avec un acharnement mécanique, sans jamais le lâcher, le corps inerte qui tantôt s'écrase avec un bruit mat et tantôt pendouille sous le poing qui se lève en mesure, comme pour un défi sauvage à l'immensité houleuse, indifférente à sa présence barbare.

J'ai reconnu le concierge de l'Hôtel Hélas. Il a bravé les eaux tempétueuses pour aller fouiller les falaises sous-marines le long de la côte. Ayant déposé fusil et harpon mais encore équipé de sa noire et dégoulinante combinaison de plongée, il s'efforce d'attendrir le produit de sa chasse, un poulpe aux dimensions impressionnantes, dont la chair coriace exige d'être battue comme une femme récalcitrante par un féroce époux avant de passer à la casserole ou rôtir sur le gril, tranchée, découpée, avidement dévorée.

Le Professeur Subtil n'a pas manqué de me brosser le portrait de *Motus*, comme il a appelé le concierge aux rares grognements, et de sa femme, un insupportable moulin à paroles qu'il a baptisée *Moulinette*.

Drôle de couple que celui de Motus et Moulinette! Plus l'un se retranche dans le silence comme dans une forteresse impenable dissimulant le pire, plus l'autre s'épuise à caqueter sous les murailles comme une poule égarée, qui cherche en pleine nuit l'entrée de sa basse-cour. Si Motus n'est l'ami de personne, Moulinette persécute tout le monde par sa sensiblerie. Torturée d'un désir panique d'être prise au sérieux, elle assomme de ses gloussantes assiduités les importants et mitraille de reproches ses inférieurs dans la hiérarchie des employés. Il faut dire que Moulinette bénéficie d'un statut privilégié en tant que confidente de la patronne. Elle porte ses robes ou ses tailleurs plus tout à fait à la mode. Elle imite le plus exactement possible l'allure et les gestes étudiés de la Perruche.

Le mutisme du géant Motus, héritier d'un père formé à la bonne école de la dictature militaire et de l'ex-camp de la mort, est d'une indispensable utilité pour l'Hôtel Hélas, où il accomplit sans broncher les besognes les plus répugnantes, en rapport avec le trafic des sous-sols. Les amusements des importants n'ont rien de plus bizarre à ses yeux que ceux des chats jouant à la balle avec les souris. Il respecte les animaux à griffes et carnassiers comme lui-même, qui fait ce qu'il y a à faire et la boucle. Quant aux petites bêtes apeurées comme la jacassante Moulinette, son épouse pompeusement attifée, elles ne valent même pas la chiquenaude qui les renvoie à leur nullité.

À quelques pas du titan battant furieusement son poulpe sous l'œil perçant des mouettes lançant leurs cris voraces, le linge sale qui vient des sous-sols et des chambres de l'Hôtel Hélas est amoncelé sur la jetée, serré en gros ballots prêts à être arrimés à

bord du petit bateau dont les couleurs dansent sous le ciel brouillé. C'est à peine si je m'aperçois de sa présence. Ayant quitté le Professeur Subtil je reste à mi-chemin entre l'Hôtel Hélas et la mer. Prise au piège des désespérants sous-sols, je fixe mon attention sur Motus et sur les tournoyantes mouettes prêtes à saisir un lambeau de la bête morte.

*Buon giorno Signora! Come stà?*

Le père de Sideris! Je le reconnais sans hésitation tellement il ressemble à l'étrange adolescent à la chevelure sombre et bouclée, dont le corps semble modelé par le vent. Il s'approche à grands pas, la main tendue. Mais pourquoi me salue-t-il comme une vieille connaissance? Et pourquoi en italien? Retenant ma main dans la sienne et riant de ma stupéfaction, le capitaine et unique marin du petit bateau, qui porte un maillot blanc sur un pantalon de grosse toile que d'innombrables lessives ont rendu d'un bleu plus céleste que maritime, se présente :

*Sono Iorgos, il padre di Sideris! Non sò se mi capisce...*

Iorgos ne sait pas si je le comprends, mais le doute est vite dissipé. Mes yeux brillent, son regard pétille... Nous pouvons donc aller plus loin dans la rencontre, par l'entremise d'une langue que nous pratiquons l'un et l'autre. Quel éblouissement sur le visage buriné de Iorgos, quand je lui révèle le nom que m'a inspiré la présence, inespérée aux alentours de l'Hôtel Hélas, de Feu-Flamme.

*Bel nome! Di luce... e di pericolo...*

Éclair du beau nom porteur de la lumière et du péril! À partir de là Iorgos de plus en plus volubile et moi qui l'écoute avec un croissant plaisir, posant de temps à autre une question, marchons côte à côte, en inconnus qui s'accordent comme de grands amis.

Je ne me demande pas où nous allons. Je suis heureuse de suivre cet homme étranger à ma vie. Je sens qu'il va m'emmener, comme avant lui son fils, à des années-lumière de l'Hôtel Hélas, auquel il tourne le dos avec autant de soulagement que moi. Lui aussi est heureux d'avoir trouvé l'étrangère à laquelle a fait allusion, dans le débordement de sa parole que son père et sa mère sont seuls à plus ou moins comprendre, l'adolescent à l'esprit foudroyé. Ainsi marchons-nous côte à côte, en direction du petit bateau dont les couleurs virevoltent sur les vagues où le gris sévère domine encore, malgré la trouée d'une éclaircie.

Iorgos, en m'expliquant pourquoi il parle si bien l'italien, est entraîné à me raconter toute son histoire. Apparition d'une époque, d'un paysage, des conditions de vie sur l'île avant et pendant la deuxième guerre mondiale. Le père de Iorgos est venu là comme soldat de l'armée italienne, quand l'Italie occupait le Dodécanèse. Il a participé à la construction des ponts dont la plupart se sont récemment effondrés sous le choc du tremblement de terre. Ce rude travail, dans une région désertique où la pluie rare mais torrentielle arrache tout sur son passage, avait permis de relier à la ville principale cette côte isolée où ne se dressait pas encore la grande bâtisse moderne, mais où les autorités italiennes avaient l'intention d'aménager un port militaire. Après de nouveaux traités, la Grèce a repris ses droits sur les îles et les soldats italiens sont rentrés chez eux. Mais pas le père de Iorgos ! Car il a rencontré dans l'unique vallée un peu fertile des environs, que cultive une seule famille, *una gentilissima fanciulla* : une jeune fille aimable et noble de cœur. Adieu l'armée ! Adieu la patrie ! Le fiancé, bientôt marié, n'a plus quitté la vallée. Il a pourtant transmis le trésor de sa langue maternelle à ses enfants. Quand ils sont assez grands pour juger de haut la vie sans brillant de leur île, les frères et sœurs de Iorgos prennent le large. La plupart s'établissent à l'étranger, dans des pays riches et lointains, où ils s'acharnent à conquérir une douceur de vivre que la dureté même des batailles à mener rend inaccessible.

À la mort du colosse brisé qu'est devenu son père après la perte de sa femme, Iorgos hérite de la maison et des terres, trop modestes et retirées pour intéresser les autres membres de la famille, qui ne veulent plus entendre parler que des bénéfiques et distractions des grandes villes.

À quoi ressemble ce lieu perdu ?

C'est une vallée irriguée par une source abondante et limpide. Elle naît dans l'obscurité d'un impénétrable bosquet au pied du montagneux désert qui coupe du monde la plaine étroite mais fertile, ouverte sur la mouvante immensité de la mer. On l'appelle le Jardin des Palmes à cause d'un haut palmier à la bruisante couronne, seul de son espèce dans l'île entière.

Entre le balancement des palmes en haut du haut palmier, proche de la mer, et le fond de la vallée où se cache la source, un long chemin suit le parcours de l'eau. Il passe par un verger de mandariniers aux fruits divinement parfumés. Il traverse des vignes, des carrés de céréales, des prairies. Des oliveraies s'étagent sur les versants plus arides et ombragent les étables basses, en pierres sèches.

À la façon dont Iorgos décrit ce paradis émergeant des souvenirs de son enfance plus que de la réalité présente, je prends conscience de la tragédie : la grande ombre de l'Hôtel Hélas a commencé de s'étendre jusqu'au Jardin des Palmes. Entre les pins tout crissants de cigales, exhalant à midi le parfum d'encens de la résine, est-ce qu'elle atteint déjà, cette grande ombre avide, la maison chaque année rafraîchie au lait de chaux ? Iorgos ne le dit pas encore mais n'oublie pas de rappeler qu'autour du Jardin des Palmes se dressent des monts rocaillieux, sans arbres, sans chemins bien tracés, sans refuges même en ruines, qui le retranchent des régions plus clémentes du nord de l'île et de la ville d'où partent les navires qui la relient au

continent. À l'écart du monde, le Jardin des Palmes n'apprend pas à ses habitants la méfiance, ni l'astuce indispensable pour savoir se défendre des astucieux. Il leur donne de quoi vivre et se contenter de la simplicité de leur vie. Si seulement cette vie dans l'intimité de la vallée, entre la source et la mer, avait duré... Iorgos baisse les yeux. Il s'est arrêté sur le chemin qui descend vers le port. Son visage devient sombre. Comme un papillon nocturne et sans défense il revient se brûler les ailes au grand foudroiement, déchirant la paix dans le Jardin des Palmes.

Il revoit l'arbre en feu.  
Il reprend dans ses bras l'enfant qui étreint encore...  
Le cabri nouveau-né. L'enfant ouvre les yeux.  
Voit le paquet de chair inerte.  
Le serre plus violemment contre lui. Soudain le lâche.  
La bête tombe sur les cailloux. Pas un bêlement.  
L'enfant hurle. Il est secoué de spasmes.  
La mort du vivant trésor le ravage comme une trahison.  
L'enfant ne s'en remet pas. Sa tête est perdue.  
Le père ne voit plus clair.  
Ne pense plus qu'à en découdre avec le destin.  
Qu'à se battre. Qu'à tout sacrifier...  
Pour sauver l'enfant.  
Ou le venger.  
Mais où est l'adversaire ?  
L'ange des ténèbres ?  
L'ange immaculé ?  
Aucun ange ne le provoque...  
Ou n'allège de ses ailes ouvertes la blessure du silence.

Plus intolérable que le désespoir est l'absence d'affrontement, le ciel qui se dérobe, la terre qui ne se fissure pas pour engloutir les malheureux, l'immensité qui ne sait rien de la douleur humaine, n'oppose rien à la révolte, réduit à rien le plus légitime désir d'un sens, même atroce.

Alors Iorgos se détourne du ciel vide et cherche un appui entre les limites de l'horizon humain. Arc-bouté dans son honneur de père, il n'acceptera pas que son enfant demeure un sans tête, un déficient, un inadapté. Il faut lui ouvrir le crâne! Fouiller son cerveau! Réparer son intelligence! Sinon, qu'est-ce qui le rendra utile à lui-même et aux siens quand il sera en âge de bâtir sa propre vie et de ne plus dépendre de personne?

Il a fallu mener Sideris à l'hôpital, puis consulter un grand spécialiste, à Athènes, qui a commencé un long traitement. Ça coûtait cher. Où trouver l'argent? C'est ainsi que Iorgos a dû se soumettre au règne de l'argent. Pour gagner l'argent devenu nécessaire et alimenter l'espoir d'une guérison de son fils, il a délaissé la culture du Jardin des Palmes au profit de l'Hôtel Hélas, qui le traite comme un moins que rien mais paye en argent comptant.

On reprend la marche et rejoint la file des tamaris. Ils agitent leur longue chevelure cendrée, mélancoliquement. Iorgos, par contre, a relevé la tête. Il tend le bras et désigne de l'index le petit bateau qui sème son rouge, son bleu, son jaune élémentaires en dansant sur le chaos des vagues.

*Iorgos* : Je le repeins à neuf chaque année. C'est le bateau du Jardin des Palmes! Une à trois fois par semaine, il transporte sa cargaison de linge sale et le ramène blanc comme neige. Grâce à qui? D'abord à la source, qui lave tout, ensuite au soleil, qui purifie tout, enfin à l'endurance de Pénélope.

Oui, comme la femme d'Ulysse!

Seulement elle n'a pas pour mari le héros voyageur qui tue les prétendants. Les prétendants ont gagné! Les prétendants font la loi! Tout va bien pour eux. Ils ont réussi à s'appropriier l'île entière, où on dirait qu'il n'y a de grand, pour nous, que le malheur. Il a fallu s'adapter aux exigences des prétendants et devenir leurs employés, commandés, moi du moins, par cet

affreux personnage qui nous tourne le dos, là-bas, au bout de la jetée. Il mérite bien son titre d'homme à tout faire. Il fera n'importe quoi, pourvu que ça lui rapporte. Une brute!

Je sais ce qu'il fabrique autour de l'hôtel mais pas dans les sous-sols, où il est seul à avoir ses entrées, avec les jeunes filles qui n'osent pas le regarder en face et font semblant de ne pas entendre ou rient comme des détraquées quand je pose des questions. Inutile de s'adresser à lui. Il ne parle que pour éructer des ordres, tout en grinçant des dents.

Pourquoi cette brutalité?

Elle est pire, bien pire que le malheur.

Avant notre malheur, nous étions des enfants peut-être... mais pas des brutes! On pourra toujours se moquer de notre ignorance, oui, mais personne, jamais, ne nous traitera de brutes, ni d'amis des brutes et des rusés, leurs maîtres.

Est-ce que vous pouvez lire, maintenant, le nom du bateau? Les lettres grecques ne vous sont pas familières, je sais bien...

*Pénélope?* Tout juste!

Qui est-ce qui m'a envoyé à votre rencontre, ce matin? Pénélope! Elle vous connaît à cause de Sideris, que vous n'avez pas repoussé, bien qu'il se conduise de façon si bizarre que les clients, dans leur peur d'être inquiétés, se tiennent à distance ou font semblant de ne pas le voir. Personne parmi eux n'a jamais paru s'intéresser à sa présence : vous imaginez l'émerveillante nouveauté de votre accueil!

Pénélope m'a bien recommandé de vous le dire.

Elle en a pleuré.

Ça, elle ne voulait pas que je le raconte, mais je ne peux pas m'en empêcher. Pourquoi ne viendriez-vous pas la voir? D'accord? Nous partons ensemble pour le Jardin des Palmes? Dès que j'aurai fini de charger le bateau? Magnifique!

Et quel bonheur pour Feu-Flamme!

Quand sa mère entendra ce nom-là...

Même s'il est trop tard pour échapper aux prétentions de l'hôtel, qui a mis le grappin sur l'île entière, cet enfant à la tête

perdue nous a libérés de bien des idées fixes et bien des illusions.

Le rétablir dans sa santé d'avant le foudroiement? Cette duperie a failli le tuer.

Il éclaire par une brûlure et le monde n'aime pas cette lumière-là. Le monde est capable de tous les mensonges pour ne pas en être importuné.

Le monde, pour Feu-Flamme, n'est pourtant pas bien grand. Il se concentre dans le va-et-vient autour de l'hôtel, côté cuisines. Il y rencontre surtout de la méfiance, des moqueries, des rebuffades... et toujours il insiste pour m'accompagner, avec tant d'absurde ardeur que je n'arrive pas à refuser. Parfois je me demande si l'éclair qui a fissuré son esprit ne l'a pas doué d'une perception tellement vaste que sans y prendre garde il surmonte l'évidence de la séparation.

Comment tout ça va-t-il finir? Je m'inquiète. Pénélope aussi craint le pire. Que faire? Mettre à l'abri notre enfant en l'empêchant de quitter le Jardin des Palmes? Feu-Flamme se changerait vite en cendres et en fumée.

L'invitation au Jardin des Palmes, que la description de Iorgos rend déjà plus réel que le cauchemar de l'Hôtel Hélas, me laisse repartir à l'aventure, comme si j'avais réussi sans trop savoir comment à me glisser hors de la toile où je m'étais fait prendre. Je me réjouis d'échapper pour tout le reste de la journée à la vigilance de la Grande Araignée et à l'imparable intelligence du Professeur Subtil. Pour la suite, on verra. Le voyage de retour devrait me ramener ce soir ou dans la nuit, si le temps le permet.

Iorgos refait encore une fois le trajet vers l'hôtel où Sideris, qui a mené l'âne à un puits dans les environs, doit le rejoindre pour charger les derniers ballots de linge. En attendant le départ, assise sur les galets, je regarde la mer agitée et le ciel menaçant où ici et là grandissent des déchirures d'un bleu très clair, plus attirantes qu'une immensité sans nuages. Les paysages ne sont-ils pas des livres ouverts, par moments? Dans celui-là, si mobile, où

se côtoient deux mondes, l'un sombre, impatient, qui envahit tout l'espace tandis que l'autre, paisible et lumineux, n'apparaît que fugitivement, par trouées et fissures, toujours en danger d'être refermées, je lis les tribulations de l'île sans nom, avec la mainmise de l'Hôtel Hélas et le Jardin des Palmes à la frêle envergure, que je vais découvrir aujourd'hui même.

Arrive un autre paquet de linge sale. Il roule comme un lourd nuage attaché sur le dos de l'âne que conduit Iorgos, précédé par l'adolescent à la singulière volubilité. Le chien roux bondit en avant et zigzague à sa manière de vivant ressort, comme si l'excès de son effervescence le détournait sans cesse de la ligne droite et cependant le dirigeait le tout premier dans la direction du petit bateau. Dont les couleurs signalent franchement la vocation noblement humaine : se détacher des séductions de l'Hôtel Hélas, tout en portant la charge de ses malpropretés.

*Andiamo!*

Il est temps d'embarquer sur la *Pénélope*. La montagne de linge sale a passé, avec l'aide de Sideris, de la jetée au bateau. Le chien roux a sauté à la proue et veille, tout frétilant, comme un fanion prêt à lancer le signal du départ. Pas si vite! Alors que le petit bateau me semble déjà plein comme un œuf, ne voilà-t-il pas que Iorgos y fait entrer, non sans peine, un passager de volumineuse envergure : son âne! Je n'en reviens pas. Mais le maître pour rien au monde n'abandonnerait sa bête à la brutalité de Motus et à l'insupportable sensiblerie de la gloussante Moulinette. D'ailleurs le pauvre âne est très mal vu à l'Hôtel Hélas, comme Iorgos me l'explique à grand renfort de mimiques à la dédaigneuse désinvolture, dans lesquelles je reconnais tout de suite la Perruche. Un jour où il s'est avancé un peu trop près de la façade, à l'endroit de la salle à manger, en compagnie de l'âne, Iorgos s'est fait apostropher par la patronne enflammée d'une théâtrale indignation.

*La Perruche* : Je ne veux pas voir d'animaux sous ces fenêtres, compris? Celui aux longues oreilles, il serait grand temps de le confier à un taxidermiste pour le mettre au Musée du Folklore! Quant à l'autre, qui s'est fossilisé avant l'âge du moteur, qu'il se tienne au moins à sa place, à l'écart des lieux civilisés!

Nul doute que cette spirituelle envolée a enchanté le parterre des dîneurs. J'imagine sans peine leurs réactions. Les Geignards, subjugués par l'ironie si finement parisienne de la patronne, auront fait entendre un susurrement d'aise, associé pour une fois à l'enthousiasme hoquetant et trépignant des Hilares, qu'enchanté le spectacle de la dame coincée dans son tailleur chic houspillant le balourd attaché à son âne comme un couillon de Joseph, dont la Marie s'est tirée avec son petit Jésus pour ne plus encombrer le monde de prêchi-prêcha.

Quant au Bon Docteur Amen-à-tout, il n'a certainement pas entendu les paroles jetées par la fenêtre et s'agace d'une agitation qui l'empêche de se concentrer sur ses mots croisés.

Le Professeur Subtil? Il garde par devers lui ses réflexions sur l'épaisse désinvolture à la Marie-Antoinette, qui réussit toujours à épater le monde. Piquant du nez dans son assiette il cache, acéré comme le couperet de la guillotine, un indéchiffrable sourire.

*Iorgos* : Pendant qu'elle me cherchait querelle, la patronne, pour se rendre intéressante et plaire à son public de bien installés devant leurs tables bien garnies, je voyais sa main aux longs ongles pourpres qui gigotait comme un hochet de bébé à travers les barreaux. Le soleil tapait en plein dans la façade et le scintillement d'une grosse bague m'envoyait ses épines dans les yeux. L'âne et moi nous passions notre chemin, soulagés d'être bientôt hors de scène. Mais pour la patronne, quelle sortie possible? Pas même besoin de barreaux pour la retenir à vie dans ce théâtre où elle était si fière de jouer le premier rôle!

L'âne est donc du voyage et d'un voyage qui s'annonce mouvementé. Couché entre les ballots de linge, la tête baissée et remuant à peine ses longues oreilles duveteuses quand l'atteint un jet glacé d'écume, il a l'air d'un vieux maître de philosophie dans une classe où se déchaînent de turbulents élèves, qui l'encerclent dans une ronde effrénée. Une fracassante sauvagerie liquide secoue en effet le petit bateau, soulevé, lâché, repris à l'instant où il pique du nez, enlevé dans un jaillissement, précipité à nouveau sans que cesse le rire colossal et assourdissant.

À ce grand rire inextinguible se mêle le bruyant ronflement du moteur, à côté duquel je suis assise, à l'abri dans la partie vitrée du bateau, qui lui donne l'allure d'une maison nomade, en route dans un désert mouvant. Tout comme l'âne, je suis serrée entre les ballots de linge sale qui s'entassent partout, dont la puanteur me hante jusqu'à la nausée. En réalité, ce sont les effluves d'huile et de mazout qui me soulèvent le cœur, en même temps que le vertige des vagues et que les secousses du bateau, mais je ne peux m'empêcher d'accuser de mon croissant malaise toute l'horreur des sous-sols incrustée dans la montagne de linge souillé qui se greffe comme un énorme parasite blanchâtre sur le petit bateau, dont les couleurs vives sont seules à éclairer l'immensité tonitruante et froide. À bâbord, les falaises volcaniques de la côte, trouées de cavernes comme un entassement de crânes contre le mur d'un ossuaire, se dressent à pic au-dessus d'un grand bouillonnement d'écume. On dirait qu'une multitude aux yeux vides a été vomie du chaudron de la création et s'est pétrifiée à peine sortie du gouffre, pour ne plus entendre le tonnerre des vagues.

Debout à la barre, attentif sous la visière d'une casquette bleue de vieux loup de mer, Iorgos n'a pas l'air plus troublé par les vociférations de la houle et la proximité des rochers qu'un camionneur par la densité du trafic sur une autoroute à voies multiples. Pourtant, quand je cherche un point d'appui pour

essayer de surmonter l'écoeurement, le tournis, l'angoisse qui menacent de me liquéfier les entrailles, ce n'est pas vers l'habile capitaine que vont mes yeux, mais vers l'innocent à l'esprit foudroyé que je vois de dos, assis en plein vent. Il protège de son bras le chien roux et sa chevelure noire se tord comme une flamme obscure. Essuyant des volées d'embruns, il se tient immobile comme s'il accueillait toutes les forces en lutte depuis le commencement jusqu'à la fin des temps et qu'il les unissait dans sa pacifique folie.

Mon dégoût au voisinage des ballots malpropres est loin de se dissiper. Je suis seulement fortifiée par la conscience d'être menée, grâce à Feu-Flamme, jusqu'au cœur de l'île sans nom, là où est lavé, parfumé d'air frais, repassé, plié, rendu aussi blanc que la première page où la lumière a écrit le monde et par les soins d'une femme quasiment invisible tant elle échappe à l'attention générale, tout le linge malmené dans les sous-sols de l'Hôtel Hélas ou à peine sali dans ses chambres respectables.

Pénélope apparaît aussi soudainement que le Jardin des Palmes, comme si elle sortait du mur de la falaise : une silhouette en jupe souplement noire avec un papillonnement de couleurs au-dessus de ce noir, tandis qu'elle agite son bras sous le haut palmier dont les palmes se balancent dans la lumière de midi, car le vent souffle encore mais l'éclaircie n'a pas cessé de grandir.

Alors tout s'accélère et d'abord les battements dans la poitrine de la voyageuse à l'instant d'arriver dans ce lieu dont elle a entendu parler non pas une fois seulement, au matin de ce jour, mais des dizaines de fois, depuis sa plus lointaine enfance, dans des récits, des contes, des poèmes aux mille échos soulevant de nouveaux rêves, plus vrais que la banalité des évidences rassurantes ou terribles. Depuis toujours il est aimé, ce paradis sur terre et pourtant, au moment d'y débarquer, je ne parviens pas encore à croire à sa réelle présence.

Le chien jaillit hors du bateau puis Iorgos fait sortir l'âne. Le vieil animal pose non sans méfiance ni tremblements ses sabots sur la planche vacillante qui mène à la terre ferme. Enfin débarqué, il reste à tel point perturbé par son voyage et en même temps ravi de se retrouver bien solidement campé dans la sécurité, qu'il refuse d'avancer plus loin. Il occupe, obstiné, toute la largeur du chemin et empêche les arrivants de rejoindre celle qui est venue à leur rencontre. Toute proche, elle demeure séparée par cet obstacle têtue. Cris et bourrades ne servent à rien. Le chien aboie sous le museau du grison frappé d'inertie. Aucun résultat. Risquant de prendre un vilain coup, il n'hésite plus : il mordille la bête au-dessus d'un sabot vissé au sol. Du coup le lourd philosophe se met en branle et libère le passage.

Accueillie sous le palmier bruissant par la nouvelle Pénélope, dont les yeux rient de surprise, je retrouve la présence de tous les bien-aimés. Avec elle ils me tendent les mains. Ils m'ont pardonné la distance infiniment cruelle que j'ai dû laisser se creuser entre nous pour que cet instant nous unisse. Leur solitude aussi bien que la mienne et celle de tous, les vivants, les morts, est jetée comme une passerelle au-dessus des abîmes de la séparation tandis que je pénètre dans le Jardin des Palmes et serre dans mes bras Pénélope, la femme qui n'a rien à voir avec les importants et ne cède pas aux charmes de l'Hôtel Hélas. Elle seule n'y met jamais les pieds, même pour la fête de Noël, où tous les employés sont invités à un brillant goûter à la salle à manger. Pénélope ne s'y montre pas. Elle qui s'active du matin au soir pour blanchir les draps de l'Hôtel Hélas accepte de n'être personne, en menant à l'écart la vie d'une quasi disparue.

À présent le petit cortège des quatre personnes sans importance, avec le chien sautillant devant et l'âne un peu à la traîne, s'avance comme à la découverte de l'autre monde. Apparaît la terrasse à peine surélevée à laquelle une vigne donne de l'ombre, devant la maison blanche, avec une porte bleue.

D'un bleu intense. Nous voilà installés maintenant sur des chaises du même bleu, autour de la table déjà couverte de sa nappe de toile à fleurs multicolores et garnie d'assiettes blanches à gros pois jaunes, entre lesquelles Pénélope a vivement rajouté un couvert. Pendant que je me rafraîchis au robinet de l'évier dans la cuisine, Iorgos s'éclipse. Il ramène deux bouteilles humides et sombres de la cave : le vin du Jardin des Palmes! Frais, corsé, un peu doux, légèrement pétillant, il éblouit la langue et délie la pensée, amoureusement. Elle devient aussi mobile que la lumière qui se glisse entre les feuilles de la vigne et fait bouger les taches d'ombre sur la nappe à fleurs, où les moindres objets ont l'air en lévitation naturelle et gracieuse.

La parole de Sideris n'est plus fébrile. Elle s'accorde à la voix des grands pins, qui de temps à autre soupirent, comme si le vent se posait un instant dans leurs branches pour unir sa nostalgie à l'insouciance des oiseaux, dont les plus délurés viennent piquer des miettes au pied de la table. Iorgos, lui aussi, s'exprime d'une façon nouvelle, en se taisant, ou presque. Il savoure une olive, qu'il accompagne d'une bouchée de pain, puis lève son verre dans la lumière. Ses yeux font le tour de la table pour s'arrêter sur Feu-Flamme et posant sa main sur celle de Pénélope, après un silence encore, il dit bien haut :

*Tutto bene!*

Pénélope, qui ne parle que sa langue maternelle, reprend avec un sourire malicieux à la fois et tendre, qui n'empêche pas une ombre de passer dans ses yeux :

*Tutto bene!*

Deux seuls mots! Mais ils ne sont plus ternes et coupants comme les débris d'un vieux miroir. Tout parle autour d'eux. Tout s'éclaire entre eux...

*Tutto bene! Si! Si!*

Soudain me reviennent en mémoire la musique et les paroles que chantent en duo, à la fin de l'opéra de Monteverdi, Pénélope et Ulysse unis par la longue épreuve de la séparation et l'allégresse des retrouvailles :

*Tutto è piacer...* Tout est plaisir...

*Tutto è godere...* Tout est jouissance...

Cette folle affirmation n'est pas mise en défaut, bien au contraire, par la feuille jaunie qui se détache de la vigne pour tomber à ce moment précis sur la table en fête. Ses bords déjà secs et gris sont repliés vers la nervure centrale, où se voit encore un peu de vert, comme aux abords d'un cours d'eau dans une contrée aride. Soulevant délicatement entre ses doigts la feuille morte qui a quitté les hauteurs, laissant à sa place une déchirure de lumière, Pénélope me l'a tendue en hochant la tête, un peu tristement mais sans perdre son sourire, et disant en grec ce que Iorgos aussitôt me traduit :

*Stella della terra...*

Avant de laisser partir plus loin cette *étoile de la terre*, je retiens à mon tour entre mes doigts la feuille d'automne et comme en transparence à travers un parchemin sans âge où rien n'est écrit, je vois ce qui lie pour toujours Iorgos et Pénélope...

C'est le Jardin des Palmes.

Non pas celui du bon vieux temps, ni des rêves d'un meilleur avenir, mais celui d'à présent, dont Feu-Flamme a révélé la fragilité. C'est ce lieu secoué par la foudre et de plus en plus menacé qui unit les époux comme deux ailes sur le corps d'un oiseau migrateur, qui entreprend peut-être son dernier voyage.

Pénélope me présente le plat de salade et je prends les services en bois pour faire passer dans mon assiette l'heureux mariage des quartiers rutilants de tomate, des rondelles vert pâle de concombre, des anneaux jaunes du poivron et translucides de l'oignon, les noires olives, les carrés blancs du fromage frais de chèvre, parsemé de poivre et d'origan, sur lesquels brille une huile onctueuse et dorée. Avec un tel chef d'œuvre de salade, rien de meilleur qu'une tranche de pain. Or le pain qu'a coupé Iorgos et que nous mangeons sous la vigne, devant la maison blanche à la porte bleue, vient des cuisines de l'Hôtel Hélas. C'est le même qui est servi dans la salle à manger aux grandes fenêtres, assurées de barreaux, où j'ai pris mes repas en compagnie du Professeur Subtil, seigneur de la parole, fin connaisseur de l'envers et de l'endroit, étincelant d'intelligence et d'esprit. Il a donc le même goût, ce pain. Mais pas la même saveur! Absolument pas! Le pain que nous partageons dans l'intimité du Jardin des Palmes, où nul ne cherche à ensorceler son monde ni à tenir la première place, a une croûte croquante qui rappelle le passage dans la fournaise et une mie qui se souvient du grain de blé, de l'épi, du vaste champ nu, puis tendrement vert, puis fauve et ondulant, quelque part dans une plaine inconnue où d'autres humains endurent la blessure de vivre et par éclairs s'en réjouissent.

L'autre pain, le même pourtant, celui que j'avale entre les murs de l'Hôtel Hélas, est comme privé de mémoire. Sa croustillante légèreté ne parle pas. Son goût n'a rien à dire. Il est bon, comme prévu à une table qui se veut excellente.

Cet affadissement de la perception ne risque pas de contaminer le Jardin des Palmes où apparaît, au dessert, une corbeille de petites figues tardives, bleu nuit à l'extérieur, roses à l'intérieur, dont chacune offre une bouchée de volupté limpide et une douceur qui continue de fleurir dans les corps divinement allégés à la fois et rassasiés.

On entend des craquements vigoureux : c'est le chien roux qui s'est installé à l'ombre, contre le mur blanc, au coin de la porte bleue, pour savourer un os.

Maintenant que l'agréable chaleur n'est plus dissipée par les derniers sursauts de la tempête, l'odeur des pins devient plus envoûtante. Somptueusement pourpre, le bougainvillier qui couvre une vieille citerne, au bout du jardin potager, resplendit. Plus loin le ciel et la mer se fondent en une seule coulée de lumière, où le haut palmier et le petit bateau se balancent paisiblement. Et dire qu'il me faudra rentrer dans quelques heures à l'Hôtel Hélas!

Pénélope a disparu dans la maison. Je veux me lever pour aider à débarrasser les couverts mais Iorgos m'a précédée et d'un sourire me fait signe de plutôt tenir compagnie à Feu-Flamme. L'innocent faune du Jardin des Palmes est occupé à pêcher au fond de ses poches plusieurs poignées de minuscules coquillages d'un brun clair, nacrés à l'intérieur, en forme de spirales. Un jeu? Il dispose en tas les coquilles vides puis se met à les répandre, enfin à les assembler en un ruban vertical, aux deux extrémités duquel partent des lignes ondulantes ou brisées. Elles se rencontrent, prennent forme et lentement...

Ah! je vois! Les coquillages ramenés par les vagues deviennent un arbre, dont les racines s'allongent aussi loin que les branches. L'arbre environné des mille fleurs de la nappe porte aussi des fruits et pas des moindres : quelques grosses coquilles d'escargots, difficiles à trouver sur cette terre plus sèche qu'avant sa colonisation par la loi du profit.

Iorgos a préparé le café. Il le servira quand Pénélope sera de retour. En attendant, il raconte des souvenirs de son enfance. Tant d'années plus tard, c'est à moi de traduire son récit.

*Iorgos* : Chaque année il y avait dans ma vie, jusqu'à l'âge de douze ans, non pas quatre saisons, mais deux, comme dans les régions polaires. Une interminable et sombre glaciation : les six mois au chef-lieu. Un été de lumière : les six mois dans le Jardin des Palmes. La saison avec école, de novembre à fin avril, je la passais comme pensionnaire dans un orphelinat. Mes camarades se liguèrent contre moi comme une bande d'apprentis bourreaux. Les pauvres ! Ils me faisaient payer la chance de ne pas avoir perdu mes parents. N'empêche... jour après jour... c'était l'enfer. De petites tortures, des farces cruelles, des ruses pour me faire punir, des insultes, des humiliations. Comme ils passaient douze semaines de plus que moi en classe, j'avais toujours du retard. J'avais beau m'efforcer, je peinais, les bonnes notes me fuyaient. Les maîtres ? Ils se désintéressaient d'un gamin qui de toute façon n'irait pas loin. Je me sentais misérable. J'avais honte. J'attendais, pour revivre, les six mois dans le Jardin des Palmes. Ils filaient comme une comète.

J'aidais mon père et ma mère, je portais l'eau, je gardais les bêtes, je jouais et me bagarrais avec les frères et sœurs mais il y avait toujours un temps pour ne rien faire, même pas partir en pensée, simplement être en paix.

Et puis il fallait retourner entre les murs où tous les gosses étaient orphelins de la paix et traitaient de fillettes les nostalgiques de la chaleur humaine. Pendant des mois je ne rencontrais plus que des ennemis. Y compris en moi-même, où une sorte de bête à la secrète panique, mauvaise, menteuse, cuirassée d'amertume, rêvait de grandir pour se venger.

Or à présent, dans ma mémoire, le temps de la paix, qui paraissait si bref, s'étend jusqu'à devenir inépuisable, tandis que les longs jours de rage et d'ennui ne forment qu'un petit tas de pois secs et durs dans un coin de tiroir... Mais silence !

Pénélope vient d'ouvrir la porte bleue : elle tient devant elle un plat rond sur lequel trône un gâteau doré en forme de couronne, couvert d'amandes grillées. Enthousiasme des

convives ! La cuisinière dépose cette royale surprise sur la table et au lieu de s'asseoir fait virevolter sa jupe noire, esquisse trois pas de danse et comme une diva plonge dans une théâtrale révérence, tandis que les applaudissements, les sonneries de cuillères, les rires, les aboiements du chien qui fait fête à la fête et l'extase de Feu-Flamme, en larmes comme un démon libéré de l'enfer et comme un dieu délivré du paradis céleste, saluent Pénélope, la reine du Jardin des Palmes, dont Iorgos est le roi et dont le bienheureux prince a perdu la tête.

Plus tard, au cœur de l'après-midi, Iorgos me fait parcourir le Jardin des Palmes. Feu-Flamme, épuisé par l'éblouissement du bonheur à son zénith, repose dans la pénombre d'une chambre aux volets bleus mi-clos. Pénélope s'esquive. Elle va s'occuper du linge propre à embarquer ce soir. Départ en direction de la montagne. J'aperçois déjà la toison d'un vert sombre, entre deux versants désertiques. Je ne vais pas chercher à pénétrer sous cet enchevêtrement de buissons épineux et d'arbustes pour découvrir la source jaillie entre des rochers, qui change la vallée en jardin. Il me suffit de voir que les monts dénudés, à cet endroit, ressemblent au corps d'une géante épuisée qui vient de donner naissance à une terre d'une infinie beauté, que le ciel enveloppe de lumière.

Je le sens pourtant blessé à mort, ce Jardin des Palmes né des profondeurs d'un bosquet sauvage et désormais réduit à servir les intérêts de l'Hôtel Hélas. De là où nous sommes, dans les parages de la source, la couronne exotique du haut palmier près de la mer au loin semble encore celle d'un grand seigneur à l'antique sagesse, venu de l'Orient. De tout près, en débarquant il y a quelques heures, j'ai pourtant bien vu que plusieurs des palmes de la couronne flexible sont sèches et pendent le long du tronc élancé. Sa belle colonne est toujours debout mais sa teinte grisâtre n'annonce rien de bon. Visiblement l'eau douce qui fertilisait la terre autour des racines est venue à manquer. Le

ruisseau qui jadis irriguait à lui seul toute l'étendue entre les monts arides a été détourné, canalisé, mis sous pression dans une conduite pour fournir l'électricité nécessaire, au moyen d'une génératrice, et alimenter en eau les machines qui lavent le linge de l'Hôtel Hélas. L'entreprise a financé les aménagements qui confisquent l'eau de la source. Au voisinage du palmier solitaire, là où courait l'eau limpide, une tranchée morte ne cicatrise pas. La colonne vivante, en manque de fraîcheur, a pourtant toujours l'air de soutenir le ciel et ses palmes ne cessent de vibrer au moindre passage d'une brise de terre ou de mer, y compris celles dont le souple balancement et la belle couleur verte ne sont plus qu'un souvenir.

Seulement voilà : est-ce qu'on peut espérer d'un arbre, même danseur et musicien, la guérison du malheur? L'efficacité qui façonne le monde à l'image de l'intelligence humaine a balayé la poussière des étoiles semées dans les lointains obscurs et les abîmes du cœur. La foudre était tombée sur l'enfant du Jardin des Palmes. Il fallait payer le prix pour que soit réparée sa tête et qu'il progresse, comme les autres, en compétence et utilité.

Il n'y avait rien de plus contraire à Iorgos et Pénélope que la fièvre du rendement imposée par l'Hôtel Hélas au moindre de ses serviteurs comme à ses managers. C'est pourtant cette passion froide qui a pris possession de leur vallée, rétrécie aux dimensions d'une buanderie lointaine, libérant les sous-sols financièrement rentables.

Les dégâts sont apparus avec le temps. Feu-Flamme souffrait. Le Jardin des Palmes souffrait. La souffrance augmentait sans cesse et l'horizon restait bouché. Pas de guérison. Pénélope d'abord et puis Iorgos ont bien dû finir par ouvrir les yeux, pour comprendre que l'Hôtel Hélas ne renoncerait jamais à sa domination, qui faisait d'eux des ombres à son service.

Iorgos n'oublie pas le jour où il est venu se présenter comme un homme en quête non plus d'un sens mais d'un salaire.

Pour quel travail? Il lui semble tout à coup ne rien savoir faire. L'entreprise de ce grand hôtel aux clients fortunés a surtout besoin d'employés stylés, c'est clair. Lui-même ne peut prétendre qu'à une place de manœuvre, si on veut bien lui donner sa chance et le prendre à l'essai. Ose-t-il réellement l'espérer? Il manque de tout : pas seulement de formation mais d'aisance aussi et même de courage, finalement. Ah! La honte! Il a peur de franchir la porte monumentale et de faire face à la gouvernante. Pénélope a pourtant veillé à lui donner bonne apparence. Il porte son costume noir, celui qui a été taillé pour ses noces, mais ses souliers de cérémonie lui font mal. Ils lui fabriquent une démarche sans liberté, sans énergie, sans ampleur. Pas la sienne de tous les jours, en accord avec le Jardin des Palmes.

Il finit par trouver l'entrée des cuisines, où tout est blanc et brille. Sanglée dans un grand tablier blanc, avec une coiffe en plastique blanc qui lui emprisonne les cheveux mais ne parvient pas à l'enlaidir définitivement, une femme pas jeune, armée d'un grand couteau à l'allure de hache, est en train de débiter des côtes de bœuf.

Quelle poigne!

*La femme à poigne* : Qu'est-ce que tu cherches, le beau noiraud? Du travail? Dans les écritures et les calculs, ou quoi?

À te voir, Monsieur l'endimanché, on pourrait le croire.

Ou alors tu t'es dit : ils ont peut-être besoin de croque-morts, dans le secteur, qui sait?

Te vexes pas... je rigole!

Attends ici, je vais appeler du renfort, qui va t'expédier chez les huiles. Attention, hein! Y'a pas que les parquets, là-bas, où on peut se mirer tout sourire et qui sont méchamment glissants.

Essaie de pas finir par terre avec des bleus plein la figure.  
Me regarde pas comme ça !  
Je parle des bleus invisibles.  
Ceux qui font saigner à l'intérieur.  
C'est les pires.  
T'as pas l'air d'un dur de dur...  
Et un homme averti en vaut deux.  
Quant à moi, je me contenterais bien gentiment d'un seul.  
Si le cœur t'en dit, tu pourras toujours repasser par là.  
Je te fermerai pas la porte.  
J'ai des bleus à soigner.

Iorgos rougit comme un gamin. Il ne sait décidément plus où se mettre. Quelle insolente, cette femme à poigne ! Quelle dévergondée ! Quelle toquée ! Est-ce qu'on lui a demandé la couleur de sa petite culotte, à cette même pas jeune et gracieuse ? Une bavarde qui se croit drôle et qui dit n'importe quoi. Des bleus invisibles... Qui saignent à l'intérieur... Et qu'on prend comme en glissant sur le miroir des parquets... Complètement hystérique son histoire. Un prétexte pour se faire peloter et renverser sur sa table de cuisine par un taureau pas encore châtré pour être débité en morceaux. Ah la vache !

La gouvernante, par contre, lui fait la meilleure impression.

La Grande Araignée connaît l'existence du Jardin des Palmes, évidemment, mais ne l'a jamais vu. Est-ce qu'elle a le loisir d'aller se promener ? Or tout à coup ce coin perdu devient essentiel à ses yeux. Dans un éclair de génie, elle vient de comprendre quelle utilité lui donner et quels profits l'Hôtel Hélas va pouvoir en tirer, si elle réussit à manœuvrer Iorgos.

Elle l'accueille à bras ouverts.  
Elle le fait parler.  
Elle l'engage.



*Résistance*



Apparition de *l'Éminent Spécialiste*. Un ami de la Grande Araignée. Iorgos en continuant de me guider dans le Jardin des Palmes raconte son entrée en scène.

Un matin, alors que le nouvel auxiliaire travaille depuis un mois à l'Hôtel Hélas et qu'il est en train d'installer des écrans métalliques pour protéger la terrasse, où les clients se plaignent d'être incommodés par le vent de la mer, la gouvernante se montre à une fenêtre et lui fait signe. Elle veut lui parler. Qu'il vienne la trouver à son bureau, dans vingt minutes.

Pourquoi cette convocation? Pour lui signifier que son temps d'essai se termine et qu'il ne fait pas l'affaire? Lui annoncer que la direction optimise sa planification et réduit le personnel au profit d'il ne sait qui ni quoi? Lui transmettre les doléances du concierge qui le regarde d'un sale œil, alors qu'il se démène tant qu'il peut? Qu'est-ce qui se trame contre lui?

Rien qu'à entendre les trois coups frappés à la porte du bureau comme sur un tambour dont il hésite à réveiller la guerrière sonorité, la Grande Araignée doit percevoir l'angoisse de son employé. *Entrez!* Souverainement aimable elle désigne la chaise en face du grand fauteuil pivotant, son siège à elle.

*La Grande Araignée*: Prenez place, je vous prie. J'ai une excellente nouvelle à vous annoncer. Elle concerne le problème de votre fils mentalement déficient.

Un neurologue à l'immense talent vient de rentrer au pays pour s'installer dans la capitale. Il a pratiqué pendant des années aux USA. Ses succès ne se comptent plus, y compris dans les cas que bien d'autres praticiens ont déclarés incurables. Sa science, ses techniques, ses recherches font régulièrement l'objet

d'articles dans les revues les plus pointues. Ah! Le mot semble vous troubler.... *Pointu* ne s'utilise pas seulement pour définir un objet qui se termine en pointe mais des avancées scientifiques à la cime du progrès. Vous saisissez?

Pour en revenir au spécialiste dont je vous parle, c'est un génie dans son domaine : le cerveau.

Ce siège de l'intelligence n'a quasiment plus de secret pour lui.

Il a même greffé des composants électroniques dans le crâne d'un singe et a réussi à faire fonctionner l'animal comme vendeur chez un marchand de glaces. Avec son cerveau amélioré, le singe s'est montré bien plus efficace qu'un employé humain, qui aurait donné gratis une boule aux jolies filles, réclamé des augmentations de salaire et peut-être puisé dans la caisse. Le singe, lui, avait gagné des compétences et ne faisait pas d'histoires. Une avancée sans précédent, mais mal comprise. En effet, suite à cette expérience, répercutée par les médias, ce brillant spécialiste du cerveau a subi le harcèlement des religieux et des humanistes rétrogrades, effrayés de perdre leur clientèle le jour où les masses, déchargées des tâches inférieures, pourraient librement s'adonner aux compétitions supérieures. C'est pourquoi il a choisi de se mettre à l'abri des regards sans du tout renoncer à sa mission d'explorateur du système nerveux et d'éclaireur du futur.

Le voilà donc quasiment à votre porte. Il faut tirer parti de cette opportunité. Mieux qu'aucun autre cet homme de science pourra comprendre et corriger les causes du dérèglement neuronal dont souffre votre enfant.

Comme une bonne nouvelle ne vient jamais seule, j'en ai une autre : l'Hôtel et sa direction apprécient votre travail et confirment votre engagement.

Cependant, Iorgos, je crains qu'avec votre expérience limitée au petit domaine de votre Jardin des Palmes vous n'ayez pas une claire appréciation des nécessités financières auxquelles vous allez devoir faire face. Votre seul salaire ne suffira pas à payer les honoraires d'un spécialiste mondialement reconnu, maître de la

technologie la plus récente. La science a un coût. Elle nécessite des fonds. Le spécialiste du cerveau n'a rien d'un médecin ordinaire. Il est un bienfaiteur par ses compétences d'exception et non pas un saint à l'ancienne mode. Ce qui signifie qu'il peut beaucoup et se fait rétribuer en conséquence.

Ne vous inquiétez pas. J'ai pensé à une solution.

Encore faut-il que votre épouse donne son accord, car elle serait engagée à son tour par l'Hôtel. La guérison de votre fils unique, si cruellement atteint dans son intégrité mentale, demande un double effort, c'est bien normal, non ?

Je compte sur vous pour le lui faire comprendre.

Voilà maintenant de quoi il s'agit, au bénéfice de tous...

Iorgos retient son souffle. En courtes phrases, précises, qui vont droit au but, la Grande Araignée expose son projet de transformation du Jardin des Palmes en blanchisserie. Double profit, elle l'affirme et le répète. Profit pour l'Hôtel, dont l'organisation gagnera en efficacité. Profit pour le malheureux enfant à l'esprit foudroyé. Il y aura moyen pour lui de retrouver un solide ancrage dans la réalité. Nul doute que l'Éminent Spécialiste, si les moyens lui sont donnés d'adapter à ce cas particulier ses recherches sur le cerveau, y pourvoira.

Et voilà Iorgos engouffré corps et biens dans cette action enfin réalisable, que lui commande son devoir de père : ne reculer devant aucun sacrifice pour confier Sideris aux lumières de l'Éminent Spécialiste.

Reste à convaincre Pénélope.

Elle n'accueille pas sans perplexité la flambée d'enthousiasme qui crépite dans les explications de Iorgos. Comme un naufragé qui touche terre dans la nuit et se met en marche vers la ville illuminée au loin, il brosse le portrait du sauveur scientifique, en oubliant de mentionner le singe trépané et robotisé. Puis il

expose les projets de la gouvernante. Vaguement inquiète, Pénélope ne sait pas trop ce qu'il faut penser de cette mise à profit généralisée. Elle ne s'attend pas à un miracle de la part de l'Éminent Spécialiste mais veut bien croire qu'une amélioration, grâce à lui, demeure possible. Voilà qui suffit à nourrir sa confiance, car ce qui est bon pour Sideris est bon pour ses parents et bon pour le Jardin des Palmes, même s'il faut souffrir des lourds changements planifiés par la gouvernante et d'un surcroît de travail.

C'est ainsi que Pénélope accepte de devenir, sans quitter le Jardin des Palmes, la lingère de l'Hôtel Hélas, pour un salaire qui aidera le couple dans ce qui lui tient le plus à cœur : assurer un meilleur avenir à leur enfant.

De retour dans le bureau de la gouvernante, le lendemain, Iorgos annonce qu'il a su convaincre son épouse : elle est prête à collaborer. *Félicitations !* dit la Grande Araignée, qui se rendra cinq jours plus tard au Jardin des Palmes, en compagnie d'un ingénieur de ses connaissances, dont le yacht doit justement faire escale dans le port de l'Hôtel. Quel heureux hasard !

Iorgos se réjouit d'accueillir chez lui la gouvernante et l'ingénieur, les envoyés du génie pacifique et secourable, prêt à corriger, avec l'aide de la science, l'absurdité de la foudre qui a sorti de ses gonds l'esprit d'un enfant.

Pénélope l'attriste en ne se montrant pas si ravie que ça. Elle s'affole pour des détails sans importance. C'est bien les femmes ! En partant, tôt le matin, Iorgos la voit qui court déjà dans tous les sens avec un balai, une serpillère, un seau. Elle décroche les rideaux, nettoie les carreaux, puis grimpe sur un escabeau pour tirer du haut de l'armoire les verres du cadeau de mariage. Elle les lave, les essuie, ne sait pas où les mettre en attendant de coller un papier neuf sur le rayonnage brossé, frotté, astiqué. Elle

s'énerve. Elle change les meubles de place. Elle emmène dehors l'unique tapis acheté à un marchand arménien, le bat à s'en décrocher les bras, le remet au milieu de la pièce, d'abord à l'endroit et puis à l'envers, où ses couleurs ont peut-être moins souffert du soleil... Mais non... Et si elle le lessivait, ce mince kilim aux franges inégales, est-ce qu'il aurait meilleure allure? Mais s'il se met à gondoler, une fois sec, et que les hôtes se prennent les pieds dans ses bosses? Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux, finalement, se passer de tapis? Elle le roule et l'enlève. Sans le vieux kilim aux dessins indéchiffrables et aux tons passés, la maison a l'air plus pauvre encore, quasiment misérable. Elle le rapporte. Elle est aussi fatiguée que lui, à présent. Ah! Si seulement on pouvait savoir ce qu'il faut faire pour bien faire...

Le soir, à peine rentré, Iorgos se précipite sur un des tiroirs de la commode, qu'il tire et renverse. Pénélope consternée voit se répandre sur le tapis un tas de paperasses qui laissent tomber plein de poussière quand les déplie une main fébrile.

*Pénélope* : Mais qu'est-ce que tu cherches? Tu ne vois pas que j'ai tout mis en ordre, balayé, nettoyé à fond? Je me donne tout le mal du monde pour rendre la maison un peu plus accueillante et tu t'en fiches!

*Iorgos* : La maison, la maison... accueillante ou pas il faudrait déjà être sûrs qu'elle est à nous, la maison, et surtout les terrains qui vont avec.

La gouvernante me demande un titre de propriété.

Est-ce qu'on en a un? Je ne m'en souviens pas.

Toi non plus? Non, bien sûr que non.

Des actes officiels, là-dedans, il y en a plein. Actes de naissances, de mariages, de décès... mais rien qui ressemble à un titre de propriété. Ah! Tu crois qu'il y a un papier de ce genre dans une enveloppe jaune? Oui, ça me rappelle quelque chose. Voilà déjà l'enveloppe... et dedans...

C'est le testament écrit par mon père! Mmm... voyons voir...

*Je soussigné Basilio Nebbia ai reçu par mariage la jouissance des bâtiments et terres cultivables au lieu dit Jardin des Palmes. À mon tour et fidèle au désir de feu mon épouse Maria Sofia Ikonomou, j'accorde cette même jouissance à ceux et celles de ma descendance qui cultiveront le dit Jardin des Palmes.*

On fait ce qu'on peut pour le cultiver, n'est-ce pas? Les autres n'y ont pas trouvé leur intérêt et nous ont laissés tomber. On a donc la jouissance de cette terre et de cette maison...

C'est par ma mère que nous sommes héritiers.

Héritiers d'une jouissance...

Le mot *propriété* n'est pas écrit.

Ça ne m'étonne pas. Ni ma mère ni mon père ne pensaient en propriétaires. D'ailleurs qui a possédé en premier ce coin perdu?

Personne, jamais, ne l'a acheté ni vendu.

Si l'argent s'y récoltait comme les poissons sous la pleine lune, on n'aurait pas besoin d'en gagner plus pour faire soigner Sideris.

Je vais emmener ça à l'Hôtel, demain. On verra bien ce qu'en dit la gouvernante.

Pénélope ne songe plus à ramasser les papiers épars, ni à remettre le tiroir en place. Elle s'approche de Iorgos, ébranlé. Est-ce que tout ce qui fait sa vie est bien à lui? Pénélope le prend dans ses bras. Les lèvres se rejoignent. L'accord est soudain plus fort que la peur de perdre pied dans le jardin où le bruissant silence du palmier ne parle pas de propriété.

La gouvernante semble d'abord passablement contrariée par le testament. Elle l'étudie comme si elle avait sous les yeux un manuscrit venu d'une civilisation disparue, écrit dans une langue difficilement déchiffrable. Enfin elle demande à Iorgos de bien vouloir le lui laisser quelques jours, en gardant pour lui une photocopie. Elle met en marche la grosse machine et *bzzz bzzz*

*clac*, voilà doublé le testament. Elle s'adressera, dit-elle, au fonctionnaire responsable du cadastre, au chef-lieu. Un cousin de l'avocat de l'Hôtel. Elle craint qu'il soit difficile de retrouver, à travers trois administrations successives, l'ottomane, l'italienne, la grecque, un document d'origine, attestant que la famille de Iorgos possède bien tous les droits d'exploitation sur le Jardin des Palmes et peut donc mandater un tiers pour le mettre à profit. Elle va régler tout ça, grâce à ses relations, et fournir les papiers que Iorgos n'aura plus qu'à signer.

Le jour où la Grande Araignée rend la visite prévue au Jardin des Palmes avec l'ingénieur en chef et deux autres messieurs, ses associés, tous les papiers sont là. L'original du testament, authentifié par un paraphe et trois tampons, est restitué à Iorgos. À la dérobée il fait un signe à Pénélope et ses yeux disent : *Tu vois qu'il n'y a rien à craindre!* Iorgos signe donc le papier qui mandate la direction de l'Hôtel pour faire construire les installations nécessaires à l'exploitation d'une buanderie moderne. Ainsi le Jardin des Palmes est-il annexé à l'univers de la rentabilité, où chacun trouvera son compte et Sideris le premier. À propos, où a-t-il passé? Habituellement si sociable, il a disparu dès l'arrivée de la gouvernante et des trois messieurs qui l'escortent. Encore un caprice de ce pauvre esprit foudroyé!

Iorgos, après avoir signé également le contrat de travail qui le lie à l'Hôtel, repose le stylo. Tout le monde le félicite. Les verres sont remplis. Les verres s'entrechoquent et se vident. L'ingénieur en chef déplie alors un relevé topographique du Jardin des Palmes. Ce double abstrait du territoire qu'il parcourt depuis sa lointaine enfance, où l'emplacement des futures canalisations, du générateur, du bâtiment abritant les machines est déjà inscrit en rouge, impressionne Iorgos. Il lui semble qu'une réalité plus solide est donnée à son existence. Elle prend de l'importance. Elle n'est plus à l'écart de tout. Elle s'intègre à présent dans un ensemble dynamique : l'île, le pays, l'Europe, le commerce

international, la circulation sans autres limites que celles de la planète, s'il faut encore accepter des limites aux conquêtes humaines. Iorgos offre une nouvelle tournée. Il est fier de trinquer dans sa propre maison avec une femme de tête et trois ingénieurs. Pénélope, elle aussi, se sent plus sûre d'elle-même et fière que l'Hôtel, une entreprise bien connue dans l'île, ait besoin de sa collaboration. Elle a dû prendre en main le stylo pour signer son propre contrat de travail. Elle appartient désormais au personnel salarié. Avant d'entrer dans sa fonction de lingère, elle sera employée comme cuisinière pour nourrir les ouvriers du chantier qui va s'ouvrir sans tarder. Être utile à d'autres sans avoir à délaissier ni les siens ni le Jardin des Palmes, c'est une chance pour Pénélope! La gouvernante lève son verre et lui offre un sourire avisé. Pénélope voit qu'ayant cessé d'être une isolée, qui ne gagne pas sa vie, elle a droit à un peu plus d'estime. Elle est fière d'avancer elle aussi, de participer au grand avancement dont les hommes ne sont plus les seuls champions.

Alors pourquoi ce trouble, en elle, au cœur d'une légitime satisfaction? Elle ne sait pas. Elle vide son verre comme Iorgos qui rayonne de contentement, comme la gouvernante si imposante, comme les ingénieurs décontractés, qui la complimentent pour ses sablés aux amandes, ses tartelettes, ses gâteaux et dont le plus charmeur ne la quitte pas des yeux. Elle boit à petites gorgées dans le verre si rarement descendu de l'armoire... Mais est-ce à la santé de son entrée dans le monde où l'argent mène le bal ou pour oublier l'autre monde, où rien n'est monnayable? Elle n'a pas le recul nécessaire pour se poser clairement la question. D'ailleurs les deux mondes sont à présent liés et Pénélope n'aura jamais l'idée de revenir en arrière, comme si la vie pouvait s'affronter à reculons. Elle est seulement tourmentée de n'être pas tout à fait à l'unisson d'une musique entraînante, irrésistible, qui fait recette en laissant tomber l'honneur de la simplement vivante qu'elle a été jusqu'alors, et qu'elle est encore, et sera.

Tous les papiers ayant été signés, il est urgent de prendre rendez-vous chez l'Éminent Spécialiste. La gouvernante, encore une fois, accueille Iorgos dans son bureau et discrètement se retire de quelques pas, après avoir composé le numéro et tendu l'appareil au père de Sideris, dont le cœur bat la chamade. Elle lui a recommandé d'insister pour parler au savant neurologue en personne. Pas facile ! Une secrétaire à la morgue suave a ordre de défendre son maître contre les importuns. Elle devient féroce dès qu'elle a situé l'interlocuteur : un sans le sou, jamais sorti de son trou. Finalement la Grande Araignée vient à la rescousse. Aussitôt le dragon rentre ses griffes. Le téléphone est rendu à Iorgos. Long silence. Que se passe-t-il ? Une fausse manœuvre ? Faut-il attendre ? Ou raccrocher et rappeler ? Angoisse. Iorgos n'ose pas déranger la gouvernante, occupée à chercher quelque chose dans un classeur. *Clic!* Soudain une voix impressionnante de gravité et de distinction se fait entendre. L'Éminent Spécialiste est au bout du fil. Subjugué, Iorgos bredouille et tant bien que mal explique l'accident, les crises, les séquelles. Il dit que sa femme et lui sont prêts à tous les efforts si l'Éminent Spécialiste consent à soigner leur fils.

De sa voix tranquille, dont la courtoisie même, séduisante de solennité, marque une incommensurable distance, l'Éminent Spécialiste n'a pas caché la difficulté, vu l'extrême gravité des lésions, d'améliorer rapidement l'état du patient. Néanmoins...

*L'Éminent Spécialiste* : Néanmoins je ne voudrais pas vous décourager. À vous de mûrir votre décision, sachant que les investigations et le traitement exigeront du temps. Plusieurs années. Quant à moi, le cas m'intéresse. Un véritable *challenge* à ce qu'il me semble. Je suis donc tout à fait disposé à ausculter l'enfant, poser un nouveau diagnostic, planifier une stratégie plus efficace que les tentatives de mes confrères d'ici, qui ne disposent pas de techniques innovantes. Suis-je assez clair ? M'avez-vous bien suivi ? À ce stade, évidemment, je ne saurais

vous en dire plus. Ah! J'ai un autre appel en ligne. Je vous repasse ma secrétaire. Voyez avec elle pour le rendez-vous. Au revoir Monsieur. *Clic!*

Et Iorgos de se reprocher de n'avoir pas eu la présence d'esprit de dire au moins un mot aimable pour prendre congé.

Un mois plus tard, Sideris et son père s'élèvent dans un luxueux ascenseur jusqu'au neuvième étage d'un immeuble de verre et d'acier au centre d'Athènes.

Svelte et grisonnant, l'Éminent Spécialiste est à la hauteur de sa voix magistrale. De même que son cabinet orné d'œuvres d'art. Mais rien n'a autant fasciné Iorgos que le laboratoire où Sideris a été examiné. Il est tapissé d'appareils compliqués qui cliquètent, crépitent, clignotent continuellement.

Dans un environnement technologique aussi complexe, le père est convaincu que le cerveau de l'enfant secoué par le feu du ciel doit déjà commencer à retrouver une confuse mémoire de sa structure conforme, ou du moins éprouver le désir d'être reconnecté à la normalité, tel un vaisseau spatial en déroute à sa base. Il ne manque plus que l'intervention de l'Éminent Spécialiste, initié à l'utilisation des appareils, pour remettre en fonction le subtil mécanisme de contrôle rationnel, qui a perdu la direction des élans psychiques de l'enfant.

Hypnotisé par cette certitude, Iorgos minimise gravement le fait le plus visible et contrariant : la détresse de Sideris.

Loin de s'installer sagement sur le lit médical, au centre de la pièce dont les parois cliquètent, crépitent, clignotent, l'enfant a bien plutôt l'air de vivre un cauchemar. Il se montre de plus en plus nerveux et agité. Il grince des dents. Serre convulsivement sa tête entre ses mains crispées. L'assistante, qui ne sourit plus,

doit l'attacher sur le lit, non sans mal. Comme les soubresauts ne se calment pas, il faut appeler la seringue à la rescousse et injecter un puissant sédatif.

À la fin de la consultation, Sideris est aussi malléable qu'une poupée de chiffons, fixant le vide avec des yeux morts. Iorgos doit le traîner comme un fardeau tout au long de leur retour en bus, puis à pied, jusqu'à la tanière de l'arrière-cousin, au Pirée. Un bourru, génie de la réparation. Le père et le fils sont logés pour la nuit dans une pièce attenante à son atelier, encombrée de matériel technique et de pièces de toutes sortes, récupérées de téléviseurs, radios, friteuses, machines à café, radiateurs et autres, qui pourront sauver de la casse des appareils en bout de course. Rien ne cliquète, crépite, clignote supérieurement et Sideris qui sort enfin de sa léthargie n'est pas désorienté.

Le lendemain matin, il faut rapidement libérer la place et aller se promener en attendant le bateau qui part peu avant midi. L'enfant ne semble pas se souvenir de son passage douloureux chez l'Éminent Spécialiste. Passionné par la nouveauté du spectacle, il frétille dans le bruyant tourbillonnement du port, et par moment serre doucement le bras de son père en lui montrant au loin, dans la baie qui scintille, vaste et bleue, les navires solitaires que rassemble la grande ville après leurs longs voyages. Soulagement de Iorgos, qui a mis dans sa poche le tube des comprimés que l'enfant devra prendre le matin avant sa prochaine visite.

Iorgos à son retour au Jardin des Palmes ne souffle pas mot de la panique de Sideris ni de ses pauvres tentatives de rébellion. C'est précisément son absence de perception raisonnée, se dit-il, qui lui a fait voir le laboratoire de l'Éminent Spécialiste comme l'ancre où le surveillaient des bêtes métalliques, prêtes à lui sauter dessus et lui percer la tête. Iorgos dissimule cet aspect de la réalité pour ne pas inquiéter Pénélope ni remettre en question sa

propre fascination. L'éclat du prodigieux cerveau qui sait faire usage des appareils ultrasophistiqués a pris possession de son esprit. Les ombres momentanées sont effacées par les succès à venir. Pour oublier la malheureuse réaction de l'enfant étendu de force dans le laboratoire et chimiquement calmé, le père se projette l'image de son fils dans le futur. Il est assis à un pupitre. Il réussit à se taire et se tenir tranquille. Il est capable de suivre la leçon. Il apprend tout ce qu'il faut savoir pour être pris au sérieux et accepté dans le circuit social. Son père et sa mère ont le droit de mourir en paix. Il est heureux.

Grâce aux comprimés, les rendez-vous peuvent se succéder et se ressembler. Pénélope trouve un peu bizarre que Sideris, au moment du départ avec son père, se montre pareillement fantomatique, mais il revient presque aussi vivant que d'habitude. Elle voit bien que le traitement l'éprouve. Est-ce une raison pour mettre en doute les lumières et la bonne volonté de l'homme d'élite, spécialiste du cerveau ?

Jusqu'au jour où la première facture arrive à l'Hôtel Hélas, terminus postal du rare courrier adressé au Jardin des Palmes. Quand Iorgos lui montre la page d'une luisante blancheur, où le nom de l'Éminent Spécialiste et ses titres sont gravés en relief, il lui semble qu'un serpent lui saute à la figure. Ce serpent a une tête au regard hypnotique et à la langue fourchue, qui est un chiffre : le montant des honoraires. Ils sont plus salés que la Mer Morte. Sous ce chiffre, il y en a un autre, qui est le corps du serpent : le numéro du compte en banque de l'Éminent Spécialiste. Et tout en bas, Pénélope voit la queue du serpent : le nom du cabinet d'avocat chargé des poursuites judiciaires en cas de non-paiement dans les délais prescrits par la loi.

*Pénélope* : Le serpent dans le Jardin des Palmes... Le profiteuse fait passer pour un sauveur... Non ! Je ne me laisserai pas aveugler par son savoir et ses promesses ! Je n'y crois plus !

*Iorgos* : Mais qu'est-ce qui te prend? Tu es folle? Tu ne sais rien de la science, ma pauvre Pénélope, ni des usages de la société. Tu vis hors du monde et tu n'y comprends rien!

Ce que Pénélope comprend, c'est qu'elle n'arrivera pas à convaincre Iorgos. Il faudrait bien plus que des mots, même les plus habilement enfilés en phrases limpides, pour lui ouvrir les yeux. C'est pourquoi elle se tait, le cœur lourd. Inutile de rétorquer, d'argumenter, de batailler. Elle ne cherche pas la victoire sur un adversaire. Elle ne se réfugie pas non plus dans un sanctuaire intérieur. Elle reste sous le feu des sarcasmes de Iorgos mais se tait. Elle affronte sa propre incertitude et fait confiance au silence, créateur elle ne sait comment, ni de quoi.

Depuis ce jour-là le silence devient le nouvel hôte du Jardin des Palmes. Il répond au bourdonnement des lessiveuses, marchant à plein rendement. Pénélope assume son nouveau travail sans économiser sa peine mais ne dit plus que les phrases indispensables à la vie pratique.

*Iorgos* : Qu'est-ce qu'elle m'a exaspéré, cette Pénélope! Je savais parfaitement qu'elle n'était pas d'accord avec moi et n'imaginai pas une minute qu'elle avait pu se résigner à la soumission. Alors pourquoi ce silence? Pourquoi cette passivité? Pourquoi cet entêtement à résister sans prendre les armes, sans discuter, sans souffler mot? Ça m'enrageait!

Si au moins elle m'avait supplié de ne plus emmener Sideris chez l'Éminent Spécialiste qui ne lui en imposait plus! Mais non, elle ne demandait rien, n'interdisait rien, n'expliquait rien.

Moi, j'étais sûr d'avoir raison. Je payais les factures et refoulais le moindre frissonnement d'un doute. Je m'endurcissais dans ma volonté combative.

Seulement le cœur ne suivait plus.

Je me battais obstinément mais avec de moins en moins d'ardeur. Et ce lent refroidissement me terrifiait plus que tout.

J'en devenais malade! Bien entendu, c'était à Pénélope que j'en voulais à mort. Je l'accusais d'assombrir ma vie déjà sombre. Après la foudre qui m'avait arraché la douceur du ciel, c'était comme si la terre se dérobaît sous moi. Je devenais méchant. Je l'étreignais, cette femme à la parole éteinte, comme pour arracher de son corps le secret qui me gelait les entrailles. Elle accueillait ma frénésie à la manière d'une pierre tombale. C'est tout juste si je ne la prenais pas pour une sorcière qui me volait ma virilité et me poussait vers le gouffre.

Ainsi Pénélope a-t-elle senti grandir à l'intérieur même de la maison blanche aux volets bleus et jusque dans le lit conjugal la grande ombre de l'Hôtel Hélas. Non sans angoisse et désolation, elle tient bon dans sa silencieuse rébellion.

Le détournement des eaux et leur canalisation a débuté près de dix ans avant ce jour d'automne où Iorgos me raconte les tribulations du Jardin des Palmes. Elles n'ont pas eu de fin. Quant au traitement de l'Éminent Spécialiste, il a duré une année et demi. Un fiasco. Sideris résiste à toutes les expériences thérapeutiques. Les calmants le rendent de plus en plus morose. Ses joues se creusent. Il devient malingre comme un arbuste dont les racines ont rencontré un roc. Plus muet que sa mère, il se balance sur une jambe puis sur l'autre, les yeux au sol. Un matin où Iorgos doit lui faire prendre ses comprimés avant de l'emmener à Athènes pour sa consultation, l'enfant a disparu.

Son père, anéanti d'angoisse, le retrouve au bout de deux jours et deux nuits dans les montagnes, prostré, assoiffé, hagard, les vêtements déchirés, les pieds et les mains en sang.

Le lendemain Iorgos part seul pour la capitale. Depuis, il n'a plus été question d'un rendez-vous chez l'Éminent Spécialiste, manifesté par une dernière facture.

De ce voyage de la grande solitude et du grand désarroi, Iorgos ne dit rien. Sinon qu'il a ramené, l'ayant trouvé dans une rue du Pirée, rasant les murs et affamé, un ami pour son fils : le chien roux. Alors Feu-Flamme reprend vie et recommence à parler dans sa langue effervescente, qui relaie aux quatre coins du Jardin des Palmes et jusqu'aux alentours de l'Hôtel Hélas le message de la source dont les eaux ont eu leur cheminement emprisonné dans des conduites, rentabilisé, sali, rejeté à la mer comme dans un dépotoir, mais dont le jaillissement, sous la forêt d'arbustes impénétrables, ne tarit pas. Pénélope elle aussi a pu sortir du silence et dans les bras de Iorgos retrouver le délirant accord, plus fort que les mots ou leur absence.

À présent Iorgos me montre l'étendue des blessures dont souffre le Jardin des Palmes. La moitié des vergers ont dépéri. Perdues à jamais les variétés les plus savoureuses des plus beaux fruits de l'île sans nom : les oranges à la pulpe rouge vif, les abricots plus fondants que les baisers de Cléopâtre, les petites pêches roses à la chair translucide. Iorgos en outre ne se pardonne pas d'avoir sacrifié la plupart de ses bêtes, qu'il chérissait comme un peintre ses couleurs. Mais où trouver le temps de soigner des bêtes quand la journée se passe à remplir et vider le bateau, à suer sous les ordres hargneux de Motus, à courir en tous sens sous les criaileries de Moulinette? La bête, maintenant, c'est lui, et on ne le soigne pas!

Tandis que nous quittons les environs de la source, j'interroge mon guide : Pourquoi, une fois payés les honoraires de l'Éminent Spécialiste, le Jardin des Palmes n'a-t-il pas réussi à se libérer de l'Hôtel Hélas?

Iorgos a cru la libération possible.

Dès qu'il a osé exprimer son désir de racheter peu à peu celles des installations qui ne pouvaient être transportées ailleurs, pour

être en droit de mettre fin au contrat qu'il pensait avoir scrupuleusement rempli, il a dû déchanter. Le droit, dans l'île sans nom, n'est pas pour lui. Consulté au chef-lieu, l'homme de loi qui a paraphé, des années auparavant, le testament, est formel. Le plan hydrologique mis en œuvre par l'Hôtel est assorti d'un droit d'exploitation inaliénable, parce qu'il obéit à la lettre au désir des anciens cultivateurs du Jardin des Palmes. La jouissance des terres est accordée à qui les cultive. Or le concept de culture a changé. À l'heure actuelle et dans tous les domaines, cultiver signifie multiplier les profits, rentabiliser au maximum, augmenter la valeur commerciale, exister sur le marché. Cette réalité rend caduque toute autre interprétation. Si les descendants des cultivateurs primitifs veulent intenter un procès à la réalité, qu'ils le fassent... s'ils trouvent un avocat assez débile pour plaider leur cause.

*L'homme de loi* : Il vous faut comprendre, mon pauvre Monsieur, que votre Jardin des Palmes ne vaut quasiment rien. Éloigné de tout, d'accès difficile, il n'offre aucune rentabilité, sinon comme satellite de l'Hôtel. N'êtes-vous pas heureux de servir, si modestement soit-il, le progrès d'une entreprise aussi prospère, qui stimule, par sa réussite exemplaire, toute l'économie de l'île?

Si toutefois vous deviez vous obstiner dans votre refus de collaborer dorénavant avec la direction de l'Hôtel, il vous reste la possibilité d'aller chercher ailleurs un emploi. Inutile de vous dire que je ne vous conseille pas cette folie.

Je sais que vos patrons vous apprécient. Apparemment, vous ne vous rendez pas compte de votre chance. Dommage. Les travailleurs, par les temps qui courent, se ramassent à la pelle. Nul doute que vous seriez vite remplacé. Et vous iriez où? Pour quoi faire? Pour passer votre temps à tirer des sonnettes et vous faire claquer les portes au nez? Qui a besoin de vous? Voyons, voyons... regardez la réalité en face! Marchez avec votre époque! Soyez raisonnable, enfin!

Maîtrisant son envie d'assommer l'homme de loi, d'écrabouiller son sentencieux clapet, de faire gicler le sang sur sa cravate et de mettre le feu à son bureau, Iorgos a écouté sans mot dire et se taisant toujours a passé la porte.

Ainsi le piège s'est-il refermé sur le Jardin des Palmes.

Iorgos m'entraîne à présent sur l'autre chemin qui traverse à l'horizontale, d'une pente à l'autre, la vallée qui était si fertile quand les eaux s'en allaient sans obstacle à la mer. Au loin je vois apparaître une sorte de blockhaus : un cube de béton gris, percé à mi-hauteur par une seule et longue fenêtre étroite en verre dépoli. Il abrite les lessiveuses et une calandre. Autour du hideux bâtiment où Pénélope passe une grande partie de ses journées à trier, mettre en machine, repasser, plier des montagnes de linge qui disparaissent pour se reformer à mesure et à nouveau tourner dans les machines, les champs sont couverts d'une flotille blanche : les draps de l'Hôtel Hélas.

Ils bruissent comme des voiles hissées pour un nouveau départ. Ils se soulèvent et claquent sous le vent de mer qu'ils reçoivent de plein fouet. Dans cette blancheur fugace on dirait que la terre est en partance, plus vraie que nature et plus ivre du large. À l'intérieur même du piège une liberté nouvelle s'est offerte : l'aventure de la conscience.

Plus jamais le père et la mère ne rêvent de remettre sur les rails l'étrange esprit de leur enfant. La foudre qui a frappé Sideris a donné naissance à Feu-Flamme, un être prodigue, donnant bonheur et tourment. Garder le bonheur, se défaire du tourment, c'était logiquement le meilleur des projets, et en vérité le plus nuisible, comme en témoigne le Jardin des Palmes en croissante dégradation. Pas de salut du côté de l'Hôtel Hélas. Rien que des prétentions et du mépris. Cette leçon-là, Pénélope et Iorgos l'ont apprise grâce à Feu-Flamme, qui ne sait pas réfléchir ni calculer.

Moi j'aimerais bien savoir comment Pénélope, que je ne peux pas interroger et dont l'activité à l'écart du monde me passionne, comment Pénélope, au début, a accueilli les transformations planifiées par l'Hôtel Hélas. En revenant vers le croisement des deux chemins traversant la vallée, je pose la question à Iorgos.

Après la signature des papiers englobant le Jardin des Palmes dans sa toile en extension, la Grande Araignée ne revient pas. Les ingénieurs affairés, en passant avec leurs plans sous le bras, saluent à peine la simplette, même pas complaisamment lascive, qui a pour fils un demeuré. Les ouvriers par contre apprécient la bonne cuisine de Pénélope, rient avec son gamin bizarre, refilent des bouts de viande au chien. Tous sont un peu amoureux de la reine à la couronne absente, devant laquelle on n'a pas idée de lancer, comme d'habitude, des plaisanteries salaces. Puis ces hommes en jaune, orange ou vert, selon les couleurs de leur entreprise, quittent le Jardin des Palmes, ayant fini de porter les lourds matériaux, de creuser, bétonner, monter les murs, poser les énormes tuyaux, installer le générateur, les conduites électriques, les machines.

Alors la solitude fissure le courage de Pénélope. Iorgos absent toute la journée et emmenant souvent Sideris, elle se retrouve parquée dans l'isolement des tâches domestiques, auxquelles s'ajoute son lourd travail de lingère dans le bruit des lessiveuses. Elle se sent canalisée et soumise elle aussi à la dure loi du rendement, comme l'eau en provenance de la source, qui maintenant irrigue les intérêts de l'Hôtel Hélas. Tant qu'elle peut s'imaginer que sa peine sert à améliorer l'avenir de son fils, elle ne bronche pas. Tout change et d'une seconde à l'autre avec l'épisode de la facture aux venimeux crochets. À partir de là l'endurance n'est plus résignée : elle devient acte de résistance. Contre la loi du profit. Comme l'épouse d'Ulysse en son temps, Pénélope ne se soumet pas aux prétendants, qui d'avance font le deuil de l'homme dont la valeur n'est pas mesurable selon les

critères de l'Hôtel Hélas. Or les prétendants ne manœuvrent plus dans le palais du noble voyageur au retour toujours plus improbable : ils occupent les cerveaux. Dont celui de Iorgos. En résistant aux illusions de Iorgos, qu'elle a partagées un temps, Pénélope résiste à la domination, ennemie de l'érrance humaine et de Feu-Flamme, son guide inespéré.

Ainsi Pénélope, qui sape en silence les fondements de l'Hôtel Hélas, sort-elle de son emprisonnement dans une fonction définie, rémunérée par l'Hôtel Hélas. Elle ne travaille plus que pour libérer le père de Feu-Flamme : le résistant qui ne s'est pas encore réveillé. Elle lave et lave dans le fortin utilitaire devant lequel, sans s'évader de leurs fils métalliques, les draps lavés bondissent à l'air libre. La beauté de la terre, du ciel et de la solitude réapparaît.

Déjà le soleil d'automne a accompli presque tout son voyage au-dessus de l'île et les ombres s'allongent dans le Jardin des Palmes. Sans plus parler nous prenons le chemin du retour, au bout duquel se devine le point coloré du petit bateau dans la brillance de la mer. Iorgos hâte le pas. Avant de repartir pour l'Hôtel Hélas, il lui faut charger son âne et emmener à bord plusieurs paquets bien ficelés de linge propre et une des machines à laver, tombée en panne. Je lui propose de partir seul en avant. J'ai besoin de me reposer un moment avant de rejoindre la maison où Pénélope doit être occupée elle aussi par les préparatifs du départ. J'ai dû m'assoupir, assise au bord d'un champ aux herbes folles... J'entends des oiseaux chanter leur chant du soir et découvre, réunis au-dessus du Jardin des Palmes, le soleil rouge et la lune pleine, tandis que des nuées de plomb s'amoncellent du côté de l'Hôtel Hélas, par-delà les montagnes.

Soudain le chemin sombre, qui mène à la mer, se met à danser sous les bonds du chien roux, devant Feu-Flamme dont la main droite virevolte. Je me lève en hâte. Le moment des

adieux est-il donc si proche? Vertige. Pourtant je ne sais pas vers quelle fête ni vers quelle agonie je m'avance en courant à la rencontre du messager à la parole indéchiffrable. Il est venu pour m'entraîner plus loin que la maison, en direction du dépérisant palmier, à la colonne d'une hauteur impressionnante.

Le bateau n'attend plus que ses passagers, dont le vieil âne, bien entendu. Il est déjà là. Il montre par des coups de tête et des piaffements excédés à l'intention des quelques mouches qui zigzaguent dans les parages sa récalcitrante humeur, toujours aussi noire quand il voit venir l'épreuve qu'il redoute entre toutes : partir! Ce qui signifie monter à bord de cette espèce d'étable étroite et branlante, qui ronfle comme un troupeau de vieilles biques, donne le tournis et fige les sangs. Mais rien à faire! Il faut en passer par là, être traîné de force, poussé, hissé, coincé parmi les gros ballots, qu'il n'a par contre aucunement rechigné à transporter sur la terre ferme. Pourquoi l'absurde engeance des courtes oreilles à deux pattes le contraint-elle à quitter les bons prés bien solides, qui ne risquent pas d'aller danser à des kilomètres de chez eux? Voilà ce qu'il n'arrivera jamais à comprendre et moins encore à supporter!

À quelques pas de l'embarcadère, Pénélope a installé quatre tabourets autour d'une petite table, sur laquelle du pain, des olives, des boulettes épicées, des petits poissons marinés et des poivrons grillés, rouges et jaunes, entourent une bouteille d'ouzo et un pot ventru qui garde fraîche l'eau de la source, le trésor du Jardin des Palmes.

Alors que ce repas du départ touche à sa fin et que se lèvent une dernière fois les trois verres où il nous semble boire la brume du crépuscule et le scintillement de la première étoile, Feu-Flamme s'est mystérieusement éclipsé. Il surgit, quelques minutes plus tard, tenant entre ses bras un volumineux paquet, enveloppé dans un grand torchon à carreaux bleus et blancs.

L'ayant posé délicatement sur la table, d'où Pénélope s'est hâtée de retirer les plats vides, *floup!* le magicien fait apparaître... une grosse radio à piles avec son lecteur antédiluvien où *Clic! Clac!* une cassette s'enclenche.

Miracle dans le Jardin des Palmes : Oh musique!

Surpris, le vieil âne secoue ses longues oreilles. Délivré de ses appréhensions il se tourne vers nous et s'abandonne lui aussi au sonore embarquement... Oh musique!

La petite flûte et la clarinette, l'alto et la contrebasse, le bouzouki, sans oublier, par moments, tantôt en cadence, tantôt à contre-temps, les claquements de mains des spectateurs invisibles, accompagnent une voix d'homme ou de femme. Ils chantent seuls ou de concert et leurs paroles, aussi incompréhensibles pour moi que celles de Feu-Flamme, n'en sont que plus éloquemment rythmées et syncopées. Ondulantes, frissonnantes, les chansons s'élèvent avec des vigueurs de chevauchées lointaines, des soupirs de bergers solitaires, des arabesques de farandoles endiablées, des roucoulements d'extase, des battements de cœurs nomades, enivrés, brisés, fidèles au-delà de la mort... au-delà... ici même... Oh musique!

Les hautes palmes se découpent en noir sur une ouverture de ciel encore limpide et d'une clarté plus tendre que lumineuse, car les derniers embrasements ont disparu et la lune est cachée par les nuages qui s'avancent. Plus rien ne se distingue nettement alentour, sinon l'ombre du bateau sur l'eau vaguement phosphorescente.

Iorgos alors se lève pour allumer une lanterne suspendue à un fil de fer qui parfois sert encore à l'étendage des filets de pêche. Fumant un peu et grésillant, la lanterne projette un cercle d'or, qui oscille quand un coup d'air plus vif s'élève de la mer toute

proche, dont le chuintement cadencé sur la grève prolonge à chaque intervalle de silence la musique impétueuse, qui rend plus tangible encore, à l'heure même des adieux, le paradis.

Iorgos n'est pas revenu s'asseoir à la table. Il s'est accroupi, la tête inclinée et les mains posées sur les genoux, au centre de la scène ronde et par instants mouvante que crée la lumière de la lanterne. Les regards se concentrent sur sa chemise blanche, immobile comme un grand oiseau, qui s'apprête pour un grand départ. Les premières mesures d'une nouvelle danse cherchent le cœur de la nuit. Dans l'ombre, Pénélope, doucement, s'est mise à frapper des mains. Feu-Flamme, étonnamment silencieux, tient dans ses bras le chien roux, dont les yeux luisent comme des gouttes ardentes. La nuit vibre... Le cœur unique défaille de désir... L'éclair commence à danser... Le danseur, lentement, ouvre les bras. Lentement déplie son corps, dont la croix vivante se met à tourner, lentement.

Il fléchit d'un côté puis de l'autre un genou, comme s'il était près de tomber, pris de vertige, et soudain frappe le sol du plat de la main, se redresse comme une voile après la bourrasque et marque avec des sauts, des écarts, des bonds d'un côté puis de l'autre et des torsions des jambes dans les pantalons couleur de ciel usé, alors que la chemise blanche aux bras écartés reste quasiment immobile, à la manière d'un balancier au-dessus du vide, il marque le rythme lent toujours, que Pénélope n'a pas cessé d'accompagner avec le tambourin de ses deux mains, lançant de temps à autre un cri rauque, à la ferveur douloureusement contenue.

Alors le danseur martèle du pied le sol, se frappe un genou puis l'autre et à nouveau bondit, frappant de la main par terre et se dresse comme un prophète aveugle aux bras ouverts, qui tourne avec lenteur dans la nuit, élargissant à l'infini le cercle de la lumière incertaine.

*C'est la danse du guerrier blessé.* Je connais son nom pour l'avoir vue maintes fois danser par des marins, tant d'années auparavant, à Patmos. L'interprétation toute personnelle qu'en donne Iorgos, dans le Jardin des Palmes, est surprenante. Non seulement par l'insistante lenteur et la force paisible qui s'en dégagent, mais parce qu'il a supprimé toutes les figures plus ou moins acrobatiques. Or ce n'est pas la difficulté du numéro qui rebute Iorgos, auquel ne font défaut ni la vigueur, ni la souplesse, ni l'habileté, mais le retournement spectaculaire du guerrier blessé en virtuose élastique et triomphateur. Blessé, le guerrier l'est pour la vie, dans la danse de Iorgos. Le guerrier aux mains nues s'interroge douloureusement sur la guerre qu'il a menée. Sur l'état de guerre. Sur l'acharnement à vaincre. Sur le défi à l'ennemi foudroyant. Un véritable ami. Car Iorgos n'a pas combattu un adversaire ordinaire, ni quelque génie des batailles, ni le diable ou son ombre... mais le feu qui frappe en plein cœur.

Et la danse dit qu'il est vaincu.

Et la danse dit qu'il est vainqueur.

Le combat si rude avec l'inconnu, qui le laisse à la merci de l'Hôtel Hélas et de ses entreprises irréparablement guerrières, l'a délivré de la guerre. Le grand souffle de la paix profonde, qui ressemble à un soupir, a soufflé sur l'île sans nom.

Quelle femme est l'égale d'un tel homme?

Quel abîme de solitude et quel accord...

Les relie l'un par l'autre à leur libre envergure?

Tandis que Iorgos se retire dans l'ombre, Pénélope est entrée dans le cercle d'or animé par un léger bercement. Éclairé d'en bas par la lumière vacillante, le haut palmier frémit. Une musique de mille derviches endiablés par un divin amour tourne à présent comme un lumineux carrousel dans la nuit du Jardin des Palmes.

Pénélope semble pourtant se refuser d'abord à l'irrésistible délire et à Iorgos, qui a mis un genou en terre à la lisière du cercle d'or, frappant des mains en cadence et laissant échapper par instant comme un gémissement.

Hiératique dans le grand scintillement sonore, les bras collés le long du corps, la danseuse bouge à peine et frappe seulement du talon, à contretemps. Puis ses bras se tendent en avant, mains ouvertes à la verticale, en un geste quasiment hostile et qui commande la distance, les yeux grands ouverts, indéchiffrables. Point de sourire. Tout à coup, mains aux hanches, avec des trépignements qui s'accélèrent, son corps tourne sur lui-même, tourne encore, par saccades, puis plus vite, encore plus vite, jusqu'à devenir un vivant tourbillon. Alors la danseuse, qui tourne toujours, ouvre doucement les bras et le mouvement peu à peu s'apaise. Le corps tout entier sourit, comme s'il s'abandonnait à la caresse heureuse qui déferle sur le Jardin des Palmes. Dans cet étrange retournement, une tout autre danse a commencé, légère et jubilante. Le corsage, sur la jupe noire qui ondoie, jette des brassées de couleurs. Les mains chantent. Les pieds ne touchent plus le sol que pour multiplier l'envol.

Puis soudain la rosée d'étincelles s'éteint. Il ne reste plus que la figure de pierre, à la solitude rébarbative, qui ne laisse rien voir des profondeurs en gestation. Le cercle d'or semble veuf et le haut palmier orphelin. Le cœur se serre. La musique a beau se déchaîner... éclater d'enthousiasme... étreindre avec passion la nuit folle... La danseuse lui résiste.

Renversante est la libération!

De nouvelles ailes se déploient autour du corps dont les mouvements déliés, harmonieusement agiles, paraissent ne plus obéir à la pesanteur mais voguer dans la vibrante fluidité des espaces inconnus.

Il y aurait donc deux femmes dans cette nouvelle Pénélope? Jamais de la vie! Se rencontrent sur l'île sans nom comme à l'intérieur des êtres deux mondes entre lesquels, au gré de circonstances particulières et imprévisibles, un choix est offert. Pénélope qui n'a pas éludé l'épreuve incarne la ferveur unique. Son corps inébranlable dit *non* à la tyrannie de l'Hôtel Hélas, tandis qu'il se ranime dans le Jardin des Palmes à son déclin. En dansant sous la lanterne à la minime lumière Pénélope donne toute son ampleur au *oui* du vivant consentement, qui dépasse la séparation des mondes ou leur aveugle enchevêtrement.

Iorgos, tant aimé et tant contrarié, s'est levé.

Dans le silence où s'annonce une autre danse, il a pris dans ses bras Pénélope, qui vient poser sa tête contre son épaule, dont l'odeur la trouble, dont le creux la plonge dans le ravissement, dont la chaleur la bouleverse et pénètre au plus secret de ses entrailles, qui répondent par un long tressaillement.

Alors ensemble ils dansent, inconnus l'un à l'autre, habités par le soupir de lointains voyageurs dérivant à la recherche de la flamme ailée...

Et dans le cercle d'or  
Un seul corps  
En fusion  
Tourne et tourne encore  
Et tourne en pluie d'étoiles  
Dans le berceau léger  
De la nuit infinie



*Désastre*



La lueur frêle dans le Jardin des Palmes n'est déjà plus visible. Pénélope, là-bas, ne doit plus pouvoir suivre des yeux le fanal au loin du bateau ni son phare. Ayant rangé la lanterne dans la cabane de pêcheur, avec la table et les tabourets pliants, elle retourne à présent vers la maison solitaire dont la confuse blancheur lui apparaît comme un fantôme familier, immobilisé dans la nuit sombre, désertée par l'incandescence de la musique et de la danse.

Pour nous plus d'ouverture dans le mur de la falaise ni entre les nuages. Ils ne laissent plus passer le moindre souvenir d'étoile et dissimulent la lune comme un visage sous un casque noir de motard. Le phare du petit bateau trace un court chemin qui monte, descend, tressaute, se frayant un passage parmi l'innombrable et mugissante armée à l'incessant roulement. J'ai froid. L'idée du lit confortable qui m'attend à l'arrivée ne me réchauffe pas. Isolée en moi avant même de voir apparaître le néon blafard du grand bâtiment, dont Iorgos ne sait rien des ténébreux sous-sols, je tombe dans le piège d'un ressassement funèbre. Est-ce qu'il n'est pas pire d'étouffer sous la domination d'un Hôtel Hélas aux dimensions du monde entier, que d'être avalée par la mer et de suffoquer dans une effroyable mais au moins plus prompte asphyxie? Dans mon cauchemar éveillé, je vois grouiller sur la terre jusqu'à la fin des temps une foule d'insatiables gouvernantes et d'infantiles patronnes, d'hommes à tout faire et de femmes consentantes ou qui criaillent pour rien, de professeurs subtilement grinçants et de bons docteurs monstrueux de lâcheté, d'imbéciles tant hilares que geignards, de crâneurs, de pervers et de puissants céphalopodes aux bras souples et visqueux, qui collent partout leurs ventouses et me dégoutent de vivre, lambeau minable de nuage noir que je suis, incapable de déchaîner le déluge qui nettoierait tout ça!

Feu-Flamme? L'approche de l'Hôtel Hélas me l'a presque fait oublier. Je le vois qui se penche vers l'âne désorienté, abattu par son triste sort, affolé par les mouvements incompréhensibles du voyage en mer. Il lui gratte doucement le front, pour l'aider à s'évader de sa confuse terreur. Mais l'animal se dégage soudain d'un coup de tête exaspéré, repousse la main compatissante et secoue ses longues oreilles de vieux sceptique, l'air de dire...

*Le vieil âne* : Ça brinquebale toujours aussi méchamment par là-dessous! Ça me fait mal dans tous les os! Ça m'écœure! Ça va finir en catastrophe! Alors à quoi bon tes caresses, pauvre insensé, si tu ne peux pas me rendre ma tranquillité?

Feu-Flamme, désolé, baisse les yeux comme s'il se reprochait les tourments du vieil âne, son obstination malade et son incurable méfiance. Il ne sait pas que son geste, bien qu'inutile à ce qu'il semble, me libère de la hantise aveugle.

Étranger sur la terre, où il ne suit pas le droit chemin des réflexes et réflexions rentables, Feu-Flamme veille sur le voyage inconnu, qui échappe à la domination de l'Hôtel Hélas, dont il ne peut pas se préserver lui-même, ni sauver personne.

Feu-Flamme pressent que le pire est proche. Il y a sur son visage une tristesse, une fatigue, une attente angoissée. Il ne dit rien. La parole effervescente ne monte plus à ses lèvres. Il a même renoncé, finalement, à déranger le vieil âne qui macère dans son humeur lugubre. Le récalcitrant ne manque pas de tourner sa tête grise dans sa direction, hochant ses longues oreilles pour lui signifier, courroucé, son immense déception. Il n'y a pas besoin d'être fine psychologue pour entendre le vieil âne marmonner en lui-même :

*Le vieil âne* : Je me doutais bien que toi aussi, après ton affectueux cinéma, tu allais me laisser tomber!

Une tache blême apparaît maintenant du côté de la terre. Pas de brasier, cette nuit, pour servir de point fixe dans la manœuvre d'approche. Iorgos à la barre, qui ne doit compter pour l'abordage que sur le phare de son bateau, fixe la belliqueuse agitation des vagues, l'air tendu. Il a pourtant une si longue pratique de ces allers et retours par tous les temps... Quelque chose d'autre doit l'inquiéter à part la mer mauvaise, la force du vent, le ciel bouché... Quoi donc?

Le chien lui aussi se tient en alerte, oreilles rigides, museau levé. Qu'est-ce qu'il peut entendre au-delà du vacarme incessant de la houle? Un frisson parcourt son échine. Pourquoi?

Qu'est-ce qui va se passer, qui d'avance me broie le cœur?

Déjà s'impose le néon soulignant la haute façade de l'Hôtel Hélas. Iorgos a mis le cap sur le port, où les yachts à l'ancre ressemblent à de blancs sarcophages dans l'obscurité d'une crypte. Habilement dirigé, le bateau s'est rapproché de l'appontement, qui semble tout à coup sauter à sa rencontre dans le pinceau du phare. Déjà le moteur est coupé... L'amarre jetée de main de maître attrape le poteau... Le bois de la coque grince en touchant le bois cerclé de fer.

C'est alors que le désastre a commencé.

Soudain un éclair rouge et tournoyant perce le ciel. Un puissant projecteur assaille la terre. Un vrombissement suraigu domine le fracas des vagues en bataille, tandis qu'un souffle violent fouette la mer.

Impossible, tout d'abord, de comprendre ce qui arrive. Puis la forme oblongue qui vole presque au ras du sol se précise : un hélicoptère.

Feu-Flamme a semblé exploser hors du bateau qui tangué follement et le déchirement d'une panique atroce l'a précipité dans le sillage de l'énorme engin qui cherche à atterrir à proximité de l'Hôtel Hélas. L'adolescent gravit à une vitesse effrayante le chemin rocailleux et le chien roux court derrière lui. Iorgos me crie quelque chose. Il reste coincé par l'âne qui s'est malencontreusement relevé puis lourdement affaissé contre le plat-bord. Iorgos n'arrive pas à le faire bouger, ni à dégager sa propre jambe, que bloque l'arrière-train de l'animal, plus inerte qu'un tas de pierres. Il crie dans l'assourdissant vacarme et je n'entends pas les mots mais seulement la terreur dans sa voix, qui me supplie de me hâter. Sans bien savoir ce que je fais, ni ce que les événements attendent de moi, je réussis à sauter sur la jetée malgré les soubresauts du bateau et cours de toutes mes forces, pantelante, noyée d'effroi.

Qu'est-ce que j'aurais pu empêcher ?

J'entends les hurlements du chien, de plus en plus déchirants.

Je ne suis même pas arrivée assez vite pour assister au drame.

Personne d'ailleurs n'a rien vu.

Le gyrophare continue de projeter ses flammes froides, aveuglantes, mais les pales du rotor tournent au ralenti. Un sifflement perçant succède au formidable vrombissement. L'appareil est posé sur le tertiaire prévu pour son atterrissage, à une centaine de mètres du porche à la lanterne solennelle, éclairant un groupe de quelques ombres. Elles semblent hésiter à s'avancer plus loin. Elles observent la coquille vaguement lumineuse de la cabine où d'autres ombres s'agitent. Je ne sais pas où me diriger. J'avance comme assommée vers la machine qui pulse du rouge violent. Le chien hurle toujours. Son hurlement pleure et ulule misérablement. Pas de doute : le mal est fait. Le mal ne peut plus qu'empirer. Quel mal ? Nulle part je ne vois Feu-Flamme et dans mon épouvante je n'arrive pas à comprendre d'où provient la sinistre lamentation du chien.

La porte de l'hélicoptère glisse contre le fuselage et une souple silhouette saute à terre. Une femme, d'après son cri strident quand le chien roux, s'élançant hors de nulle part, bondit contre elle en grondant.

Aussitôt cinq hommes jaillissent de l'engin comme des paras en mission. Le plus prompt fait taire le chien d'un coup de botte. Un second coup l'expédie dans la nuit comme un ballon au but.

Mais où est Feu-Flamme ?

Anéantie, je ne peux plus avancer d'un pas.

Un des hommes braque maintenant sur la scène un projecteur, tandis qu'un autre tient une caméra et filme l'arrivée sur l'île sans nom de la Belle Barbarella, dont l'identité ne fait plus de doute, tant elle est conforme au portrait qu'en a tracé le Professeur Subtil. L'héroïne médiatique vient de remonter dans l'hélicoptère et avec l'autorité décontractée d'une maîtresse de la mise en scène rejoue pour l'image sa descente sur terre, en secouant négligemment sa chevelure fascinante, aux longues mèches colorées de feu et de flamme.

Pendant que bourdonne la caméra, un sourd gémissement se fait entendre. Le chien sans doute. Quittant pour un instant la Belle Barbarella, le projecteur balaye les alentours. Le chien roux gît contre un bloc de pierre et ce n'est pas lui qui gémit. Il a l'échine disloquée. Son museau trempe dans une flaque de sang. Son regard vide a rencontré la nuit sans fond que la lumière de l'homme aux bottes ne peut plus atteindre, ni la douleur supplicier d'angoisse et de misère.

Je vais fermer les yeux pour ne plus rien voir quand je vois Feu-Flamme. Il est couché sur le dos. Il a les bras étendus. Son corps est barré par un des longs patins d'atterrissage, qui à l'insu de tous l'a écrasé.

Le projecteur vient de découvrir la cause des gémissements. Des cris fusent. Des ombres effarées courent dans tous les sens. Les mots *Police, Médecin, Hôpital* passent de l'un à l'autre des spectateurs, répétés en plusieurs langues comme un oracle unanime, une formule pour dompter le malheur, une échelle de secours à portée de main dans l'inexplicable.

C'est à ce moment-là que Iorgos, en boitant, parvient, hébété, sur les lieux. Il veut s'approcher mais un des hommes aux bottes vocifère, brassant l'air comme pour chasser une nuée d'insectes :

*L'homme aux bottes*: Out of here! Leave the place! Away everybody! Away! Away!

Car le pilote remet en marche le moteur pour dégager le blessé en soulevant l'appareil. Le ronflement strident recommence à vriller la nuit. L'hélicoptère, qui ne peut se poser ailleurs à proximité, trace de larges cercles au-dessus du tertre fatal, pendant que les boys de Barbarella, secondés par un Motus électrisé par la sanglante péripétie, amènent une bâche, la placent sans ménagements sous le corps, puis tirent le tout à l'écart, en direction de l'Hôtel.

Oscillant sur ses patins, le monstre au souffle de cyclone va toucher une seconde fois la terre. Prise de tremblements, il me semble vivre le début du drame, comme si j'étais Feu-Flamme, dans sa terreur. Sa présence en moi ne peut pas s'empêcher de se précipiter vers l'œil rouge qui lance de tournoyants éclairs et de tomber, invisible, hors du puissant faisceau du phare d'atterrissage. Saisie de stupeur, j'éprouve à mon tour l'attirance panique pour le vacarme d'enfer à nouveau déchaîné. Je reçois comme un coup au visage le choc entre l'être vulnérable, à l'infinie faiblesse, et la machine dont le pilote et les occupants, protégés dans la bulle d'acier et de verre qui exalte leur importance, ne se sont aperçus de rien.

Est-ce que l'évidence du désastre va leur ouvrir les yeux ?

Le Bon Docteur Amen-à-tout en longue robe de chambre et pantoufles s'avance à pas précautionneux vers le corps dont les vêtements ont été déchirés par les boys aux bottes pour mettre à nu les plaies. Après avoir vaguement trituré le visage du blessé et appuyé ses doigts boudinés sur son poignet, il se relève en geignant à cause de sa sciatique et branle du chef, sans cacher son écœurement. Il est clair qu'il ne faut pas compter sur lui, ni d'ailleurs sur personne, pour réparer ces chairs en bouillie, qui ne vont pas tarder à se figer définitivement.

Iorgos foudroyé tombe sur les genoux aux pieds de son fils. À demi-inconscient, le front baigné de sueur, il s'applique à délicatement lui retirer ses sandales et comme s'il se souvenait du petit enfant qui un jour avait pris froid en faisant voguer durant des heures, dans le libre cours d'eau qui traversait encore le Jardin des Palmes, des coques de noix auxquelles son père avait fixé par des gouttes de cire une allumette pour le mât et deux minuscules triangles découpés dans du papier blanc pour les voiles, il lui masse doucement les chevilles et les pieds, qu'il serre par moments dans ses mains et qu'il embrasse en murmurant une prière étrange. Elle ressemble à l'appel d'un marin égaré en mer, loin de toutes les côtes habitées. Sans cesse revient le nom de Sideris, comme un bruissement gémissant dans les palmes du haut palmier absent.

La clique de l'hélicoptère a disparu dans l'Hôtel. Ils ont eu juste le temps de se remonter le moral avec un whisky car déjà ils sont de retour et investissent les lieux. Les boys aux bottes se placent aux endroits stratégiques, braquant projecteurs et micros. La Belle Barbarella, l'idole de la télévision italienne, tient la caméra et filme.

Indignée je bondis sur elle, comme le chien roux.

Elle trébuche, stupéfaite, puis crie à la cantonade :

*Barbarella* : Ma chi è quella? Hey! Who are you? The mother?

*Moi* : Je suis la mère, oui.

J'ai dit cela sans réfléchir et sans le vouloir. Or cette maternité qui dépasse les limites imposées par la nature, les lois, les traditions sacrées, cette maternité est tellement inattendue qu'elle me sidère, moi la première. Sa déraison même résiste à l'inévitable. Au paroxysme de l'impuissance, elle agit. Elle n'a aucun droit pour intervenir et sans se protéger ni de la violence ni du ridicule elle manifeste la dignité de la souffrance, la grandeur de la mort, l'honneur de vivre hors image.

La tragédie ne sera pas détournée en drame spectaculaire et marchandise télévisuelle : la Belle *Barbarella*, sa caméra vacillant à son poing, a reculé.

Elle esquisse une moue apitoyée mais son regard assure qu'elle n'est pas femme à se laisser duper. Je ne suis pas la mère du gamin : elle l'a compris. Pas une hallucinée non plus. Alors pourquoi est-ce que je lui saute à la figure avec une maternité usurpée, de bête humaine surgie du désastre, qui ne reconnaît pas le prestige de la professionnelle des médias et l'entrave en pleine opération? Qu'est-ce que je fais là? Qu'est-ce que je demande au juste? Qui me soutient? Dieu le Père? Le fin mot de cette histoire échappe à *Barbarella*. Alors, comme si elle avait manqué une marche et failli perdre son bel équilibre, elle fait semblant de maîtriser la situation. Elle pourrait d'un signe mettre en branle un de ses boys pour me forcer à dégager. Elle pourrait s'assurer sans peine la liberté de filmer. Le gamin, le sang, l'hélicoptère... une scène pareille ne se retrouve pas tous les jours! Elle se vendrait cher sur le marché de l'image! Elle pourrait même servir d'introduction pathétique à sa mission de

reporter sans peur et sans retenue, démasquant les abîmes de la dissimulation. Pourtant Barbarella renonce... Elle se gardera de paraître une froide ambitieuse et une sans cœur. D'ailleurs l'accident l'a déprimée, elle aussi. Momentanément privée de l'œil qui enregistre pour retransmettre à des milliers d'yeux, elle ne se risque plus à regarder le gamin. Quel affreux gâchis! Et pire que tout : une ni vue ni connue se permet d'ébranler son célèbre culot, sous le nez des cinq robots à ses ordres, musclés d'agressivité. Elle enrage mais ne le montre pas. Elle se contente de hausser les épaules, comme pour chasser de son esprit la soit-disant mère, une gêneuse inclassable, puis se dirige à grands pas vers l'Hôtel Hélas.

Éructant quelques épais jurons les boys aux bottes rengainent leur matériel et suivent le mouvement de repli. Les spectateurs dont le nombre a augmenté se garent d'un côté et de l'autre du porche. La voie est libre pour la brigade masculine et sa fière commandante, qui s'esquivent à l'intérieur.

Agenouillé à côté de Feu-Flamme, un jeune homme inconnu lui baigne le front avec une serviette qu'il trempe, pour la rafraîchir, dans l'eau d'une cuvette jaune. Elle brille, cette cuvette jaune, comme la lueur d'une fenêtre allumée dans les ténèbres d'une nuit d'horreur. Il n'y a certes aucun espoir de ranimer le blessé, mais la présence du jeune inconnu à la cuvette jaune rend moins définitivement triomphant le cruel non-sens.

Tandis que Iorgos cassé en deux, trop sonné pour se relever, reste soudé aux chevilles de son fils comme aux racines de l'agonie, je m'écroule près du visage livide sous la couronne des cheveux noirs entremêlés de terre, car Feu-Flamme s'est vainement débattu sur le sol où l'a cloué sans le voir la machine énorme au hurlant moteur. Les gémissements s'amenuisent. Le souffle se fait plus haletant et plus rauque. Les yeux fixes ne distinguent plus rien.

Pourtant, dans un douloureux tremblement de ses lèvres qui peinent à s'entrouvrir, Feu-Flamme laisse fuir un nom à peine audible : *Zohra...*

*Le jeune inconnu* : Zohra ? Qui est-ce ?

*Moi* : Une jeune fille, en service à l'Hôtel.

*Le jeune inconnu* : Je vais la chercher !

Sur le porche à la lanterne solennelle où elle se tient aux aguets, la patronne l'arrête. Pâle et les traits tirés, avec un air de petite fille malingre déguisée en reine dans une ample robe d'intérieur en lourd velours grenat, elle lui barre le passage. Lui serre convulsivement le bras. Le supplie d'une voix dolente à la fois et pleine de reproches. Lui caresse la joue. Son fils ? Revenu de Paris ? Arrivé dans l'hélicoptère ? Est-ce possible ? Je vois qu'il parle gentiment et essaie de se dégager sans rudesse. Mais la malheureuse Perruche ne le lâche pas. Elle l'agrippe au contraire plus farouchement, tout en le morigénant plaintivement. Le jeune homme alors, d'un mouvement brusque, la repousse pour s'engouffrer dans l'Hôtel Hélas.

Va-t-il trouver Zohra ? Avant qu'il ne soit trop tard ?

Feu-Flamme, dans son ultime appel, a mis sa vie entre les mains de Zohra, comme s'il dépendait de la jeune fille rebelle que ce fil de vie, qui va casser d'un instant à l'autre, soit perdu ou continue de se dérouler au-delà des évidences de la destruction et de la mort.

Tout à coup la fracassante approche d'un second hélicoptère prend possession des lieux. La police. Barbarella jaillit comme une fusée hors de l'Hôtel avec ses boys et braque sa caméra. Des géants sanglés dans un fier uniforme, arme à la ceinture, torche

au poing, sautent hors de l'engin qui passe en rase-mottes puis remonte, vire, prend de la vitesse, file au loin, disparaît. Des talkie-walkie crépitent. Des ordres sont hurlés. Les spectateurs avides d'obéissance et de nouvel effroi serrent les rangs. Motus, qui revit la mâle époque des militaires, exulte.

Feu-Flamme ne revoit pas Zohra la rebelle, son amie à l'Hôtel Hélas, dont la si brève rencontre l'a si profondément marqué. Dans le formidable tumulte, la confusion, l'excitation générale, il ne respire plus. En silence il a rendu son dernier souffle et sur son visage d'une blancheur de lune émergeant du nuage de ses cheveux noirs les signes de la douleur commencent à s'effacer.

Dans sa mort comme dans sa vie...

Feu-Flamme a passé inaperçu.

Son père se relève enfin.

Il se tient droit comme un mât qui a perdu sa voile.

Ou comme le haut palmier à la colonne...

En deuil du jaillissement des eaux.

Il ne répète plus le nom de son fils.

Il se penche pour lui fermer les yeux.

À partir de là je ne vois plus rien. Une pluie de cendres est tombée sur moi. Je voudrais me remettre debout. Je me traîne en avant comme un sac de cendres. Je suis lourde, écrasante. Il faut que j'aie me débarrasser de moi. Mais où? Dedans, dehors, partout mon cœur en cendres envoie du noir. Mes pieds glacés sont collés au sol. Mes mains pendent comme des chiffons pleins de suie. Vaguement je vois passer dans la nuit grise une blancheur qui chancelle. Un peu de bruit remue la cendre et la cendre retombe, asphyxie, ensevelit jusqu'au souvenir d'une incandescence quelque part.

Puis le cerveau comme une machine branchée à la tuante habitude de vivre recommence à enregistrer ce qui se passe.

Les policiers ordonnent à Iorgos de les suivre. Pas question de lui donner le temps d'aller chercher Pénélope. Ils ont réquisitionné l'hélicoptère de Barbarella, où le père a pris place à côté du corps de son fils, qui va faire son ultime voyage à Athènes, pour être mis au frigo à la morgue, avant l'autopsie.

Le courage de Iorgos l'abandonne. L'impossibilité de retourner au Jardin des Palmes pour annoncer lui-même la nouvelle à Pénélope et la serrer en pleurant dans ses bras le torture comme un insoutenable renouvellement du supplice.

Dans quelques heures Pénélope va apprendre, par la radio qu'elle écoute en prenant son café du matin, l'événement de la nuit et la mort de son fils. Elle recevra ce coup dans une solitude implacable, sans une âme pour la soutenir dans sa douleur, sa révolte, son effondrement, sans aucun moyen de revoir le corps bien-aimé, sans pouvoir le bénir de ses larmes, sans savoir ce que devient Iorgos et harcelée par les pires appréhensions.

Anéantis tous les trois, les amis de Feu-Flamme : Zohra condamnée à rembourser on ne sait quels mafieux en travaillant dans les cuisines de l'Hôtel Hélas, le malheureux jeune homme arrivé en compagnie de l'éblouissante Barbarella et moi qui reviens du Jardin des Palmes, où la musique, la danse, les promesses du sensuel accord sous la lanterne lumineusement vacillante ont sombré d'un coup dans le désastre.

L'hélicoptère ayant pris la direction de la capitale a quitté l'île sans nom. Le silence est retombé aux alentours de l'Hôtel Hélas. Et à l'intérieur ?

Après un tohu-bohu de portes qui s'ouvrent et d'escaliers dévalés dans une agitation fébrile, un ballet de robes de chambre envahit le hall. Les commentaires crépitent, rivalisant de surexcitation et d'apitoiement. Puis les clients retournent se

coucher comme des spectateurs après un film d'épouvante. Certains esprits plus sensibles que d'autres, parmi ceux qui se sont hasardés à sortir pour assister au deuxième acte, l'arrivée de la police, ou au troisième, le départ du cadavre, sont encore un peu ébranlés. Mais la tristesse ne dure pas. Tous sont au fond plutôt satisfaits du bal des hélicoptères accompagnant comme dans un fantastique de cinéma la tragique diversion, qui leur a rappelé le vertige de la vie tout en rendant plus appréciable la sécurité de leur propre existence. Enfin l'entrée en scène de la Belle Barbarella et des boys aux bottes n'a pas manqué de titiller tout ce beau monde, qui déjà se voit entraîné dans le sillage de la star et rêve de faire la roue sur l'écran.

Un silence prostré règne par contre à l'office. Une pièce étroite entre les cuisines et la salle à manger, où le jeune homme qui a veillé sur Feu-Flamme dans son agonie nous a entraînés, Zohra qui titube dans son peignoir blanc, échevelée, pieds nus, et moi qui n'ai plus la force de mettre un pied devant l'autre.

Il a fait du café.

Il ne dit rien.

Nous non plus.

Après nous avoir versé une deuxième, puis une troisième tasse, il commence à parler, mais d'une voix si faible tout d'abord et si mêlée de gémissements que je dois, pour le comprendre, faire un grand effort d'attention. Sa douleur m'aide, comme le café brûlant, à reprendre un peu vie dans le puits du malheur où les mots descendent en heurtant la conscience.

*L'ami de Feu-Flamme* : Je l'ai tué...

J'étais dans cet engin dont les lumières l'ont affolé.

J'ai tué mon ami à l'esprit foudroyé.

Je l'ai tué, moi aussi.

Aaaa... Quel mal... Quel mal en moi...

Comme écorché du dedans, le jeune homme déjà s'interrompt, ne laissant plus sortir que ces Aaaa... Aaaa... plaintifs et rauques à la fois. Est-ce que le souffle va lui manquer? Il semble chercher les débris d'une échelle qu'il essaye à grand peine de reconstruire, qui plus jamais ne s'élèvera solidement. Il faut qu'elle touche le fond et le fond se dérobe.

*L'ami de Feu-Flamme* : Je ne l'avais pas revu depuis longtemps... des années... Je le portais en moi comme les paysages de mon enfance dans l'île.

Aaaa...

Sans lui la routine de mon existence toute tracée n'aurait jamais été dérégulée, la liberté jamais entrevue.

Aaaa...

Quand je revenais passer les vacances à l'Hôtel, où je m'ennuyais plus encore que dans mon internat au bord du lac Léman, je ne cessais de harceler ma mère jusqu'à ce qu'elle me laisse partir chez Sideris, mon unique ami et mon étrange petit frère, puisqu'il était plus jeune que moi et un feu follet.

Aaaa...

Iorgos nous emmenait avec son bateau. Ce court voyage promettait de si émerveillantes découvertes que je me souviens aujourd'hui encore de chaque rocher de la côte. Je les recensais l'un après l'autre comme des repères mystérieux sur l'itinéraire qui m'emmenait au paradis. Je restais deux ou trois jours...

Aaaa...

De retour à l'Hôtel, je devenais indocile et déplaisant, disait ma mère. Je ne m'intéressais plus à rien, disait mon père. Ils n'avaient pas tort. Le contraste entre les hiérarchies de rigueur à l'Hôtel, où j'étais mis à part comme une plante rare dans une serre, et l'autre monde que me révélait l'étrange ami à l'esprit foudroyé, ce contraste était si étonnant et me troublait si profondément que je commençais, en effet, à ne plus filer doux, ni suivre sans secousse les rails sur lesquels mes parents m'avaient placé et qui devaient me mener très loin.

Déjà ce bel avenir dont je n'avais qu'une vague idée, cette apothéose de la vie sur les rails, me pesait comme une condamnation à perpétuité.

Je me fiais à mon expérience : c'était avec mon ami à l'esprit foudroyé que j'allais vraiment loin! Plus loin que toutes les ambitions familiales et plus loin que les rêveries qui occupaient ma solitude.

À peine le petit bateau de Iorgos avait-il quitté le port de l'Hôtel que s'ouvrait l'univers sans limites. En route vers la maison de Pénélope je me transformais à mon tour en insaisissable : un corps, un éclair.

Aaaa...

Personne, dans le Jardin des Palmes, ne nous empêchait de zigzaguer partout. Jusque dans les éboulis qu'habitait, parmi les buissons pleins d'épines, une inquiétante population de serpents, de scorpions, d'insectes bizarres dissimulés sous les pierres. Iorgos et Pénélope ne nous voyaient pas disparaître sans un pincement au cœur... et nous laissaient à nos aventures, comme si les risques que nous courions étaient moins dangereux que le confinement protecteur.

Le chien allait devant. Sideris avait l'air d'un danseur sur une corde invisible. Moi qui les suivais tous les deux, je ne savais pas lequel menait, lequel était mené, mais il me semblait devenir, en allant derrière eux, un voyageur intrépide, habile et perspicace, un découvreur de mondes, un semeur d'imprévu.

Quels rires aussi! Quelles courses effrénées! Quelles bagarres! Quel bonheur!

Aaaa... J'ai mal d'avoir été libre et de m'en souvenir.

Chacune des équipées nous ramenait, par des itinéraires multiples et différents, vers la source cachée dans sa toison d'arbustes inextricables, vibrants d'oiseaux.

Le chien seul pénétrait plus avant et disparaissait à la vue.

Il revenait se coucher près de nous, à l'ombre, désaltéré.

Après un grognement de plaisir et un profond soupir il s'étirait de tout son long, se roulait sur le dos, les pattes repliées,

puis s'endormait. Nous restions immobiles à le regarder, assis l'un à côté de l'autre, comme si son ventre à la fourrure plus douce et plus claire, dont la rondeur paraissait habitée par une vague au léger mouvement, contenait le voyage entier de la vie et la pulsation des lointains.

Aaaa...

Tout à coup Sideris recommençait à parler dans un ruissellement qui ne poursuivait aucun but. Je ne comprenais pas... J'étais compris... J'entendais, ici et là, un écho familier, mais qui venait d'ailleurs, du cœur même de l'inconnu et c'était mon nom : Daniel... Daniel...

Dans cette étrange effervescence de la parole, mon nom prenait un sens qui m'échappait et me submergeait d'allégresse.

Aaaa... Dites-moi que ce n'est pas vrai... Que je ne l'ai pas tué, moi aussi... Que je ne suis pas moi aussi le saccageur, moi aussi le fossoyeur du Jardin des Palmes.

Aaaa... Quel mal... Quel mal en moi...

Rien ne serait arrivé si j'avais tenu mon programme : ne pas remettre les pieds dans cette affaire de famille. Mon père et ma mère, qui ont en commun la peur malade d'ouvrir les yeux, me voyaient comme l'héritier bien élevé qui allait faire prospérer l'Hôtel et garantir le bien-être de leur existence. Seulement, de ce bien-être, de ce genre d'existence, je n'en veux pas !

Je n'ai pas cessé d'être accablé de tristesse en me rappelant les mimiques heureuses de mon père et de ma mère. Que pouvais-je faire pour eux sinon m'éloigner de l'Hôtel pour n'en jamais devenir le nouveau patron ?

Mais vouloir une autre voie n'était pas la trouver.

Je me plaisais à me sentir différent... J'étais prisonnier moi aussi. Je tournais en rond dans ma tête bien éclairée, où un oiseau sans ailes et bavard faisait son nid.

L'éclair... le renversant tonnerre... le souffle en liberté...

Je les ai tant cherchés...

Dehors, dedans, ici, ailleurs, tout sonnait faux. J'étais comme un piano que personne n'ouvrait plus : désaccordé.

C'est ainsi que l'ennui, la bête noire de mon enfance, a eu raison du lointain éclair qu'avait incarné l'étrange ami à l'esprit foudroyé. Puis le ressassement du non-sens a rendu l'ennui plus amer encore et débilitant. Je me suis enfermé chez moi, dans mon appartement plein de livres que je ne lisais plus et de fantômes de livres que je n'écrivais pas.

Quand j'entendais siffloter sous ma fenêtre le concierge qui sortait son chien ou tambouriner les talons de la jeune femme du troisième, qui peut-être ne rentrerait pas de la nuit, je n'osais même plus soulever le rideau pour apercevoir ces bienheureux. Je n'avais plus la force d'affronter une rencontre. Je ne me souvenais plus d'aucun amour. Je ne savais plus rien du flamboyant délire. Moi qui avais cherché l'éclair, je n'avais trouvé que son absence.

Mon corps déserté avait peur de son ombre.

Mes mains stériles s'agitaient dans le vide.

Je n'avais rien à donner à personne.

Pas même le soupir d'une rengaine à une sortie de métro.

Pourtant la nostalgie de l'éclair me consumait encore.

C'est elle qui m'a ramené ici.

Pourquoi ?

Pour mettre un comble au ratage, à la honte...

À l'absurdité de ma vie ?

J'ai tué mon unique ami.

J'ai tué ma propre enfance.

J'ai emmuré le Jardin des Palmes dans la désolation.

Je suis le tueur aveugle.

J'ai tué l'éclair et j'ai tué la nuit.

Aaaa... Quel mal... Quel mal en moi...

Zohra ne bronche pas. Moi non plus. Je fixe ma tasse au fond de laquelle est collée une auréole brunâtre. Un long silence pèse sur les trois figures immobiles autour de la table, qui paraissent ne pas savoir ce qu'elles font ensemble, dans l'office, ni trouver la force d'aller se coucher.

Le regard de Daniel vrille le vide. Ses mains, par moments, agrippent le bord de la table pour s'empêcher de trembler, comme celles d'un vieillard épuisé par une torturante maladie.

Soudain le monologue reprend.

*Daniel* : Il a fallu que je tombe, en arrivant à Athènes, où je venais d'apprendre qu'il était impossible de rejoindre l'île par la mer, sur cette Barbarella et son hélicoptère. Hasard? Destin? Qu'est-ce que j'en sais? Quant au résultat final, c'est du pareil au même. L'aplomb de cette barbare m'a littéralement électrisé.

À peine saisit-elle que je suis le fils des patrons de l'Hôtel où elle va établir son quartier général pour tourner un reportage de choc, qu'elle m'agresse pour me faire rendre gorge. À mon air effaré, elle s'aperçoit que j'en sais encore moins qu'elle-même. Cependant je peux lui être utile : elle me prend pour confident. Elle a été alertée par un éminent universitaire. Il enquête secrètement à l'Hôtel. Il a fait quelques allusions stupéfiantes, assez sybillines pour avoir encore son mot à dire une fois la télévision attirée sur place. Un odieux scandale... Il concerne la transformation de l'ancien camp de la mort en refuge national pour des enfants gravement handicapés, qui végètent dans des baraquements surpeuplés. Pour comble ils seraient l'objet d'un trafic, dont la Belle Barbarella, l'œil luisant de curiosité et d'infamie à dévoiler, ignore la nature.

Je n'ai pas besoin d'informations plus détaillées pour être converti à l'offensive télévisuelle que la star sur le pied de guerre s'apprête à lancer. Je ne suis que trop ravi de devenir son chevalier servant, pourfendeur du mal et serviteur de l'innocent.

Car mon amour-propre vient de prendre un méchant coup.

La tache de l'ancien camp de concentration me colle déjà à la conscience et voilà que j'apprends qu'à une courte distance de l'Hôtel, propriété de ma famille, se perpétue, sous une autre forme, l'horreur de ce même camp sur lequel mon grand-père a ignoblement fermé les yeux, tout occupé qu'il était à ménager,

par ambition personnelle, pragmatisme aveugle et passion du profit, les militaires qui de son temps faisaient la loi sur l'île. Vilaine secousse!

Pas étonnant si la belliqueuse Barbarella m'est apparue, après ces révélations, comme une héroïne émancipée et futuriste, qui allait me conduire à l'attaque et me sauver de l'ignominie ancestrale autant que de l'ennui de ma vie embrumée.

Comment lui résister?

Elle est si belle et si louablement entreprenante!

Elle défie toute critique!

J'ose à peine me souvenir de l'enthousiasme avec lequel je suis monté à bord du rugissant hélicoptère dont le gyrophare mitraillait de flèches rouges la nuit noire.

Barbarella m'a fait asseoir à côté d'elle. Ses cameramen et gardes du corps, tous d'arrogants malabars que je ne suis pas fâché de sentir sournoisement hostiles à mon intrusion, se retrouvent serrés à l'arrière.

Moi, l'imbécile, je jouis d'avoir obtenu la meilleure place, qui fait de moi l'élu de Barbarella, vedette de la télévision italienne, en tenue de cavalière texane.

Mon esprit décolle. Je m'élève. Je projette mes lumières dans la direction voulue. Je pilote en duo magnifique! Je maîtrise l'imposant clavier du tableau de bord. Je hurle en expert dans un micro fixé à mon casque imaginaire. J'invente un monde en expansion, soulevé de terre dans un énorme souffle et propulsé vers de géants exploits.

Le jeu se corse. En plein ciel et tirant habilement parti des soubresauts de l'appareil que malmènent les bourrasques, je laisse ma main se poser sur la cuisse en jeans de la Belle Barbarella, dont la chevelure m'agace délicieusement la joue et dont la botte pointue me caresse la cheville. Une mâle vanité bouillonne dans mes artères et déjà je me vois enlacer furieusement la star... allumer un volcan dans la grisaille des jours... éclairer de tous les feux souterrains le ciel immensément noir... Crétin de crâneur!

Je ne suis pas troublé par un regard inconnu mais seulement excité par la fièvre de la conquête et conquis moi-même par l'éblouissante conquérante qui fonce au secours des faibles dans un sifflant fracas.

La suite... maintenant qu'il est trop tard... je la connais.

Comment vivre avec le dégoût de moi-même ?

Le mort, c'est moi.

Moi qui faisais le fier dans le cocon de la machine.

Moi le bien installé tout devant.

Moi l'amant de l'aventure, dans son fauteuil, ceinture bouclée.

Moi le demiurge en illusions.

Moi... Moi... Moi le dernier rejeton de l'ingénieur Ulysse, même pas capable de manœuvrer un malheureux bateau à moteur pour finir son sale travail et aller percer de sa main le cœur d'une mère.

Est-ce que ces derniers mots ont ébranlé le silence, qui malgré le déluge verbal ou à cause de lui me paralysait ? J'entrevois soudain une action possible.

*Moi* : Tout n'est pas perdu !

À vous deux...

À vous deux vous pouvez rejoindre le Jardin des Palmes et soutenir Pénélope !

Daniel, tu connais parfaitement la côte.

Et toi, Zohra... toi... tu saurais conduire le bateau de Iorgos !

*Zobra* : Toi... Toi... Non, je ne veux rien faire. Je n'y peux rien. Laissez-moi.

Et Zohra n'a plus rien dit.

Pas un soupir n'est sorti de ses lèvres.

Pas un sanglot n'a ranimé son corps.

Une morte respire vaguement dans un peignoir blanc.

Le silence de Zohra est si définitivement désespérant que dans l'office, seul éclairé entre la salle à manger et les cuisines désertes, la vie cesse de battre. Chacun reste immobile, absent, séparé des deux autres.

Quant à moi je tombe dans la fosse d'un mol abrutissement, où crèvent les bulles d'une litanie navrante, nauséuse à en rendre l'esprit : *Rien à dire... Rien à faire... C'est la vie... Faut pas rêver... Tout va mal... De mal en pis...*

À l'écœurement succède une aversion hallucinée. La laideur du monde me saute dessus et je crache de rage intérieure comme un hideux reptile. Maintenant je suis prête à tout. Et d'abord à envoyer promener Zohra, Daniel, Pénélope et l'univers entier. Je me fiche pas mal de toutes leurs histoires. Basta! Qu'elle crève, cette île sans nom! Et le soleil, les étoiles, tout le fourbi cosmique : dans un trou noir! Bon débarras!

Je suis bien décidée à faire n'importe quoi pour oublier le cauchemar et le rendre plus violemment désastreux : boire jusqu'à perdre conscience, bouffer à en vomir, m'envoyer en l'air avec le premier des clowns ou des vampires qui me tombera sous la main, me piquer, voler la caisse, faire péter à coup de pierres le néon de l'Hôtel.

Alors me tue le pire : je ne pourrai jamais réaliser ce programme! Je me hais d'être une poule mouillée, incapable de la suicidaire frénésie, seule à la mesure de l'effroyable non-sens qui étreint la terre comme un vieux diable une vieille sorcière et tourne à n'en plus finir dans le vieux bal des mondes, éternellement le même.

Zohra se tait toujours.

Ses yeux ne regardent rien.

Ses mains gisent devant elle, sur la table, inertes.

Elles ne portent pas de bague.  
Leurs ongles ne sont pas soignés.  
Les mains nues de Zohra font penser à deux petites bêtes...  
Dont les chasseurs ont tué le père et la mère.

Cette simple vision, me traversant l'esprit, fait cesser d'un coup le délire. Et peu à peu la nudité de ces deux mains commence à me parler.

Ces mains nues qui ne sont pas les miennes et que toute énergie abandonne me tirent hors de moi-même.

Dans le silence de Zohra je commence à entendre ce que dit la rebelle au cœur foudroyé.

La mort de Feu-Flamme l'a précipitée dans un vide que ne protège aucun filet, ni de mots, ni de gestes, ni même de larmes. Seule parle sa souffrance impossible à exprimer :

Laissez-moi m'endormir... m'effacer... disparaître...

Est-ce que je sais qui était l'étrange ami dont la parole ne me paraissait pas compréhensible et pas obscure? Sideris venait à ma rencontre pour découvrir un nouveau monde... Il est mort.

Je ne le verrai plus, à la porte de service, derrière l'Hôtel, attendant que je finisse de récupérer des piles de casseroles dans une vapeur d'eau grasse. Il avait surgi là le premier jour. Il me regardait comme si je venais du ciel et les autres filles se moquaient de lui. Il ne demandait rien. Le chien par contre se réjouissait d'avoir droit à un petit morceau et à des caresses.

Comme j'aimais cette bête heureuse et malicieuse! Comme j'aimais ses oreilles à la fourrure frisée, dont l'intérieur sentait le miel! Comme j'aimais ses yeux noirs où brillait ma bonne étoile! Mais la bête aussi a été massacrée.

Laissez-moi m'endormir... m'effacer... disparaître...

Même prise au piège, ne voyant pas d'issue, j'étais libre.

À l'apparition du jeune visiteur qui ne se séparait jamais de son chien la fille de cuisine se sentait comme une fleur qui a été arrachée, piétinée, oubliée au bord de la route et soudain se retrouve dans un verre d'eau.

Je devenais belle.

Je dépliais un à un mes pétales.

Ils étaient si légers qu'il me semblait voler à travers les murs.

L'ami qui me donnait des ailes est mort.

Je reste derrière les barreaux.

Je n'ai plus droit à la visite du vent lointain.

Rien ne me consolera.

Laissez-moi m'endormir... m'effacer... disparaître...

Je ne veux plus renouer le fil. Être attachée à une vie morte. Me traîner en rond comme une mule aveugle ou ruer dans le vide. Je ne veux plus obéir et plus me révolter.

Je n'allumerai pas dans le noir une lampe qui s'est cassée.

Personne au monde, ni au ciel, ni en moi, ni ailleurs ne remplacera l'étrange ami qui ne demandait rien et le chien roux qui me faisait fête.

Avec ces deux-là, pas toute seule, j'éclairais et je voyais clair.

J'ai compris que les filles ont bien du mal à ne pas devenir des barbares, à moins de suivre l'envol, dans leur cœur, de la vie ailée, que les barbares emmurent.

À mon tour je suis l'emmurée vive.

Laissez-moi m'endormir... m'effacer... disparaître...

Grâce à moi Sideris parlait comme l'oiseau qui vire entre le rivage et le large. Grâce à lui je m'adoucissais dans le silence comme un rocher émergeant de la nuit glaciale sous la première

caresse de la lumière. On s'étonnait de se trouver ensemble, quelques instants. On était en accord.

L'île? L'horizon? Le ciel? Tout s'élargissait.

Je n'éprouvais plus ni regrets ni peur puisque le rêve d'amour et ses suites cruelles m'avaient menée à cet accord insaisissable, grâce auquel je n'étais plus une moins que rien, une ignorante, une ensauvagée de souffrance.

Désormais je vivais au service de l'accord sans maître.

J'étais montée à bord de l'inconnu.

Il s'est échoué.

Je ne quitterai pas l'épave qui s'enfonce.

Je ne reviendrai plus sur mes pas.

Une seule fois j'ai pu descendre avec Sideris et son chien jusqu'à la plage. Sa main vibrait dans la mienne.

J'étais la mer et sa musique.

Je ne suis plus rien.

Laissez-moi m'endormir... m'effacer... disparaître...

Sideris à la main légère ne viendra plus me trouver à l'improviste avec son chien dont les yeux pétillent de plaisir.

La vie ne bondira plus dans ma poitrine comme une gazelle qui ne craint ni le mal ni la mort.

L'unique ami a été tué.

Rien ne le réveillera.

Le chemin qui descend vers la mer ne conduira plus qu'à la solitude et les vagues sur le sable répéteront que tout est vague, tout est sable et que tout lasse.

Laissez-moi m'endormir... m'effacer... disparaître...

Je ne suis pas d'un autre monde.

Mais je n'appartiens pas à ce monde.

Ce monde appartient aux barbares, dont je ne suis plus.

Sideris et son chien m'ont libérée de la barbarie.

Elle s'imposait en moi aussi.  
Elle me verrouillait comme une forteresse.  
Pourquoi ai-je appris à voler hors de moi-même ?  
Plus aucun mur ne me protège et tout est mur autour de moi.  
La joie aux ailes immenses ne frémit plus.  
Ma vie ne donnera pas l'envol à la vie.  
Personne ne se souvient d'un nuage dissout dans le ciel vide.  
Je ne suis qu'un nuage...  
Une ombre...  
Une étrangère.

Laissez-moi m'endormir... m'effacer... disparaître...



## *Incandescence*



Échoués à l'intérieur de l'Hôtel Hélas, trois esseulés restent immobiles dans l'office, assis autour de la table carrée, ni morts ni vivants sous la lumière du globe en verre dépoli. Dans le complet silence on entend au loin le marmonnement des vagues et par instants le passage du vent dans les lauriers sur la terrasse. Le tic-tac de l'horloge, dans la salle à manger, bat la mesure, imperturbable.

Il est presque trois heures du matin.

Je veux me lever. Je suis si vacillante que je pose la main sur la chaise vide à ma droite. La quatrième chaise. Celle que n'occupera jamais, semble-t-il, qu'une absence de vie. La chaise vide, une simple chaise en bois, se déplace légèrement, avec un grincement. Daniel et Zohra, qui jusqu'alors ont gardé les yeux fixés sur la table et dont le regard était ancré en eux-mêmes ont sursauté, apercevant la chaise vide. Un hoquet a secoué Zohra et tout à coup elle a pleuré si fort que les murs en ont résonné. Embrumé par les larmes, Daniel a tendu sa main vers la jeune femme et fugitivement l'a touchée à l'épaule. Ils ont levé l'un vers l'autre leur visage défait. Ils se sont reconnus.

Tous les deux ont été et demeurent les amis de Feu-Flamme.

Alors Zohra dans son peignoir blanc chiffonné et mal fermé sur l'ampleur de ses deux seins a dit, d'une voix sanglotante mais dont la renaissante énergie desserrait l'emprise du malheur :

*Zohra* : D'accord, allons-y! C'est vrai : je peux piloter le bateau. Toi, Daniel, tu connais la route parcourue si souvent dans ton enfance : tu peux m'indiquer le cap à suivre jusqu'au Jardin des Palmes. D'accord?

Daniel, dont la chemise blanche aux poignets retroussés à la diable était froissée et tachée de sang, lui a répondu très doucement, d'une voix qui a frémi comme le premier souffle de la vie enfin respirable :

*Daniel* : D'accord Zohra ! On partira dès que le jour viendra.

Ensemble et sans plus rien dire ils se sont levés.

Ils ont passé la porte.

Chacun est allé de son côté se préparer pour le voyage.

Restée seule à la table de l'office, je n'ai pas réussi à me remettre debout. La tourmente avait été si longue, si démesurément hors de contrôle, que mes dernières forces ont lâché. Je suis tombée comme une pierre dans le sommeil.

Plus tard, quand je me suis réveillée, toujours assise en compagnie de trois chaises vides, la lumière du globe m'a fait mal aux yeux et j'ai tendu la main vers l'interrupteur pour l'éteindre. Alors j'ai vu le carré pâle de la fenêtre, bien plus petite que celles de la salle à manger. Elle s'ouvrait haut dans le mur et n'était pas garnie de rideaux à l'intérieur, ni protégée à l'extérieur par des barreaux. Le ciel à la fenêtre était aussi vide que moi, aussi gris, aussi douteusement lumineux. Est-ce que Daniel et Zohra étaient vraiment partis ? Est-ce qu'ils allaient suivre le bon itinéraire jusqu'au Jardin des Palmes et ne pas planter le bateau sur un écueil ? Est-ce qu'ils trouveraient les mots, les gestes, les silences indispensables pour que Pénélope, suffoquée par la cruauté des événements, ne s'écroule pas ? Est-ce que Iorgos, dans la grande ville indifférente à sa douleur, allait tenir le coup ? Qu'est-ce qui allait sortir des affreuses contractions du désastre ?

Une première lueur a déchiré la grisaille à la fenêtre.

Elle brillait comme la lame d'un couteau dans le ciel vide.

Et soudain elle m'a réchauffée.

J'ai vu que Zohra, dont nulle parole n'avait pu dépasser le désespoir, avait repris confiance je ne savais comment, grâce à Feu-Flamme.

Il était mort. Son corps allait être disséqué sous la clarté crue des lumières à la morgue. Plus tard il ne resterait de lui qu'un peu de matière inerte et sa place, partout où il était aimé, allait demeurer vide. La survivance de sa parole effervescente et des bonds du chien roux s'éteindrait avec la disparition de ceux, peu nombreux, qui s'en souvenaient. Pourtant son bref passage a ranimé Zohra. Il a apaisé Daniel. Après la traversée du pire il me met en route moi aussi pour le Jardin des Palmes, où je retourne je ne sais comment, tout en restant sur place.

Dans la paix de l'aube de plus en plus lumineuse j'entends le chamailis des passereaux dans les buissons tout proches et les cris des oiseaux de mer tournoyant sur le désert des vagues. Je ne m'inquiète plus de savoir si Daniel et Zohra vont pouvoir accomplir leur mission. Je fais confiance à Feu-Flamme qui est mort et continue d'agir, je ne sais comment.

Tout à coup un tintement de casseroles se fait entendre dans la cuisine et sur le seuil de l'office apparaît un petit jeune homme au visage anguleux, en train de nouer autour de sa taille un grand tablier vert, qui lui donne plutôt l'air d'un jardinier.

*Le jeune homme au tablier*: 'Jour M'dame! Permettez que je ramasse tout ça? Faudrait pas que mon collègue trouve de la vaisselle sale en arrivant! Comme il est plus vieux que moi dans la boîte, il en manque pas une pour me faire la leçon.

Vous étiez là avec Zohra, non? Une chic fille mais complètement paumée dans cette boîte! Moi j'suis né comme elle dans la grisaille bétonnée, en banlieue quoi, mais pas même au soleil, non, aux environs de Paris. J'ai voulu voir à quoi ça ressemblait de vivre pas trop loin de la nature, c'est pour ça que

j'ai pris un job dans ce drôle de coin, pas aussi sain que j'aurais cru d'ailleurs. Mais passons...

Zohra, je l'ai vue partir ça fait une heure à peine. Elle était avec le fils des patrons. Je le connais pas mais il a l'air sympa... Vous avez parlé avec lui? Pas du tout le genre de la boîte, hein? Y aurait du roman dans l'air que ça m'étonnerait pas... Ils descendaient en courant vers la mer et main dans la main...

Après les horreurs qu'on a vues cette nuit, c'est comme qui dirait miraculeux, vous trouvez pas? Mais je cause... je cause... et j'oublie que le collègue va s'pointer. Au boulot! 'Rvoir M'dame!

Daniel et Zohra se donnaient la main!

Porteurs d'une atroce évidence...

Ils allaient pourtant à la rescousse du Jardin des Palmes...

En même temps qu'à la découverte de leur naissant amour...

Oh musique intime et créatrice...

Oh vaste accord...

Oh Feu-Flamme!

Je m'étais levée pour sortir de l'Hôtel Hélas et m'en aller du côté de la mer, par le chemin où le plus inattendu des guides avait surgi lors de mon arrivée. Rien n'aurait pu l'empêcher, trois jours plus tard, de courir à sa perte sur le même chemin, avec le chien roux lancé d'un coup de botte hors de la scène où l'éblouissante Barbarella allait jouer son rôle d'héroïne de la bonne cause mondialisée. Motus, l'homme à tout faire, avait déjà ramassé la dépouille de la bête pour aller la jeter dans le grand incinérateur où finissaient toutes les ordures de l'Hôtel Hélas et les cadavres emportés furtivement hors des sous-sols.

L'horreur domine.

L'aube demeure insaisissable

Le ciel est rose et rose est la mer. J'entends sous l'appontement le battement calme et régulier des vagues contre

le poteau où Iorgos a attaché hier soir son bateau, qui emporte maintenant au Jardin des Palmes les porteurs des sombres nouvelles et du naissant amour. Je vois Zohra dans son maillot à fines rayures multicolores et sa veste molletonnée. Elle a noué sa chevelure indocile en une boule noire, ébouriffée. Elle tient la barre d'une main sûre. Daniel, je le vois aussi dans la coulée rose qui m'éclaire. Il a passé un gros pull pour résister à la morsure du vent et reste debout, scrutant la côte, annonçant les changements de cap. La mer aux mille voix gronde. La falaise volcanique se dresse comme une forteresse dont la porte est dissimulée aux regards mais que le haut palmier solitaire annoncera quand il sera temps. Immobile dans le sillage de Daniel et Zohra je flotte dans la musique de l'aube et elle parle comme elle a toujours parlé, en renouvelant l'écho de la douleur et du naissant amour... Elle dit...

L'envol qui ne meurt pas  
N'est pas l'envol  
Et le voyage  
Qui ne s'égare pas  
N'est pas le vrai voyage  
La vie qui ne se fissure pas  
N'est pas en vie

Le soleil se lève sur l'île sans nom. De longs nuages flottent comme des poissons nacrés dans le ciel qui devient bleu. Ce n'est pas ceux-là que prendra le pêcheur à la barbe grisonnante venu s'installer sur la plage avec sa longue canne, qu'il plante entre les galets après avoir lancé le fil dans la mer d'un bleu vert, que trouble à peine un friselis de vagues. Quant à moi je ne prendrai rien ni dans la mer ni dans le ciel et la fatigue me tombe sur le dos. Je repars en direction de ma chambre. Ayant dormi jusqu'à passé onze heures, je n'ai pas entendu l'autre nouvelle que Daniel et Zohra apportaient à Pénélope : détourné de sa route

habituelle, un vapeur de ligne va faire escale au port de l'Hôtel Hélas le soir même. Il retourne au Pirée.

Je ne me doute pas non plus que le bateau de Iorgos est déjà revenu, ni qu'il a aussitôt repris la mer, ayant débarqué Pénélope. En ce moment-même elle est accueillie par la vieille mère aux mains mortes. Dans quelques heures je vais enfin comprendre pourquoi je ne sais plus rien d'elle. La vieille mère tout en noir est la mère de Moulinette! Sa fille affublée en importante grâce aux bontés de la patronne, a honte de sa mère : une pauvre. Elle s'arrange pour la soustraire aux regards des managers et des clients. Disparu aussi le vieil âne! Personne ne s'est soucié de lui. D'instinct il s'est éloigné des zones surveillées de près par Motus. Il a erré comme un réprouvé le long du rivage, arrachant ici et là entre les cailloux quelques herbes jaunies. Quand le petit bateau est apparu et qu'il a vu en descendre Pénélope, il n'a pas fait trop de difficultés pour remonter à bord, où il s'est calé à peu près à son aise et n'a plus bronché.

Daniel et Zohra sont donc immédiatement repartis pour le Jardin des Palmes. Pénélope compte sur eux pour s'occuper non seulement de l'âne mais de la basse-cour, des deux chèvres et du chat s'il vient quêter un peu de lait. Daniel et Zohra ont parfaitement compris à quel point la responsabilité de l'obscur angoisse des bêtes, qu'elle ne veut pas abandonner dans leurs enclos ou dans les champs, près de la maison désertée, pèse sur le cœur torturé de Pénélope.

Ignorant tout cela, je descends de ma chambre. Personne en vue. Après les événements de la nuit, les clients doivent être occupés à soigner la perturbation de leur équilibre physique et mental, soit en prolongeant leur repos grâce à quelque pilule tranquillisante, panacée des Geignards, soit par un redoublement d'activité sportive, panacée des Hilares.

En passant j'aperçois la Grande Araignée. Elle n'a pas l'air en forme. Ses traits tirés, son maintien légèrement moins hiératique et son sourire éteint la rendent un peu plus humaine, apparemment.

Et le Professeur Subtil?

Le tonnerre des hélicoptères ne l'a pas fait sortir de sa chambre et ce matin je ne le vois nulle part. Son entrevue décisive avec la Belle Barbarella a-t-elle eu lieu? Quoi qu'il en soit, sa disparition momentanée ne l'empêchera pas de tout savoir. Il y a fort à parier qu'il a même déjà analysé les événements. Une interprétation d'une profonde justesse, allant jusqu'à flirter avec l'abîme de l'inconnu, doit être sortie tout armée de sa tête pour conquérir la star de l'écran et son immense public, amateur de nouvelles de choc et d'habiles commentaires.

Quant à moi je reste plus déboussolée qu'un oiseau détourné de sa route par un ouragan et dont le cerveau perturbé dérive. Quelle est ma destination? L'île heureuse? L'île de l'Apocalypse? Est-ce que la belle maison prêtée par des amis à Patmos n'est pas un rêve qui déjà se dissipe? Je voulais, dans la tranquillité, faire le point... La tourmente a gravement endommagé ma tête ou plutôt ma confiance dans les habituels instruments de navigation... Je ne suis plus au clair sur rien.

Du calme! D'abord trouver un endroit où me retirer, moins fermé que ma chambre avec son air conditionné. Non loin de la salle à manger s'ouvre une pièce toujours vide. Son unique fenêtre ne donne pas sur la terrasse aux parasols mais sur l'arrière de l'Hôtel Hélas, où des arbustes en pots peinent à dissimuler l'éminence aplatie où atterrissent les importants avec leurs pilotes et où hier soir l'hélicoptère de la Belle Barbarella a écrasé sans le savoir Feu-Flamme pris de panique, fasciné à mort par la machine hurlante aux violentes lumières.

Rien dans cette pièce que deux grands fauteuils raides à hauts dossiers et une chaise elle aussi recouverte de tapisserie, qui a l'air d'une vieille maîtresse d'école cherchant l'inspiration devant un imposant secrétaire à l'abattant ouvert, offrant du papier à lettres à en-tête, des enveloppes, des stylos dorés, tout ce qu'il faut pour écrire. Parmi les clients de l'Hôtel Hélas, qui se soucie d'envoyer des lettres écrites à la main? Et qui viendrait se reposer dans l'un ou l'autre de ces fauteuils inconfortables? J'en déplace un pour m'asseoir devant la fenêtre ouverte. Immobile je voudrais laisser la pensée venir à ma rencontre comme l'air du matin. Il pénètre partout alors même que les barreaux en face de moi ne se laissent pas oublier. Or de l'intérieur vers l'extérieur ou dans l'autre sens, la pensée n'a pas l'air de pouvoir circuler par les ouvertures étroites et régulières qui grillagent la fenêtre. Je renonce à me forcer l'esprit. Je disparaïs.

Bong! Bong! Le gong de l'Hôtel Hélas sonne le rappel au bon ordre de la réalité concrète, qui frappe et résonne impérativement. Bong!

Après le repas, où je n'ai pas vu paraître le Professeur Subtil, un soudain vacarme envahit la salle à manger. Elle est en train de se métamorphoser en studio de télévision. Les boys aux bottes et crânes tondu ou portant plumet, panache, crête colorée, s'affairent à installer les spots et à rassembler les chaises pour le public de l'Hôtel Hélas, qui va représenter les masses touchées par la parole de la vedette des informations. De grands panneaux publicitaires couvrent maintenant les fenêtres et empêcheront la moindre lueur du dehors de troubler le spectacle. Les tables ont été emportées, à l'exception des deux plus grandes, mises ensemble sous un épais tissu mordoré et flanquées de deux fauteuils design, en cuir noir, identiques à celui de ma chambre impersonnelle. Les boys, caméra à l'épaule, font des essais et des réglages. Tout fonctionne. Qu'est-ce qui se prépare?

Le face à face de l'éblouissante Barbarella et du Grand Céphalopode! Elle l'a fait sortir du repaire de son yacht! Toute sa noirceur va donc être mise en évidence?

Dans l'entrée une petite troupe se hâte de quitter l'Hôtel. Derrière un blanc commandant galonné d'or et de blancs matelots qui portent des valises de cuir crème marche le couple des inséparables : l'artiste imposant et relié à lui par la blanche écharpe le fantôme à l'air pensif, homme ou femme ou les deux, on ne sait toujours pas. L'abîme de l'art n'étant plus atteignable dans le tohu-bohu télévisuel, ils rejoignent leur yacht immaculé, prêt à lever l'ancre. Qui donc fuit en leur compagnie l'Hôtel Hélas où va se jouer devant la caméra le match entre les deux rivaux supérieurement armés, une femme et un homme, dont il a lui-même provoqué la rencontre? Le Professeur Subtil!

La petite troupe passe tout près moi. Le Professeur essaie d'abord de se dissimuler derrière le commandant galonné et de m'éviter en détournant les yeux puis, se résignant à m'apercevoir mais sans prendre la peine de me saluer, me gratifie d'un rictus écoeuré, l'air de dire : *Je ne vais pas me laisser prendre à une telle bouffonnerie, vous n'y pensez pas!*

L'extinction de sa courtoisie en dit long sur l'amertume qui le dévore. Car la Prima Donna de l'audio-visuel se moque comme d'un amant poussif du Vieux Ténor Subtil! Il en perd sa voix. Il se doute, dans sa lucidité, que sa propre stratégie va tourner à l'avantage du Grand Céphalopode, qui réussira une fois de plus à embrumer le public dans un nuage de paroles dissimulant ses bras tentaculaires emmanchés dans une tête avide. L'universitaire de haut rang souffre surtout de ne pas apparaître sur le devant de la scène. Pauvre grand personnage! La tapageuse Barbarella le néglige avec une désinvolture scandaleuse! Qui donc a mis le doigt sur l'abomination des sous-sols, sinon lui? Clac! Éjecté! La star de l'information se fiche de ses lumières comme de la lune

en plein midi et se prépare à introniser le Grand Céphalopode, cette magistrale crapule, sur la scène universelle que représente le studio improvisé à l'Hôtel Hélas.

Pour ne pas perdre la face : la fuite en douce! Le Professeur Subtil préfère renoncer au généreux combat, bien difficile au milieu de la foire aux images et incertain, plutôt qu'à son rang supérieur parmi les importants.

Dans la salle à manger méconnaissable tout est prêt maintenant pour le match entre la Belle Barbarella et le Grand Céphalopode. Le Crâneur que je rencontre en bas de l'escalier m'agrippe le bras. Il irradie. Il bégaie de bonheur.

*Le Crâneur*: Figurez-vous que nous allons être vus... vus... partout... tout... sur la terre! Mais oui... oui! L'émission sera retransmise par une célèbre chaîne amé... méricaine, autant dire mon... mondialisée! Quel succès pour l'Hôtel! C'est fan... fantastique! Vous serez des nôtres? Vous ne ferez pas bande à part, comme *certaines personnes* qui se croient plus *subtiles* que les autres? Non? Bravo! Ne vous inquiétez pas : je vous réserve une chaise à côté de moi... moi, tout... tout devant!

Un énorme brouhaha envahit la salle à manger quand une heure plus tard je cherche cette place libre parmi l'essaim du public survolté, qui a pris d'assaut les sièges aux rangs serrés. Il y a dans l'air une sorte d'extase de communication et les Geignards oublient de se plaindre, tandis que les Hilares oublient de pouffer à tout propos. Les uns et les autres, unis dans l'attente du grand événement, partagent le même sentiment d'importance. Ils vont avoir à soutenir la star de la télévision et le puissant manager, qui s'exprimeront en anglais. Certains spectateurs ne savent pas l'anglais ou le comprennent mal. Quelle importance? L'aura médiatique est mille fois plus éloquente que les paroles dans un monde où l'intelligent amour-propre sert de pensée.

Je ne vois nulle part le Crâneur. Qu'est-ce qui a bien pu se produire pour l'empêcher d'être là, alors qu'il y tenait si passionnément? Le voilà! Il arrive derrière moi, tout essoufflé, portant deux petits pliants. Fébrilement, il cherche à les placer devant le premier rang. Un froncement de sourcils d'un des boys aux bottes, accompagné d'un claquement de doigts, le ramène tout penaud à l'arrière. Finalement il trouve à caser les deux sièges dans un étroit espace, juste à côté de la porte, et s'assied ou plutôt s'effondre en gémissant. Il faut attendre encore. Il a le temps de s'épancher.

*Le Crâneur*: Moi qui voulais réserver les meilleures places... quel désastre! C'est à cause de ma femme!

Elle me supplie de venir une minute chez elle et me retient une heure avec une crise d'hystérie!

Figurez-vous que notre fils est arrivé à l'improviste dans l'hélicoptère qui nous amenait la fameuse Barbarella. Le veinard! Mais alors qu'il n'avait pas mis les pieds à l'Hôtel pendant des années, ne voilà-t-il pas que ce matin à la première heure il disparaît! Pfft... envolé... plus personne...

C'est tout de même un peu violent, non?

Que la mort de ce Sideris, qui nous a causé tellement de tracas la nuit dernière l'ait secoué, c'est bien possible, parce qu'ils étaient assez amis, dans leur enfance.

Ce n'est pas une raison pour se laisser harponner par une domestique délurée et malhonnête, même pas si jolie que ça. Elle venait de débarquer et avait eu maille à partir avec la police. Une Arabe de la banlieue marseillaise, vous vous rendez compte! Un garçon si intelligent... si bien élevé... Qu'est-ce qu'il lui a pris?

En tous cas cette petite coureuse a su bien habilement profiter d'un jeune homme un peu trop sensible. Elle aura joué la consolatrice... On imagine assez de quelle façon... Ces sortes de femmes sont les pires : elles s'y entendent bien mieux que les autres à lever la jambe pour montrer la fente de la tirelire...

Excusez-moi d'être aussi cru, mais la sottise de ce gamin me

met en rage. Il ne s'est pas méfié, l'imbécile! Il n'aura pas vu la manœuvre, pourtant vieille comme le monde : une moins que rien détourne le fils des patrons pour faire valser l'Hôtel où, par sa faute, à la suite d'une équipée douteuse, elle se trouve en liberté surveillée. La garce!

Bref, ma femme est aux cent coups. Elle pleure, trépigne, gigote comme une souris dans une trappe et casse tout ce qui lui tombe sous la main.

En même temps elle braille contre moi, m'accuse de tout, hurle à la mort, veut se jeter par la fenêtre... Le cinéma habituel, en plus corsé.

J'ai même failli recevoir notre photo de mariage dans son cadre en or à travers la figure! Le pire, c'est qu'elle est tombée derrière une commode, cette photo de malheur, parce que ça m'aurait fait un sacré plaisir de l'attraper au vol pour la lui renvoyer sur son vieux minois peinturluré.

Parlez-moi du mariage! Ah oui! Et maintenant c'est mon fils qui risque de se mettre la corde au cou, serrée à mort par une sirène des bas-fonds!

Vous pensez bien que je n'ai pas été dire ça à ma femme, quoique j'aie eu du mal à me retenir. Elle aurait bien mérité d'entendre à quel point cette simagrée nuptiale et ces envolées d'orgue du grand-amour-toujours me tapent sur les nerfs!

J'ai eu beau lui roucouler que son petit Daniel allait revenir vers sa petite maman et que toute cette histoire finirait par de chaudes larmes et des attendrissements, dès qu'il en aurait assez de tripatouiller sa Zita, ou Rosa, ou Mirza, je ne sais plus : rien ne la calmait. Quelle sangsue! Elle m'enlaçait à m'étouffer et menaçait de débouler au milieu de l'émission pour faire un scandale si je n'organisais pas à l'instant une expédition sur terre et sur mer pour lui ramener son chéri-chéri, comme elle dit.

J'ai dû la bousculer pour lui faire avaler des somnifères. J'ai même un peu forcé la dose. J'espère qu'elle n'aura pas trop de mal à se réveiller.

De toute façon, ça sera trop tard. Elle aura tout manqué.

C'est bien les femmes! Toujours centrées sur leurs petits drames personnels et aucune ampleur de vue, aucun sens des événements qui font marcher le monde.

Oh! Pardon! Je ne voulais pas vous offenser... Il y a des exceptions, bien sûr...

Je suis à bout, vous voyez : ça fait plus de vingt ans que cette égoïste à la petite tête bourrée de confettis mouillés s'acharne à me gâcher la vie!

Je ne peux pas répondre par un abyssal mutisme à l'odieux mari de la pitoyable patronne : un bruit infernal vient d'écraser la rumeur de la salle. Un hélicoptère, encore un! Il apporte du matériel que les boys aux bottes courent décharger et installent en vitesse. Mais silence! Les spots s'allument. La star va paraître.

Tandis que la Perruche à demi-morte gît parmi les débris de miroirs et bibelots, le Crâneur applaudit à tout rompre, car les boys ont donné l'exemple, si bien que tout le monde s'est mis à frapper des mains. La Belle Barbarella entre en scène d'un pas martial que contrebalance un déhanchement félin. Elle est habillée d'un corsage noir à l'échancrure émotionnante et d'un pantalon noir moulant. Le noir est du plus bel effet avec sa chevelure de feu teintée de flammèches d'or. Le frémissement d'un long *chchchchchcht...* vient mourir à ses pieds, que chaussent toujours les bottes texanes en peau de serpent. On n'entend plus à présent que le zon-zon des caméras en action.

Je croyais qu'à l'Hôtel Hélas, devant tout ce monde et sous les spots, Feu-Flamme était complètement oublié. Je me trompais.

Debout devant la table mordorée, la Belle Barbarella reste immobile et sa gravité émue surprend les spectateurs. Avec des larmes dans la voix, pas feintes, cette étrange guerrière de science-fiction commence par rappeler le terrible événement qui s'est produit à son arrivée, pour son plus grand chagrin. Il lui

tient à cœur, dit-elle, de dédier l'émission présente au malheureux Sideris. Elle raconte l'histoire du foudroiement de son esprit, quand il était petit. Et puis...

*La Belle Barbarella* : Je sais qu'il veille comme un ange gardien sur ce débat consacré à l'enfance meurtrie et aux moyens de soulager les victimes innocentes qui endurent un martyre dans cette île. Unissons-nous en observant une minute de silence à la mémoire du pauvre adolescent dont la déficience mentale ne rend pas la mort moins tragique, au contraire.

Silence.

Le zon-zon des caméras n'a pas cessé pour autant et n'en devient que plus obsédant, tandis que les boys aux bottes les manœuvrent pour balayer lentement, consciencieusement, la scène et la salle. La Belle Barbarella a baissé la tête et ferme les yeux. Le public, docilement recueilli, l'imité. Le mouvement des caméras évite soigneusement le coin, près de la porte, où je suis assise à côté du Crâneur, qui a pris sa tête à deux mains. Ce que les boys aux bottes avec leurs caméras se refusent à diffuser partout, c'est mon front levé qui fait tache et mon regard indigné, qui ne s'embue pas. Un cœur sec au milieu de tous ces cœurs qui s'écoutent battre à l'unisson ? La planète peut compter sur les boys aux bottes pour effacer ce détail déplaisant.

Si je faisais du scandale, alors les caméras me verraient !

Je ne comprends pas moi-même pourquoi je ne me lève pas en repoussant mon siège, pourquoi je n'oppose pas à ces sentimentales simagrées quelques paroles bien senties, pourquoi je ne crie pas ma colère avant de partir en claquant la porte.

Feu-Flamme en moi reste cloué sur place :  
Un intime inconnu.

Enfin la longue minute a passé. Le public, soulagé, peut se détendre et cesser de ruminer une mélancolie imposée. Il lui est maintenant permis de se réjouir tout à son aise des émotions diverses promises par la confrontation entre la femme de choc et l'homme dont le pouvoir s'étend sur l'île entière et bien au-delà.

La championne de l'information s'applique à résumer l'histoire du camp de la mort et des atrocités passées. Elle enchaîne avec la description de l'actuel asile pour de pauvres enfants débiles, qui s'y entassent dans un dénuement sordide, comme elle a pu s'en rendre compte elle-même en le visitant ce matin, à l'heure où les aimables clients de l'Hôtel, qui lui font le plaisir d'assister à l'émission, dormaient encore. Suivent les détails. Poignants et horrifiants.

Quelques spectateurs poussent de petits cris d'effroi et d'autres aux dents serrées laissent fuir un sifflement scandalisé. Les silencieux sont les plus nombreux, opprimés, aspirant à se retrouver bientôt dans des zones moins malsaines. Le Crâneur n'a pas l'air personnellement concerné par le déballage sinistre. Il le prend, somme toute, pour du cinéma.

Barbarella passe maintenant à l'essentiel : son rôle dans la mise en lumière du scandale. Elle insiste sur l'importance de la présente émission, qui donne le coup d'envoi à l'enquête approfondie, menée sous sa direction, pour que soient démasqués les coupables, ou plutôt les criminels, jusqu'au plus haut niveau. L'idole de la télévision n'ose qu'une très vague allusion à la possible existence d'un infâme trafic à la tête duquel... Non! Elle n'en dira pas plus. La responsabilité des médias est immense, comme chacun sait. Elle se refuse donc, pour le moment, à divulguer certains témoignages, incomplets d'ailleurs, car la personne apparemment fiable qui a voulu la mettre sur cette piste obscure s'est finalement dérobée sans explication. Place, donc, à la réalité vérifiable!

Il est temps pour le Grand Céphalopode à la crinière argentée d'apparaître sous les projecteurs.

Le puissant manager me frôle en passant la porte à côté de moi et un léger sillage de vétiver où flotte un souvenir de havane l'accompagne. Dans un complet de velours gris qu'éclaire, sur la chemise en soie bleu ciel, une cravate blanche si finement rayée de noir que sa blancheur en est comme intensifiée, il s'avance d'un pas élastique jusqu'à la Belle Barbarella, dont il serre la main, grave et souriant, tandis qu'avec son bras libre, en homme qui ne doute pas un instant de son pouvoir, il lui prend la taille comme s'il voulait l'entraîner sur une piste de danse pour un tango de virtuoses.

Barbarella joue de ses longs cils en clignant des paupières, émerveillée par le geste inattendu et ravie de mesurer son propre pouvoir, dont elle ne doute pas, à celui d'un partenaire d'une force aussi remarquable, séducteur d'envergure et viril piédestal pour le triomphe de sa féminité.

Cependant le merveilleux couple s'est aussitôt dissocié et chacun est allé s'installer dans l'un des fauteuils de cuir noir, séparé de l'autre par toute la longueur des deux tables dissimulées sous le grand tissu mordoré.

Sans perdre un instant mais le plus calmement du monde, comme s'il dirigeait la réunion d'un conseil d'administration, le Grand Céphalopode prend la parole, disant qu'il doit délivrer un message qui ne peut souffrir aucun retard.

*Le Grand Céphalopode* : Bouleversé moi-même par l'accident mortel de la nuit dernière, j'ai téléphoné à la première heure, ce matin, à l'Éminent Spécialiste dont je finance les recherches sur le cerveau. Il a été mon meilleur compagnon à Harvard, du temps de nos études post-grade. Cet éminent spécialiste connaît

d'ailleurs le cas du jeune malade mental, pour l'avoir suivi depuis qu'il a installé son laboratoire à Athènes, de retour des USA. Il m'a assuré qu'il ferait toutes les démarches auprès de la police et des autorités afin d'obtenir le corps du malheureux Sideris. Pourquoi, me direz-vous? Mais parce que son cerveau constitue un objet de première importance pour la recherche scientifique! Ayant été partiellement détruit quand l'enfant a été touché par la foudre puis peu à peu restructuré, mais incomplètement, ce cerveau peut être considéré comme une précieuse rareté, unique en son genre. Après dissection minutieuse, l'Éminent Spécialiste va pouvoir obtenir des informations décisives et d'une portée incalculable, pour ne pas dire nobélisable, en ce qui concerne les facultés cognitives et la lutte contre toutes les formes de leur dégénérescence précoce ou sénile. Vous ne me contredirez certainement pas, cher public d'ici et d'ailleurs, si j'affirme que toutes les avancées sur le cerveau sont d'urgente actualité, alors que le monde vient à peine de sortir d'une gigantesque panne électronique? Qui pourra nous préserver de tels désordres, sinon l'extraordinaire outil de connaissance et de maîtrise qu'est le cerveau humain? N'est-il pas de taille à se mesurer au fonctionnement cosmique et à ses imprévus? Le message que je veux maintenant adresser plus personnellement à Miss Barbarella, si péniblement affectée d'avoir été, involontairement bien sûr, à l'origine du drame, c'est que la victime n'est pas morte en vain, puisque sa mort va être utile à tous en faisant progresser la science et reculer la mort, l'ennemie du genre humain.

Des murmures approbateurs se font entendre. Quelques toussotements nerveux ou sceptiques sont poliment réprimés. Des applaudissements éparés ayant fusé, toute la salle se met à frapper des mains, avec une retenue de bon ton. Le Crâneur reste renfrogné. Il est affreusement jaloux du Grand Céphalopode qui envoûte le monde et le relègue, lui, le patron de l'Hôtel et l'artiste du *no future*, dans les coulisses où œuvre le petit peuple des insignifiants.

Le succès du Grand Céphalopode est dès maintenant inévitable et certain. Face à la batailleuse Barbarella, héroïne futuriste du bon cœur mondialisé, le puissant manager à la discrète élégance vient de gagner la stature d'un *leader* solide, à la distinction supérieure, impressionnant de *self control*.

Le mitraillage tant attendu des questions de Barbarella ne peut dès lors que se transformer en un petit crépitement de flèches enflammées contre les murs d'un fort, où un bataillon d'élite a pris position.

Le Grand Céphalopode, en champion de l'esquive et de la diversion, a réponse à tout. Il barre la route aux attaques avant même qu'elles ne soient formulées par la Belle Barbarella, qui ne sait plus sur quel pied danser. Mais que dit le froid stratège, actionnaire principal de la société qui gère les biens de l'Hôtel, propriétaire de toute cette partie de l'île ?

*Le Grand Céphalopode* : Je découvre avec horreur, comme vous, Miss Barbarella, l'état de déliquescence de l'asile pour enfants aux funestes anomalies. Je n'en suis pas le responsable. Je ne savais rien de ce qui s'y passait. Je m'occupe de gestion financière et de rien d'autre. Je suis profondément choqué que l'honorable ex-ministre, qui s'est dévoué pendant des années pour en assumer la direction au lieu de prendre une retraite bien méritée, ait été si abominablement trompé par des subordonnés sans scrupules. Je viens de voir le pauvre vieil homme. Le malheureux est accablé de chagrin et ne va pas s'en remettre. Il est même à craindre qu'il n'attende à ses jours. Décidément, l'enquête la plus fouillée s'impose, que suivront de sévères mesures judiciaires. Il importe de se tourner maintenant vers un avenir positif ! C'est pourquoi, devant Miss Barbarella et son chaleureux public, je m'engage à verser, par humanité, cinq cent mille dollars pour que soient entièrement rasés et reconstruits les bâtiments qui ont été ceux d'un camp de la mort puis d'un accablant mouroir, dont le

souvenir même doit disparaître. Un projet plus actuel m'est venu à l'esprit, que je veux proposer aux autorités. Comme il faudra de toute façon trouver un nouveau lieu d'accueil, parfaitement aux normes de l'hygiène, pour les pauvres créatures qui souffriraient d'être déménagées plusieurs fois, on pourrait envisager une autre destination pour les futurs bâtiments sur ce terrain à l'écart. Pourquoi ne pas y rassembler des migrants, demandeurs d'asile et autres survivants des aberrants naufrages en Méditerranée? Voilà une solution pragmatique pour contrôler ces déplacés qui nous posent tant de problèmes, vous en conviendrez?

Les bien installés à l'Hôtel Hélas sont tout oreilles, eux qui ne veulent pas franchement du mal aux malheureux, pourvu qu'ils cessent de circuler librement. S'il s'agit de les maintenir à peu près en vie en les parquant loin des regards... à des coûts limités... la solution à venir leur paraît des plus raisonnables.

Je me dis, en soupirant, que l'émouvant blabla de Barbarella et la tactique du froid menteur, dissimulant ses crimes à coup d'épate financière, auront au moins pour effet de soulager un peu les pauvres lunes tombées sur la terre. Quant au nouveau camp, pour des foules assommées de désespoir et parquées sur l'île sans nom, j'ose à peine imaginer les trafics que la Grande Araignée et le Grand Céphalopode y organiseront.

Grâce à l'argent dont il est le multiplicateur et qu'il sait utiliser comme la pieuvre son encre, le puissant manager sort encore grandi de son duel avec la star de la télévision. Tout se termine donc, entre la championne à la flamboyante chevelure et le champion indiscuté, par une étourdissante embrassade, sous des applaudissements à n'en plus finir.

C'est pourtant un tout autre homme que j'ai vu par hasard, avant le début des palpitantes hostilités, face à la Grande Araignée, plus tard si bien occultée qu'elle m'a semblé absente de

la salle à manger métamorphosée en scène télévisuelle. N'ayant aucune envie d'attendre en compagnie du Crâneur, que je crois déjà en place, je n'y entre pas tout de suite. Je m'esquive dans la pièce où le secrétaire à l'ancienne et son matériel pour écrire ne risquent pas de voler la vedette au cirque bourdonnant. Je m'assieds dans le même fauteuil que j'ai laissé tout à l'heure face à la fenêtre. Soudain un bizarre chuchotement se fait entendre dans mon dos. Tournant la tête, j'aperçois du coin de l'œil la Grande Araignée, de l'autre côté de la pièce, près de la porte. Elle parle à voix basse mais avec une sorte de véhémence froide à un élégant quinquagénaire, qui l'écoute. Tout en parlant, elle rectifie d'une main preste le tombé du pantalon sur la chaussure, lisse un pli de la chemise, rajuste la cravate et paraît satisfaite. Impeccable! Le Grand Céphalopode, car c'est lui, bien entendu, se prête à l'inspection, en chuchotant ce qui me paraît être une question pressante. La Grande Araignée lui répond longuement, toujours en chuchotant. Dans ce chuchotement quelques bribes de phrases atteignent l'invisible que je suis pour eux, dans le fauteuil qui leur tourne le dos, où ils n'imaginent pas que quelqu'un puisse rester assis face au tertre où plus rien ne se passe. J'entends par deux fois le mot *marché*... Un marché qu'il va falloir mettre en veilleuse... Un marché plus sûr et en expansion dans l'autre secteur, au Moyen-Orient et ailleurs... L'odieuse évidence me tombe dessus : le couple des chuchoteurs est redoutable non seulement dans le trafic de chair humaine mais dans celui des armes de guerre, qui par destruction massive crée d'innombrables migrants. Puis la Grande Araignée tire de sa poche une petite fiole, qu'elle ouvre d'un coup sec pour la présenter au Grand Céphalopode. Gloup! Avalée la dose! De quoi? La Grande Araignée part la première. Le Grand Céphalopode reste immobile et fixe d'un air préoccupé une lame du parquet, comme si là-dessous la ténébreuse cachette risquait d'être découverte et l'or des sous-sols volé. Quand il se met en marche à son tour, il ressemble à un jouet perfectionné dont la pile vient d'être rechargée à fond.

Cette petite scène préliminaire n'a pas été vue sur les écrans. Le débat et les reportages sur l'île sans nom, diffusés partout grâce au talent de la Belle Barbarella, professionnelle de l'information, ne l'ont pas montrée, et pour cause ! En repensant au couple des chuchoteurs et à mon impuissance d'invisible qui plus tard va écrire cette histoire pour l'honneur de Feu-Flamme, je me dis : Comme il a bien fonctionné, le dominateur, sous la lumière des spots ! Et comme elle a bien manœuvré, l'ombre qui s'est dissimulée pour l'envoyer au front et dominer !

Les heures ont passé. Je suis sur le départ. Le navire pour Le Pirée devrait bientôt arriver. Je vais le prendre et retourner directement, par la voie des airs qui s'est rouverte, au travail dans ma petite maison d'édition. Je monte préparer en vitesse mon bagage et filer. Au rez-de-chaussée la salle à manger en pagaille a l'air d'une grande épave échouée dans la morosité. Dehors m'accueille le crépuscule et sa beauté à couper le souffle. Pour la dernière fois je descends le chemin où l'adolescent à l'esprit foudroyé a surgi à ma rencontre avec son chien roux dont les bons yeux brillaient comme deux gouttes sombres, tombées du jardin des étoiles.

Au-delà des tamaris, j'aperçois le yacht du Grand Céphalopode, étincelant de blancheur évidemment, sur lequel se donne en ce moment même une *party* au champagne en l'honneur de Miss Barbarella. Le Crâneur, qui craint d'y paraître tout seul, m'a offert de l'accompagner. Dans ma tristesse je ris encore de son air ahuri quand j'ai répondu...

*Moi* : Plutôt me jeter à la mer !

La mer... la voilà. Ses vagues à peine frangées d'écume glissent une traîne soyeuse qui vient de l'horizon lointain, où s'obscurcit son bleu intense, et tout près fait luire les galets, dont la grisaille épouse la lumière du soir. Au bord de la plage, non loin du yacht

sur lequel se pressent des personnages qui portent tous ou presque des lunettes noires, alors que le ciel devient d'un rose orange de plus en plus velouté, se dresse le vivant candélabre d'une grande agave. Ses longues feuilles racornies sont en train de mourir sur le sol rocailleux tandis que s'élanche la fleur unique, si haute et droite qu'elle ressemble à un arbre.

À demi cachée par l'agave j'aperçois, n'en croyant pas mes yeux, la Perruche. Mais non... C'est Moulinette! La pauvre épouse de l'abominable Motus porte l'un des tailleurs parisiens hérités de sa patronne, d'un vert criard, qui la serre aux entournaies. Non loin d'elle, assises sur un muret de pierres...

Je lâche mon sac de voyage pour courir vers la vieille mère aux mains mortes. Elle est retrouvée! Et voilà Pénélope! Elle est là aussi! Je les serre dans mes bras. Les larmes ne s'arrêtent plus. Oh Feu-Flamme!

Moulinette reste de côté. Son visage renfrogné dit assez que tout va mal et qu'elle n'en peut plus. Voilà encore que sa vieille mère fagotée comme un épouvantail aux horribles mains se met à pleurer à chaudes larmes avec ces deux bonnes femmes qui ne savent pas se tenir. Il ne manquait plus que ça! Est-ce qu'elle ne peut pas penser à la situation de sa fille? Elle a l'air de quoi, devant tout ce monde, là-haut, qui la regarde? À cet instant le Crâneur, brandissant une flûte de champagne et déjà sérieusement éméché apparaît au sommet de la passerelle. Il agite son bras libre, m'exhortant frénétiquement à le rejoindre à bord. Je me détourne et que se passe-t-il? Moulinette prend pour elle ce grand geste d'invitation. Elle rayonne d'être appelée à monter sur le yacht du puissant manager et d'approcher la star de la télévision. Elle plante là sa mère pour grimper presque en courant sur la passerelle. Croyant voir le fantôme de sa femme, le titubant Crâneur grimace, puis se met à rire d'un rire affreux, un rire de damné qui rôtit dans la dérision.

Je reste debout devant la fleur d'agave, qui s'élève bien plus haut que moi. Dans ma tristesse, je vois Pénélope revenue s'asseoir sur le muret de pierres avec la vieille mère aux mains mortes et au cœur navré. Je vois aussi le yacht, sur lequel flambe la chevelure de Barbarella. Elle s'incline et boit comme en extase les paroles d'une femme imposante : la Grande Araignée. La Belle Barbarella est à tel point fascinée qu'elle a cavalièrement tourné le dos au maître des lieux, le Grand Céphalopode, dont la nonchalance retrouvée envoûte les boys aux bottes, qui ne le quittent pas des yeux, sous leurs lunettes noires.

Rien d'aussi séduisant du côté de l'agave, dont la fleur s'élève dans la lumière d'un rose intense et dont les feuilles épuisées gisent au ras du sol. Dire qu'elles ont été si splendides ! Si larges ! Si bien armées d'épines ! Épaisses et dures mais de toute beauté avec leur subtile couleur verte légèrement fumée, sur laquelle ondoyait l'élégant relief qui annonçait la croissance d'une feuille nouvelle. Chaque feuille sortait ses propres piquants, qui la protégeaient de part et d'autre sur toute sa longueur et les feuilles toujours plus nombreuses grandissaient, farouchement tendues vers l'extérieur, comme autant d'épées à la pointe noire et acérée. De ce bouquet triomphal ne restent que des dépouilles informes, disloquées et roussâtres. Toute la vie de la plante a passé dans l'unique fleur qui s'élève, paisible, comme un haut chandelier aux multiples branches, enraciné dans la terre et qui porte d'innombrables bougies : les graines.

Le vapeur qui retourne au Pirée en faisant escale au port de l'Hôtel Hélas se montre maintenant à l'horizon avec ses deux minuscules panaches de fumée et la vieille mère connaît son nom. Il s'appelle *Odyssée*. Aussitôt me revient en mémoire le travailleur anonyme croisé sur le pont du ferry quatre jours auparavant et qui pleurait en silence à l'apparition du pays qu'il avait dû quitter, contraint comme tant d'autres sur la terre à endurer l'interminable exil.

Les yeux sur les deux fumées au loin de l'*Odysée*, à bord duquel je vais quitter l'île sans nom, je vois qu'en trois nuits et trois jours j'ai appris à reconnaître deux mondes : celui des prétendants et celui des vivants. Les deux mondes s'affrontent en moi et ils ont chacun leurs envoyés. Ceux de l'Hôtel Hélas... et les autres. C'est ainsi que j'ai été menée à un choix.

Entre la Grande Araignée qui dirige tout et la vieille mère...

Qui ne peut plus rien saisir ni tenir entre ses mains...

J'ai choisi.

Entre la Perruche qui s'efforce de faire valoir son titre...

De patronne...

Et Pénélope qui s'active loin des regards...

Malgré le dépérissement du ruissellement libre...

J'ai choisi.

Entre le bon cœur planétaire de la Belle Barbarella...

Qui finit par s'incliner devant le plus fort...

Et celui de Zohra qui résiste jusqu'à désirer disparaître...

J'ai choisi.

Entre la cliente de l'Hôtel Hélas qui dîne à la table...

Du Professeur Subtil aux saisissants savoirs...

Et l'amie de Feu-Flamme, le foudroyé du Jardin des Palmes...

J'ai choisi.

Entre le Crâneur jouant avec l'idée du *no future*...

Et le jeune homme effondré, au naissant amour...

J'ai choisi.

En trois jours sur l'île sans nom la vie m'a arrachée à l'illusion de la domination et du choix par moi seule. Me travaillant comme une pièce de métal dans une forge la vie m'a libérée de l'intelligence avantageuse et rendue à l'étrangeté de la dignité humaine, à son souffle indocile, sa brûlure, sa musique.

Dans l'attente du navire *Odysée*, aux deux fumées laissant deviner une incandescence énergie, le pire ne se laisse pas effacer.

Soudain tous les regards, côté muret de pierres et côté yacht, convergent vers le géant Motus. Il arrive triomphalement au bout de la plage. À nouveau il brandit une pieuvre énorme. On dirait une tête coupée dont la sombre chevelure pend lamentablement. Seulement la pieuvre est encore vivante. Le ténébreux Motus, moulé dans sa combinaison noire de plongée, qui fait ressortir sa forte musculature, son thorax énorme, la prodigieuse carrure de ses épaules, vient de s'arrêter, stupéfait, à la hauteur du yacht. Il a aperçu, parmi l'élégante compagnie et comme sur un piédestal qui le domine de plusieurs têtes sa propre épouse, en tailleur vert criard.

Moulinette jette sur lui des yeux craintifs, où la terreur le dispute à l'orgueil d'être la femme d'un si impressionnant mari. Cependant se mêle à cette admiration et à cette peur une pointe de provocation. Profitant du rempart de la bonne société qui sans l'accueillir à bras ouverts ne l'a pas chassée, elle imagine une vengeance narquoise. La voilà qui parade au bastingage pour se dédommager des violences de Motus tout en prenant sa revanche sur les gens bien que paralyse un mortel frisson à l'apparition de la brute, son homme. La vieille mère aux mains difformes a compris, tout comme Pénélope et moi, le funeste engrenage de la vanité blessée qui embrume l'esprit déjà brumeux de Moulinette. La peur nous prend au ventre. Car le sombre Motus, immobile devant le grand yacht, prépare sa riposte. Qui ne va pas frapper avec des mots, des phrases et des discours. Dans sa combinaison noire encore humide et brandissant la pieuvre pantelante, il a l'air de sortir d'une monstrueuse marée, indifférente à l'écume de la vie, une blanche écume aussi insignifiante dans son scintillement sous le soleil que dans le chuintement plaintif de sa disparition. Silence de mort. Le terrifiant Motus, les yeux braqués sur Moulinette, a reculé jusque vers l'agave et là, sous les regards pétrifiés de tous, il s'est mis à grincer de rire, ayant desserré sa poigne et lâché l'énorme pieuvre, dont la masse molle tombe, flop, sur les galets.

Aussitôt la bête a été ranimée par la proximité de la mer, dont elle a senti la fraîcheur salvatrice et qu'elle cherche frénétiquement à rejoindre. Mais ce si court chemin lui demande un énorme effort. Car ses tentacules, parfaitement adaptés à leur fonction préhensile, se révèlent un désastreux obstacle dans ce moment critique. Leurs ventouses collent en effet si fortement aux galets que la pieuvre, incapable de s'en dessaisir, les emporte dans sa fuite, de plus en plus nombreux, plus gênants, plus pesants. Elle qui a vogué en si souples et silencieux mouvements aux alentours de son repaire traîne péniblement sa lourde masse de muscles élastiques, encombrée par les galets qu'elle ne peut lâcher et qui s'entrechoquent avec ceux du rivage, dans un roulement de funèbre tambour.

À l'instant où l'animal va enfin toucher le bord d'une vague, le rire de Motus éclate comme une trompette sans joie tandis qu'il empoigne féroce la tête luisante dont les yeux pleins d'épouvante font redoubler son rire infernal. Alors le bourreau, d'un grand geste railleur, rejette la pieuvre sur les galets, plus loin encore de la mer. Épuisée, la bête aux longs bras recommence à se traîner douloureusement en avant, emportant son cruel fardeau de galets, pour être cruellement ramenée en arrière dès qu'elle effleure l'eau frémissante, qui semble venir à sa rencontre et se retirer tristement, car la torture continue encore et encore, tandis que le rire abrutissant grandit.

Moulinette a rentré sa tête dans ses épaules, comme pour prévenir les coups. La Belle Barbarella est au bord de la crise de nerfs. Le Crâneur, dessoûlé, se cache derrière les boys aux bottes. Ils ont l'air de gosses terrorisés par une histoire d'ogre. Les traits de la Grande Araignée, crispés par la haine, sont méconnaissables. Son regard enfin prend la mesure de la puissance à l'état brut qui tôt ou tard va détruire l'habile construction de sa toile. Mais la panique est à son comble dans les yeux du Grand Céphalopode. Car il voit rouler sur les galets

sa propre vie réduite à une grosse tête que prolonge un bouquet de bras tentaculaires, fleuris de ventouses programmées pour accaparer. Elles ne peuvent plus lâcher leur butin et le génie accapareur est condamné à une agitation frénétique, plus cruelle que la mort.

Personne ne dit mot. Quelle voix pourrait se faire entendre au milieu de ce jeu massacrant, dont la violence et la dérision tuent d'avance toute parole de raison ou de supplication? Le silence rend plus insoutenable encore l'hilarité du bourreau et le hoquet des galets que frappent d'autres galets qui roulent, enchâssés dans les tentacules de la pieuvre à bout de forces.

Le supplice aurait duré jusqu'à l'ultime épuisement de la bête si le ciel n'avait pas lâché ses troupes brailleuses et chamailleuses : des mouettes. Une seule a commencé à passer, fuir, revenir et tourner au-dessus de la proie qui peut-être serait la sienne aussi, pourquoi pas? Trois autres la rejoignent, puis dix, vingt et plus encore. Un nuage d'oiseaux blancs aux yeux perçants assombrit le crépuscule avec des cris voraces, réclamant leur part du butin.

Le rire du tortionnaire est couvert par le rire sauvage des mouettes. Elles sont prêtes à se jeter sur la pieuvre exténuée, à la déchiqueter, à s'en disputer les chairs et cependant leur cruauté demeure sans commune mesure avec celle de l'homme à tout faire, exécuteur des basses œuvres de l'Hôtel Hélas, où le feu et la flamme se sont éteints. Un vague, très vague souvenir de la chaleur perdue erre dans la démesure de la férocité. Motus ne rit plus. D'un grand geste méprisant il chasse les rieuses qui crient dans les airs et déjà se distancient du rivage. Le géant ne veut rien partager avec les mouettes. Ni son jeu, ni son rire, ni le butin qui est le sien. Le butin lui appartient, à lui seul. À lui le sondeur des abîmes de la mer, avec son fusil. Le géant se baisse une dernière fois vers la pieuvre qui ne roule plus que par

intermittence, à la façon d'une balle crevée. Il la soulève du sol. Il se redresse de toute sa hauteur et secoue violemment la bête gluante. Il fait tomber tous les galets accrochés à ses ventouses et lui retourne la tête, comme une vieille poche. Cerveau brisé. La mort, enfin.

Moulinette en vert criard s'accroche des deux mains à la rambarde. Finie la party au champagne. Pendant que le géant s'éloigne, une dépouille sombre et molle au bout de son bras, elle ne pense plus qu'au retour à la maison et au lit conjugal. Autant dire son cercueil. Elle en a l'habitude. Elle est comme une morte à répétition. Est-ce qu'elle prend vaguement conscience de la catastrophe qu'elle a causée dans sa joie fébrile à monter sur le yacht, en tournant le dos à sa mère qui vient troubler ses rêveries d'ascension sociale et de revanche? Avoir honte de sa mère en noir, aux pauvres mains? Regarder de haut la brute dont la puissante allure fait sa fierté? Quelle navrante mouette que cette femme-là, sans même un moignon d'aile et juste capable de caqueter! Pourtant la mère s'est levée. Elle lui fait signe. Sa main qu'elle ne peut pas bouger a l'air d'un vieux fanion vaguement rouge au bout du bras noir. Sa fille redescend à terre et s'approche. Ce que lui dit la vieille mère, je ne peux pas le comprendre. J'entends seulement le ton de la voix frêle, bienveillante, libérée de toute sensiblerie. La mère ne revendique rien. La fille ne répond rien. En silence elle prend dans ses bras sa mère qui va repartir. Puis elle parle, mais brièvement. Une larme coule sur sa joue. Elle ne cherche pas à la cacher. Sa mère, plus tard, à bord du navire, me traduit ce qu'elle a dit : *Je ne supporterai plus ce tueur ni ma panique. Je quitte l'hôtel. Je ne sais pas encore où aller ni quoi faire pour m'en sortir... Non, je ne pars pas avec toi. Il me trouverait. Tu serais en danger. Ne t'inquiète pas si je disparaissais. Dès que possible, je te donnerai des nouvelles...*

Sur le yacht où les conversations reprennent et sur le rivage où une femme fait ses premiers pas dans les tourments de la

liberté le malaise imposé par la torture de la pieuvre pèse encore sur la beauté du crépuscule. Jusqu'au moment où la main d'on ne sait qui met en marche la musique. Si fort qu'elle fait sursauter tout le monde et semble irriguer d'un coup l'île entière.

Un blues.

La voix rauque du chanteur s'égaré sur la mer et croise le vigoureux appel de l'*Odyssée*, un vieux vapeur tout noir, énorme et pacifique. La trompe a sonné trois fois. L'*Odyssée* fait son entrée au port. Puis dans un concert de ferraille bousculée, de coups sourds, de grincements, de cliquetis, de coups de sifflet, de coups de cloche, l'*Odyssée* accoste. Il est temps de franchir la passerelle avec la vieille mère qui dans moins de trois heures va retrouver son île et avec Pénélope, en route avec moi pour le Pirée. La rive s'éloigne déjà. L'Hôtel Hélas rétrécit de minute en minute. Le Jardin des Palmes, où est-il? Le long mur de la falaise, vestige d'un volcan né sous les vagues, ne montre plus aucune ouverture. Je ne reverrai qu'en rêve la maison blanche aux volets bleus avec sa terrasse couverte d'une vigne, la maison où Daniel et Zohra sont maintenant réunis, où ils prennent ensemble, à cette heure, le repas du soir et où ils dormiront, apaisés par les folies du jeune amour. Cette maison existe réellement, mais dans l'autre dimension de la réalité, où le feu et la flamme continuent de travailler au simple accord, en création. Pour le libérer... courage! Le vent devient plus fort. La fumée qui sort du double cratère des cheminées se déploie comme un dais poussiéreux sur le pont du navire *Odyssée*, habité par l'incandescence d'innombrables voyages...

Vers la terre inconnue  
Qui souffre mille morts  
Et ne meurt pas



L'île sans nom	9
Hôtel Hélas	33
Sous-sols	57
Jardin des Palmes	83
Résistance	109
Désastre	137
Incandescence	165



## Déjà parus

Sous le nom de Mireille Buscaglia  
à L'Âge d'Homme (Lausanne)

*Le Tourment et l'Infini*  
poèmes

*Eurydice*  
poème

*Sève*  
récit

Sous le nom d'Altra  
à l'Édition La lampe-tempête (Paris)

*L'Énigme des circonstances*  
récit

*Sans point final*  
roman

## À paraître

Sous le nom d'Altra  
à l'Édition La lampe-tempête (Paris)

*Hors miroir*  
roman

*Le volcan sous la mer*  
récit



